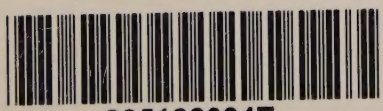


59



305182604T

Paris .

r. 1929.

Ruth Dallan

~~1 + 7/4~~



**LA VIE DE
PHILIPPE II**

WONCESTER SOLIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ELOGE DE LA FOLIE, roman (Emile-Paul).

LES HARMONIES VIENNOISES, roman (Emile-Paul).

LE PAYS QUI N'EST A PERSONNE, roman (Emile-Paul).

BAYONNE (Emile-Paul, coll. Portrait de la France).

FRÉDÉGONDE (Trémois, coll. la Galerie des grandes Courtisanes).

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE (Kra).

CRITIQUE D'ART

GROMAIRE (N.R.F.).

TRADUCTIONS

LA VEUVE BLANCHE ET NOIRE, de Ramon Gomez de la Serna (Kra).

SEINS, de Ramon Gomez de la Serna (Les Cahiers d'Aujourd'hui, Crès).

GUSTAVE L'INCONGRU, de Ramon Gomez de la Serna (Kra), en collaboration avec André Wurmser.

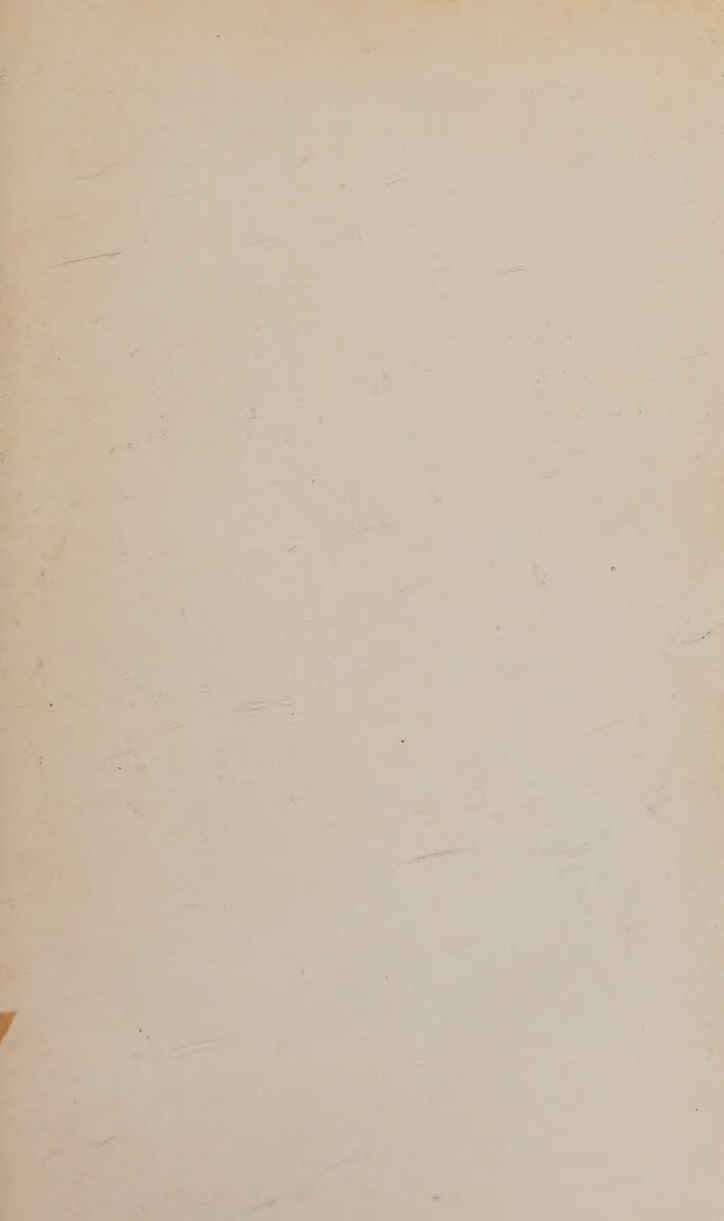
TROIS NOUVELLES EXEMPLAIRES ET UN PROLOGUE, de Miguel de Unamuno, en collaboration avec Mathilde Pomès (Kra).

L'AGONIE DU CHRISTIANISME, de Miguel de Unamuno (Coll. Christianisme, Rieder).

ALMANACH DE LA VIE BRÈVE, d'Eugénio d'Ors (Léon Pichon).

NOUVELLES EXEMPLAIRES, de Cervantès (Schiffrin).

A. M. D. G., de Ramon Perez de Ayala (La Connaissance).





Phot. Anderson

Le Songe de Philippe II par le Greco
(Monastère de l'Escurial)

87
VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 29

LA VIE DE PHILIPPE II

par
JEAN CASSOU

L'Escorial, notre grande pierre lyrique.
JOSÉ ORTEGA Y GASSET.

Je n'ai pas de convictions.
BAUDELAIRE.

12^e édition

nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS

3, rue de Grenelle

1929

BOURCELYN GALLIMARD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT
SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES
PAPETERIES LAFUMA-NAVARRÉ, DONT VINGT-CINQ EXEM-
PLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A Z ET TROIS
CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 350,
ONZE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT DIX
EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A A J ET UN EXEMPLAIRE
HORS COMMERCE MARQUÉ HC. A.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET
D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS
LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1927.

I

YUSTE

Le 25 octobre 1555, l'empereur Charles-Quint, ayant résolu de *se dénuer de tout*, assembla dans la salle du palais de Bruxelles les états généraux des dix-sept provinces, les chevaliers de la Toison d'or, les ambassadeurs étrangers, les meilleurs gentilshommes de sa cour et les principaux ministres de ses conseils. Déjà, vingt ans auparavant et alors qu'il était au comble des succès, il avait rêvé de se démettre de tant de gloire et de bonheur et de se retrancher à jamais d'un monde dont il était le souverain. Mais le monde avait été

plus fort que son maître et l'avait retenu dans cette aventure qui s'appelle l'histoire. Vêtu de deuil, le collier de la Toison d'or sur la poitrine, s'appuyant d'une main sur un bâton et de l'autre sur l'épaule du prince d'Orange, le vieux César fit ses adieux à ceux qu'il avait gouvernés, en particulier aux Flamands à qui il adressa ces amoureuses paroles :

— Je voudrais, mes enfants, vous laisser en plus de paix et de tranquillité que je ne vous vois aujourd'hui ; j'y ai pourtant employé toutes mes forces... Pardonnez-moi, mes enfants, pour l'amour de Dieu, les négligences et les fautes que la nature humaine et mes indispositions m'auront fait commettre dans le gouvernement de vos Etats...

Il dit encore, en pleurant, et cependant que tous les assistants pleuraient :

— Prenez garde à ne pas vous laisser infecter par l'hérésie et les sectes des pays voisins qui pourraient altérer la pureté de votre foi. Extirpez-en bien vite les germes, de peur qu'en s'étendant ils ne bouleversent votre pays de fond en comble et que vous ne tombiez dans les pires calamités.

Puis il se démit de ses pouvoirs sur les Pays-Bas et la Franche-Comté en faveur de son fils, le prince Philippe, agenouillé devant lui. Quelques jours après, dans une nouvelle séance d'abdication, il lui céda la Castille, l'Aragon, la Sicile et leurs dépendances. Mais il restait encore empereur d'Allemagne et chargeait son frère Ferdinand, roi des Romains, d'assurer en son nom le gouvernement des affaires allemandes jusqu'au moment de l'élection. Enfin il se mit en route pour cette Espagne à laquelle il avait toujours préféré les Flandres et dont il se sentait à présent un besoin passionné. Le pape Caraffa, qui haïssait la vermine espagnole, semence de Juifs et de Mores, assura que l'empereur était devenu *impos mentis*, et un ambassadeur vénitien estima que ce dernier acte achevait de lui faire perdre quasi toute sa réputation.

Il débarqua à Laredo, et, accompagné d'une peu considérable maison où figuraient son majordome Luis Quijada, son secrétaire Martin de Gaztelu, un médecin flamand, le docteur Mathys, et son horloger Juanello, il gagna Valladolid par pe-

tites étapes. Il demeurerait couché dans sa litière, mais pour les passages escarpés et difficiles, on le faisait asseoir sur un siège à porteurs. Des alguazils, leurs bâtons de justice à la main, suivaient ce cortège, dont l'extravagance faisait honte au majordome Quijada.

— A voir tant d'alguazils, disait-il, on va croire que nous allons prisonniers, lui ou moi.

De toute part on recevait des cadeaux, principalement des cadeaux de bouche. Car César attachait le plus grand prix à tout ce qui se mange et se boit. Ce goût n'est pas incompatible avec la pensée de la mort, et lorsque celle-ci a détaché l'homme de toutes les vanités périssables, elle peut le laisser jouir avec d'autant plus de fureur de ce plaisir suprême, le plus sûr et le plus pur peut-être, celui-là seul qui se renouvelle chaque jour et ne laisse aucun regret ni aucune inquiétude. L'amour, la gloire et les honneurs évanouis en fumée, il reste cette volupté qui assure le corps de son contact avec la création tout entière et exalte les puissances spirituelles jusqu'à une plénitude infinie. Ce sont là des choses

qu'une belle âme distinguée ne saurait jamais comprendre, mais une belle âme distinguée, on sait ce qu'en vaut l'aune. Au reste Charles-Quint avait reçu du ciel une organisation physique qui lui permettait de savourer ce genre de joies d'une façon singulière, et une volonté qui lui permit de ne s'en laisser détourner ni par les médecins ni par la dévotion. Malheureusement, les mâchoires de ce prince pantagruélique étaient disposées de telle sorte qu'il ne pouvait broyer suffisamment ses aliments, et il en résultait des troubles de digestion. Un autre inconvénient était qu'il ne parvenait pas à se pénétrer de la saveur des mets qui traversaient trop rapidement son énorme gueule et que tout lui paraissait fade : aussi sa cuisine était-elle fort épicée. Il buvait d'un vin de séné fabriqué exprès pour lui : on mettait à bouillir soixante-dix azumbres de vin où l'on jetait dix-sept livres de feuilles de séné d'Alexandrie bien nettoyées de tous grains de poussière et brindilles de paille. Ce mélange cuisait pendant trois ou quatre mois, puis on le laissait reposer pendant un an. Il buvait aussi beaucoup de

bière. Une bulle du pape Jules III l'avait autorisé à ne pas communier à jeun, car son estomac n'aurait pu supporter de demeurer vide un seul instant. Durant son voyage de Laredo à Valladolid, puis à Yuste, en Extrémadoure, il éprouva de grands regrets pour les anchois qu'il avait coutume de manger en Flandre, et il n'eut de cesse qu'on ne lui en eût envoyés. Et un jour qu'il reçut un pâté d'anguilles qui lui plut, il n'en donna point à Quijada, ni à aucune personne de sa suite, ainsi qu'il faisait d'ordinaire : il le garda et le mangea tout seul.

Il ne s'installa pas tout de suite dans Yuste, la maison qu'il s'y était fait construire et aménager près du couvent n'étant pas encore prête, et en attendant son achèvement, il s'établit au château de Jaramilla. Pendant la traversée, par une gorge affreuse de la sierra qui abritait la vallée où il allait s'ensevelir, il murmura :

— Désormais, je ne franchirai plus d'autre passage, sinon celui de la mort.

Il ne cessait de pleuvoir et les gens de l'empereur se désolaient. Lui, il demeurerait serein, malgré les souffrances que lui cau-

saient l'asthme, la goutte et les hémorrhoides et qu'il combattait en se couvrant le ventre de fourrures, d'oreillers, de coussins et en usant du pouvoir magique de la pierre bézoard. « Quant à l'empêcher de manger du poisson, écrivait au ministre Juan Vazquez le bon majordome Quijada, c'est rêverie : hier et avant-hier il en a mangé comme à l'ordinaire, et même, sur la vie de Votre Grâce, une omelette aux sardines. » Et il chargea le même Quijada d'écrire au même Vazquez de s'enquérir d'un lieu qui s'appelle Gama et d'où le comte d'Osorio faisait venir les meilleures perdrix du monde. Autrefois, lorsqu'il était en Flandre, on lui en envoyait souvent, et afin de mieux les conserver on leur versait de l'urine dans le bec. Mais pour les expédier en Extrémadoure cette précaution n'était peut-être pas nécessaire.

Enfin ses appartements du couvent des hiéronymites furent prêts. Ainsi que fray Juan de Ortega, général de l'ordre, le lui avait fait connaître sur le plan qu'il lui avait adressé deux ans auparavant, sa chambre était disposée de façon qu'il pût,

de son lit, voir le grand autel de l'église et les orangers du jardin. Au reste, par toutes les fenêtres, on voyait entrer les feuillages des orangers, des citronniers et des cédrats. La maison était exposée au midi et le soleil ne la quittait des yeux qu'au moment de se coucher. Il y avait une terrasse où l'on pouvait faire dresser une table et manger, mais la réverbération y était telle que l'on se sentait comme dans un bain de feu.

Ce fut, pour les pauvres religieux, une fête bien surprenante, que le jour où ils reçurent leur nouvel hôte. Sur le seuil du couvent, ils lui adressèrent leurs plus beaux discours, sans bien savoir s'il fallait l'appeler « Votre Paternité » ou « Votre Majesté ». Et ils baisaient, en tremblant, ces mains noueuses et ces doigts que, selon une image précieuse — et qui l'avait fait rire autrefois — de Brusquet, bouffon de la cour de France, la goutte avait ornés de rubis et d'escarboucles.

— Paix ! dit-il en souriant à l'un d'eux, qui y mettait trop de hâte et trop de vigueur, vous me faites mal, mon bon père !

Lorsque les portes se furent rabattues sur lui, on entendit les plaintes de ceux qui l'avaient accompagné jusque-là et dont il se séparait à jamais. Ils n'avaient pu croire que ce moment arriverait enfin et qu'ils cesseraient de voir César gouverner le monde. Ils comprenaient à présent que tout était fini, et les hallesbardiers, désolés, jetaient par terre leurs hallesbardes.

Les familiers qu'il avait admis à partager sa retraite, se demandaient non sans inquiétude comment il allait s'entendre avec les moines. « Ce sont gens fort importuns, écrivait le secrétaire Gaztelu, surtout ceux qui sont ignorants, tels d'ailleurs que le sont ceux d'ici en général. » Le temps se passa en messes. Selon un des moines, Sa Majesté mettait autant d'ardeur à se prosterner devant les autels qu'elle en avait mis autrefois à faire la guerre : mais tout cela revenait au même, l'ancienne occupation comme la nouvelle ayant eu pour fin la gloire et la défense de Dieu. Cependant César n'avait rien perdu de sa gloutonnerie, ni de sa vivacité d'esprit, et il continuait de suivre avec une attention passionnée les affaires de ses

empires et la façon dont son fils s'entendait à les mener. Il s'emporta terriblement lorsqu'il apprit les dilapidations qui avaient eu lieu à la Maison de Contractation de Séville. « Fille, écrivit-il à l'infante doña Juana, ma colère, qui est juste, non seulement ne passe pas, mais au contraire s'accroît chaque jour davantage et s'accroîtra encore, jusqu'à ce que je sache que les coupables ont remédié à cette affaire en sorte que le roi, mon fils, n'ait pas à subir l'affront qu'il recevrait si l'on ne réglait cela et promptement et pour de bon et de fond en comble. »

— Grâce à Notre-Seigneur, s'était-il écrié en franchissant les murs de sa solitude, désormais nous n'aurons plus de visite ni aucune occasion de réception ! Quelques personnages s'étant présentés et ayant sollicité audience, il leur envoya son confesseur, mais ils voulaient voir l'empereur lui-même, assurant qu'il s'agissait des plus graves confidences : il les laissa partir avec leur secret. Cependant il était très impatient de lire les dépêches qu'on lui mandait de la cour ou des Pays-Bas, et il reçut quelques visites, en particulier

celle de son ancien compagnon, don Francisco de Borja, marquis de Lombay, duc de Gandie, qui, bouleversé d'avoir vu le cadavre de son Impératrice, avait lui aussi renoncé au siècle et devait devenir plus tard saint François Borgia. Déjà, à Jarrandilla, à la veille de son entrée à Yuste, il l'avait revu et lui avait demandé :

— Vous souvenez-vous de ce que je vous dis, l'an 1542, aux Cortès d'Aragon? Je vous confiai que je finirais par me retirer et faire ce que j'ai fait.

— Je m'en souviens très bien, sire, avait répondu le Père François.

Et il avait ajouté :

— Votre Majesté se souviendra qu'à la même époque je l'entretins du changement de vie auquel j'inclinai moi-même.

— Vous avez raison, avait répondu l'empereur, je m'en souviens. Nous avons bien tenu parole tous les deux.

Une chose préoccupait l'empereur et le rendait soucieux : c'était de savoir quel serait l'avenir de Geronimo, cet enfant donné qu'il avait eu autrefois d'une belle fille de Ratisbonne, Barbara Blomberg, et dont nul ne connaissait l'origine, sauf le

fidèle Quijada. Celui-ci fit venir à Cuacos, près de Yuste, sa femme, doña Magdalena de Ulloa, avec *le reste*. Le reste, c'était ce jeune page blond qui, parfois, accompagné de ses parents, venait au couvent faire visite à celui qu'il ne savait pas être son père.

Une autre angoisse de l'empereur était de voir comment le prince Philippe se tirerait du soin des affaires. Certes Philippe avait donné, durant ses années d'études, les marques d'une rare intelligence. Mais sous des dehors secrets et hautains, on le sentait voluptueux, et l'empereur avait dû écarter de son entourage certains personnages douteux et qui, assurément, ne lui donnaient pas des conseils de sagesse. Pourtant Philippe, à l'époque où ceci s'était passé, n'avait guère plus de seize ans. C'est alors qu'il avait épousé l'infante Marie de Portugal. L'empereur avait beaucoup craint que ce mariage et l'emportement des passions n'usassent la santé de son fils. « Il convient beaucoup, lui avait-il écrit, que vous vous gardiez et ne vous efforciez point en ces commencements de façon à en recevoir aucun dom-

mage en votre personne, car outre que ceci est souvent périlleux tant pour la croissance du corps que pour ses forces, il peut en résulter un tel affaiblissement qu'il empêche de faire des enfants et enlève la vie. » Et il lui avait cité l'exemple de l'infant don Juan, fils des Rois Catholiques, que son mariage avec l'infante Marguerite, fille de l'empereur Maximilien, avait complètement épuisé. « Je vous conseille beaucoup, dès que vous aurez consommé le mariage, de vous écarter au moindre inconvénient et de ne plus visiter votre épouse de sitôt. Et quand vous y retournerez, que ce soit pour peu de temps. »

Doña Maria était morte en donnant le jour à l'infant don Carlos. Pendant une étape du voyage de Yuste, on avait amené celui-ci à son grand-père, qui l'avait trouvé bien agité et peu respectueux. Le jeune garçon ne pouvait garder son béret à la main et se montrait avide de posséder tout ce qu'il voyait. Un petit poêle portatif dont l'empereur se servait avait surtout excité son envie.

— Tu l'auras quand je serai mort, lui avait dit son grand-père.

On racontait qu'il se plaisait à faire rôtir vivant les lièvres pris à la chasse. Par caprice ou par confusion d'esprit, il n'avait jamais pu s'habituer à donner à son grand-père et à son père leurs vrais noms : il appelait le premier père et le second frère.

Dix ans après la mort de sa première femme, Philippe avait épousé Marie Tudor, reine d'Angleterre. C'avait été là peut-être le dernier grand succès diplomatique de César, et il n'avait pas fallu moins de toute l'habileté de son ambassadeur à Londres, Simon Renard, le bien nommé, pour obtenir d'une Angleterre presque complètement gagnée à l'hérésie, qu'elle admît ce prince suppôt du Saint-Office. Et puis il avait fallu vaincre tous les scrupules de la reine vierge : elle avait ri, d'un rire gêné et brutal de vieille fille laide, lorsque l'ambassadeur impérial lui avait fait ses premières ouvertures. La vue d'un portrait du jeune prince étranger par le Titien l'avait laissée rêveuse et flattée. Elle avait passé de longues nuits dans les larmes, consultant dame Clarence, sa confidente favorite, et suppliant le Saint-

Sacrement qui veillait dans sa chambre, de l'inspirer : *Veni, Creator Spiritus!* Elle redoutait les remontrances de son peuple et elle avait prêté l'oreille à certaines insinuations malveillantes contre don Philippe, de qui la vertu n'était pas très sûre et que l'on disait épris d'une princesse de Portugal. Mais Simon Renard avait emporté toutes ces hésitations, et sans balancer davantage, elle avait cédé. Philippe avait débarqué en Angleterre, muni de la part de son père des plus précieuses recommandations. Charles-Quint, qui connaissait les Anglais et les Espagnols, savait combien la morgue de ceux-ci risquait de déplaire à ceux-là. Il avait indiqué ce que son fils et sa suite devraient faire « pour, en leur voyage, donner plus grand contentement aux Anglais et éviter toute occasion de scandale ». Surtout il leur avait conseillé de ne point emmener tout de suite avec eux de femmes espagnoles.

Il avait pressenti le caractère magnifique et glorieux de son fils et que celui-ci se proposait déjà, selon le précepte de Machiavel, *d'agir en toute circonstance de*

telle façon qu'on fût forcé de le regarder comme supérieur au commun des hommes.

« Tous les estomacs, devait-on l'entendre dire en parlant de l'un de ses familiers, le comte de Chinchon, que seule sans doute sa faiblesse d'esprit avait poussé au rang de ministre, mais qui s'y trouvait mal à l'aise, tous les estomacs ne sont pas capables de digérer de grandes fortunes. » Quatre-vingts ans plus tard, Baltasar Gracian, prince du concept et de la prose baroque, devait, dans son *Héros*, louer ce besoin profond — et si espagnol ! — chez Philippe de ne se satisfaire que de merveilles : « Un marchand portugais lui présenta une étoile de la terre, j'entends un diamant d'Orient, chiffre de la richesse, étonnement de la splendeur ; et quand tous attendaient chez Philippe, sinon de l'admiration, du moins quelque attention, ils n'ouïrent que dédain, non que ce grand monarque affectât démesurément d'être fier autant que grave, mais parce qu'un goût toujours fait aux miracles de la nature et de l'art ne se pique point aussi vulgairement. *Quel prix pour une fantaisie de gentilhomme ?* — *Sire*, fit le mar-

chand, *soixante mille ducats que j'abrégeai en ce digne petit-fils du soleil ne sont pas à rejeter avec dégoût.* Philippe le serra de près : *A quoi pensiez-vous lorsque vous donnâtes une telle somme? — Sire, je pensais qu'il y a un roi Philippe II au monde.* Le trait, plus que le joyau, plut au roi, qui manda qu'on payât le diamant au prix demandé, montrant la supériorité de son goût dans ce paiement et dans cette récompense. »

C'est cette superbe toute arabe que Philippe allait apporter dans un pays lui-même enflé d'orgueil et où le seul nom d'espagnol était un objet d'antipathie. Philippe sut pourtant refréner ses airs méprisants, et l'ambassadeur français de Noailles qui suivait ces événements, on devine avec quelle curiosité, dut avouer que les Espagnols se comportaient *aussi doucement qu'ils pouvaient.* Philippe commit à la garde du peuple et de la cour qui l'accueillaient sa personne et sa vie, fit des dépenses considérables et se forma une maison uniquement composée d'Anglais.

A son arrivée à Winchester, où était la reine, celle-ci se cacha derrière une fenê-

tre pour le voir passer. Il portait un accoutrement de velours violet cramoisi, entièrement brodé, et montait un fort beau cheval. Le mariage eut lieu le jour de la fête de Saint-Jacques, patron de l'Espagne. Il y eut un dîner qui fut très long, suivi de quelques danses, après quoi les invités s'en furent souper dans leurs quartiers respectifs. Le roi coucha avec la reine, et depuis ce jour, qui était un mercredi, on ne la vit point reparaître jusqu'au dimanche suivant où, raide, sèche, vêtue de velours noir, le regard dur sous son front bombé et sans sourcils, elle dîna publiquement avec son jeune époux.

Quelques exécutions de protestants suivirent, celle entre autres de l'archevêque de Canterbury. Philippe n'y trempa point, par fidélité à sa consigne de se désintéresser des affaires d'Angleterre. Mais son père en eut une grande joie et un grand allègement. « Quand je serais à moitié mort, écrivit-il, de pareilles nouvelles suffiraient à me ressusciter. »

De son monastère de Yuste, trois ans plus tard, il apprit comment le roi Philippe était passé sur le continent pour

combattre les Français et les avait écrasés à Saint-Quentin. Cette victoire l'enthousiasma, mais il se sentait humilié de savoir que son fils avait été retenu loin du combat et n'y avait point pris part. Il ne se doutait pas qu'il resterait lui-même, avec son adversaire François I^{er}, le dernier des princes de roman et que le temps des chevaleries était passé : son fils, par contre, devait être le premier des politiques. Il eut la candeur de lui trouver des excuses et de le réconforter du chagrin où il devait être de n'avoir pu tirer l'épée : « Fils, à la bonne annonce que je reçois, il est juste que je réponde de ma main, surtout pour vous consoler de ne vous être point trouvé dans cette journée. Inutile d'en dire davantage. Sans doute est-il meilleur qu'elle ait eu lieu sans votre présence... »

L'année suivante, la diète de Francfort élisait empereur son frère Ferdinand I^{er}. Cette fois, le dépouillement était achevé. Charles-Quint fit venir son confesseur, Fray Juan Regla, et lui donna l'ordre d'enlever son nom des prières que l'on récitait à la messe. Puis il réunit tous

ses serviteurs et leur dit : « Désormais, je ne suis rien. »

Un matin, cependant qu'il recevait son barbier, homme jovial dont il goûtait l'entretien :

— Nicolas, lui demanda-t-il, sais-tu à quoi je pense?

— A quoi, Sire?

— Je pense que j'ai là deux mille couronnes d'économie, et je calcule comment avec cette somme je ferai mes obsèques.

En effet, il gardait précieusement, depuis le séjour à Jarandilla, deux mille écus d'or, auxquels personne n'osait toucher. Dans les moments de besoin, ses administrateurs Quijada et Gaztelu avaient préféré s'adresser à la cour que de les entamer.

— Que Votre Majesté ne se soucie point de cela, fit maître Nicolas. Si elle meurt et que nous lui survivions, nous ferons nous-mêmes ici ses funérailles.

— Tu l'entends mal, répondit l'empereur. Il y a grande différence, pour cheminer, entre avoir la lumière derrière soi et l'avoir devant.

C'est alors qu'il entreprit la célébration

de cette suite d'offices en mémoire de son père Philippe le Beau, de sa mère Jeanne la Folle et de l'impératrice Isabelle, offices que, selon le récit des moines, il couronna par ses propres funérailles, impatient qu'il était de s'assurer par lui-même ses garanties sur l'autre monde et de consacrer l'abaissement universel où il s'était voulu ranger. Au reste, comme tous les grands vivants, il avait toujours craint de mourir subitement ou de perdre ses facultés au moment du dernier soupir et de ne pas se rendre compte de ce très savoureux passage. Un tel mal lui fut épargné. Le jour même de sa mort, jour fatidique pour lui, car c'était la fête de saint Mathieu, anniversaire de sa naissance, de ses deux couronnements, de sa victoire de Pavie, à huit heures du matin, il fit venir le bon Quijada et lui dit, en tête à tête :

— Luis Quijada, j'entends que je m'en vais peu à peu, et j'en rends à Dieu de grandes grâces...

Lorsque tout le monde fut réuni autour de lui, il demandait aux moines de lui chanter tel psaume, telle oraison, telle litanie. Il avait toujours aimé par-dessus

tout le verset : *Veniant mihi miserationes tuæ et vivam*, et il le réentendait avec joie. De temps à autre, il se prenait le poulx et remuait la tête comme pour montrer qu'il comprenait où en étaient ses affaires. « Quand il voulut expirer, écrit magnifiquement Luis Quijada, il le connut. » Alors il s'apprêta aux derniers gestes et à la dernière posture, et tendit ses mains monstrueuses pour prendre le cierge et le crucifix.

— C'est l'heure, disait-il. J'arrive, Seigneur. Me voici.

Son prédicateur, Fray Francisco de Vilalba, l'exhortait de sa petite voix fluette, ne manquant pas de relever avec douceur les paroles que, de l'autre côté du lit, prononçait Fray Bartolomé de Carranza, archevêque de Tolède, primat des Espagnes, lesquelles paroles avaient déjà une odeur d'hérésie et devaient plus tard lui être reprochées par l'Inquisition. Mais César n'entendait plus rien à ces querelles.

— *Ecce moritur*, déclara le docteur Mathys.

Le ciel, la terre et les airs s'étaient con-

certés pour annoncer cette mort, ainsi que ces éléments ont coutume de faire lorsqu'il s'agit de quelque grand personnage. Une comète, venue un mois auparavant, du ponnant vers le septentrion, s'était longuement attardée au-dessus des toits du monastère. Un lys, dans le jardin, avait attendu cette nuit funèbre pour éclore. Enfin, un oiseau bizarre se posa sur la croix de la chapelle où l'on déposa le catafalque et poussa des cris effroyables.

Philippe II se trouvait à ce moment en Belgique, et cependant que l'empereur à Vienne et saint François Borgia à Valladolid rendaient à l'illustre défunt de somptueux hommages, il fit faire à Bruxelles, dans Sainte-Gudule, de grandes funérailles, où parut un immense navire doré, orné des bannières de toutes les seigneuries dont César avait eu le gouvernement, et autour duquel on voyait quatre îles qui signifiaient ses conquêtes des Indes et de Barbarie. Derrière, suivaient les colonnes d'Hercule, couvertes d'inscriptions latines. Désormais Philippe se trouvait seul maître de sa propre autorité, et il ne laissait pas d'en concevoir quelques alarmes. Lors-

que son père avait eu déterminé de faire la retraite, il s'était efforcé de l'en empêcher et l'avait supplié au moins de lui continuer son appui et ses conseils. Charles vivant, il se sentait en sécurité en face de l'univers. « L'ombre seule de sa personne, écrivit-il à la princesse doña Juana, sa sœur, était très utile et très profitable à mes affaires. »

II

L'ESCURIAL

Charles-Quint avait été un prince flamand et qui n'avait compris et aimé l'Espagne que par une illumination tardive et pour y abriter son dernier sommeil. Philippe II, dès le début de son règne, n'eut de cesse qu'il ne se retrouvât en Espagne, et au cœur même de l'Espagne, c'est-à-dire en Castille, entouré d'Espagnols et de choses espagnoles. Quelques années plus tard, un autre étranger, un fastueux Oriental, nommé Domenico Theotocopouli, allait éprouver ce même pouvoir de la Castille, qui oblige tous ceux qui l'approchent à oublier le reste du monde et à n'être plus que Castillans.

Donc, de retour des guerres de France, au lendemain de la paix de Cateau-Cambrésis, le roi Philippe accourut en Espagne participer aux plaisirs et aux solennités de son peuple, et offrit à la ville de Valladolid le spectacle de deux beaux autodafés. Il assista au second, qui eut lieu le 8 octobre 1559, et auquel assistèrent également don Carlos, l'infante doña Juana, sœur du roi, Alexandre Farnèse, prince de Parme, divers ambassadeurs étrangers et une cour nombreuse et sévère. La veille, l'alguazil mayor et un secrétaire du Saint-Office, tous deux à cheval et suivis d'une troupe de familiers et de gentilshommes, étaient sortis du palais de l'Inquisition et, selon la coutume, avaient été lire le ban devant la maison municipale. Des crieurs publics avaient parcouru la ville interdisant à quiconque de porter des armes jusqu'après l'heure de l'exécution et de passer en voiture, à cheval, ou en chaise, par les rues indiquées pour la procession et sur la grand'place où des ouvriers étaient déjà en train de dresser l'échafaud. Le même jour, une procession, au chant de l'hymne : *Vexilla regis prodeant*, était

venue porter sur l'échafaud la croix verte du Saint-Office, entourée d'un voile noir. Toute la nuit, la croix avait été veillée, à la lueur de douze torches, par des dominicains et des hallebardiers.

Enfin, le jour venu, dès l'aube, ce furent les condamnés que l'on mena processionnellement sur la grand'place. Il y avait là don Carlo di Sesa, noble véronais, qui avait épousé une parente du défunt empereur, cinq religieuses et l'ancien évêque de Valladolid, don Domingo de Rojas, fils du marquis de Posa. Tous ces hérétiques portaient le san-benito, la mitre de carton, une corde de genêt au cou, une torche de cire verte à la main. D'énormes mannequins grotesques se balançaient derrière eux : c'étaient les effigies de quelques-uns de leurs complices qu'on n'avait pu atteindre ou qui étaient morts dans les tourments. Les hallebardiers se pressaient au pied des estrades où siégeaient le roi et sa suite, le chapitre ecclésiastique et le chapitre séculier. A l'extrémité de l'échafaud, sur une estrade de trois marches et sous un dais orné des armes royales et des insignes du très pieux tribunal, siégeait le

grand Inquisiteur : c'était alors don Fernando de Valdès.

Celui-ci, après le sermon d'usage, se tourna vers le roi, assis immobile, ayant à côté de lui le comte Oropesa, chargé de tenir haut l'estoc royal. Il pria le roi de prêter serment qu'il défendrait les prérogatives du Saint-Office et combattrait l'hérésie de tout son pouvoir. Le roi jura.

Les condamnés impénitents, relaxés, c'est-à-dire livrés au bras séculier, furent conduits sur des juments au bûcher, lequel se tenait en dehors de la ville. On eut pitié des cinq religieuses : elles subirent le garrot et on ne brûla que leurs cadavres. Comme Carlo di Sesa, « noble, grand et obstiné hérétique », passait devant le roi, et lui disait :

— Comment me laissez-vous brûler?

— Si mon fils, répondit Philippe, était aussi méchant que vous, j'apporterais moi-même du bois à son bûcher.

Sans doute ces paroles ne laissèrent-elles pas de rendre rêveur le jeune don Carlos.

Il me faut confesser ici mon peu de goût pour les martyrs. Depuis le temps qu'on

les exalte aux dépens des bourreaux, peut-être le moment est-il venu de changer de thème, ou tout au moins de considérer que bourreaux et martyrs relèvent du même type humain, type infiniment périlleux et détestable. Encore Philippe II faisait-il, en l'occurrence, son métier de prince, (« un métier très fatigant, croyez-moi, » disait-il lui-même), et l'on sait que le métier, sinon le devoir du prince, est d'assurer le bonheur de ses sujets en les obligeant tous à penser et à sentir comme lui (1). Mais seules les raisons les plus

(1) Le même principe a valu pour l'Allemagne réformée. « En 1563, écrit don Julian Juderias, dans son livre la *Leyenda negra*, l'électeur Ferdinand III embrasse le calvinisme et aussitôt ordonne que ses vassaux fassent de même, sous peine de bannissement. Treize ans après, son fils Louis se fait luthérien et, au nom de la liberté de pensée sans doute, ordonne que ses vassaux l'imitent. Au bout de sept ans de cette nouvelle conversion, l'électeur Jean-Casimir rétablit le calvinisme et les sujets redeviennent calvinistes... En effet, la paix de Passau autorisait les princes allemands à obliger leurs vassaux à professer leur religion ou à sortir de leurs Etats en payant une rançon. *Cujus regio illius est religio*, tel est le principe de la tolérance religieuse en Allemagne... » C'est un principe excellent, très simple et très naturel.

spécieuses peuvent amener l'un de ces sujets à s'ériger tout à coup en prophète et à répandre parmi ses amis des opinions, d'ailleurs aussi absurdes que l'opinion courante, au risque de les compromettre gravement et de les conduire à des catastrophes.

L'homme est un si méchant animal, qu'il n'est jamais impossible de trouver quelque bassesse dans ses actes réputés les plus sublimes. Aussi faut-il se défier de tout ce qui entre de vanité perverse et insolente chez les martyrs et tous ces gens qui chantent des cantiques, comme on crache des injures. Et j'entends tous les martyrs, et non seulement les huguenots et apostats du grand roi catholique Philippe le Prudent. Il suffit en effet de consulter les ouvrages spéciaux qui traitent de la question, tels que *Fabiola* ou *Quo Vadis*, et de faire une descente dans les galeries souterraines du Musée Grévin, pour prendre en horreur les premiers martyrs chrétiens et leurs catacombes. C'est un bien facile raisonnement que celui qui consiste à traiter de fanatiques les gens qui font brûler leurs semblables. Mais que dire du fanatis-

me de ceux qui trouvent un sombre plaisir à se faire brûler? Etrange pouvoir des abstractions, c'est-à-dire des niaiseries et des nuées. Elles possèdent l'homme au point de lui ôter la mesure de toute chose. Depuis ces luttes et ces flammes pour la question de la grâce ou celle de l'immaculée conception de la Sainte Vierge, nous avons assisté à de non moins violents débats. D'autres idolâtries sont nées, qui ont pris la place des anciennes : idolâtrie du progrès, du nombre et de la société, de l'argent et de la force, de la race et de la patrie, et toutes ces religions qui s'appellent nationalisme, fascisme, communisme et autres sanguinaires fariboles, faites pour exciter la hargne de la bête humaine, sa vanité et sa sottise et qui, certes, auraient pu et pourraient produire quelques désordres si l'homme, depuis le siècle de Philippe II, n'était devenu un être de raison, capable de surveiller ses passions et de les empêcher de détruire une civilisation dont il est fier à juste titre. Libres donc à nous de nous apitoyer sur les victimes de l'Inquisition, victimes d'une époque qui n'était pas comme la nôtre une

époque de paix, de tolérance et d'exquise douceur, mais ayons du moins la sagesse de ne pas glorifier leur geste. Car l'honnête homme, s'il se révolte jusqu'à oser l'acte immense et insolite de penser par lui-même, se révolte seul, dans son coin, sans haine et la bouche close.

Une fois accomplie la cérémonie que nous avons décrite, le roi Philippe se maria. Il devait, aux termes du traité de Cateau-Cambrésis, épouser Isabelle de Valois, fille d'Henry II « Une vraie fille de France, disait le seigneur de Brantôme, discrète et avisée, autant que belle, et bonne autant que jamais femme le fut. » Cette princesse fut reçue à Roncevaux par les envoyés du roi, lequel vint lui-même à sa rencontre à Guadalajara. Elle avait quinze ans, et elle était si gracieuse sur son palefroi blanc, que tout le monde en fut émerveillé. Le roi l'emmena dans son palais de Valladolid; puis la capitale ou, comme disent les Espagnols, la cour fut transportée à Madrid.

Mais Philippe rêvait d'un autre séjour. A Saint-Quentin, il avait fait vœu d'élever un temple à saint Laurent, patron de

cette fameuse journée. Et en souvenir de son père, qui avait été affectionné aux Hiéronymites au point d'aller mourir chez eux, il voulait que ce temple fût aussi un couvent de cette communauté. Pendant deux ans, il se préoccupa d'envoyer des gens battre la campagne des environs de Madrid, et lui-même fit plusieurs excursions, afin de découvrir le lieu le plus convenable pour y élever la fabrique qu'il portait dans son cœur. Enfin, il choisit un paysage, dont on a souvent décrit l'horreur, mais qui pour un Castillan n'avait rien de particulièrement horrible. Certes ce n'est pas un de ces paysages français où, comme dans la vallée de Port-Royal ou les peintures de notre Paul Cézanne, la nature dépense juste assez de grâce et de sobriété pour souligner quelques abstractions : une ligne d'arbres, le coteau, les toits, le ruisseau, la route. La nature castillane ne consent à ce qu'on établisse en elle aucun ordre : elle se présente avec je ne sais quoi de défait et de triste, qui s'étend sans mesure et à l'abandon. Mais de tout cela s'élève, plus qu'un sentiment tragique, un sentiment de douce et lumi-

neuse humilité. Cet espace est si pauvre et si remué, et vêtu, sous un ciel implacable, de couleurs si austères et si graves, que l'âme fait un retour sur elle-même et trouve sans peine le chemin des délectations salutaires. C'est à un de ces lieux que s'arrêta la pensée de Philippe, à sept lieues de la cour, dans la sierra de Guadarrama, près du village de l'Escorial, un village si misérable que les écrivains et les alguazils le connaissaient à peine, et que l'on n'y pouvait trouver une maison ayant fenêtré et cheminée : « Il n'y avait qu'une porte pour la lumière, la fumée, les hommes et les bêtes. » Ainsi parle le Père Fray José de Sigüenza, historien de l'ordre de Saint-Jérôme.

On commença par bâtir une maisonnette pour quelques religieux. Une chambre étroite servit de chapelle; un crucifix peint au charbon sur la muraille, de rétable. Le roi, quand il venait, descendait chez le curé. Il entendait la messe dans cette chapelle, assis sur une souche qu'on recouvrait d'un drap effiloché. Fray Antonio de Villacastin, maître d'œuvre, servait la messe et lorsqu'il s'agenouillait,

ses pieds touchaient ceux du roi. Parfois, s'il se retournait, il voyait des larmes dans les yeux de celui-ci. C'est de ce Bethléem que devait sortir un des plus beaux desseins que les hommes aient conçus, l'arche d'une alliance nouvelle avec la mort, un ensemble des substances les plus dures et les plus précieuses, détournées de ces fins vaniteuses où tant de princes du monde les employèrent, et ramenées au contraire à des usages plus purs et plus saints.

Le premier coup de pioche fut donné par le roi, le 28 avril 1563. Puis ce fut la cérémonie de la pose de la première pierre, celle-ci étant, comme on sait, la figure de Jésus-Christ, la pierre où, selon Zaccharie, sont posés les sept yeux de l'Eternel qui vont par toute la terre. Bientôt tout le pays fut couvert de machines diverses, grues, chèvres, contrepoids, aiguilles. A Madrid et à Tolède, on fabriquait des câbles. Des sierras voisines, on tirait les ardoises, les jaspes et les marbres. Jacopo da Trezzo, à Madrid, et Pompeyo Léoni, à Milan, travaillaient au rétable et à la custode. Un des premiers soins de Philippe avait été de faire construire, sur le lieu

des travaux, un hôpital pour les carriers et les maçons qui tombaient malades, ou auxquels survenait quelque accident. Ce nouveau Salomon revoyait et corrigeait lui-même les plans des architectes : le premier fut Jean-Baptiste de Tolède, qui mourut avant l'achèvement, puis vint le Bergamasque, et enfin Juan de Herrera, adepte de Raymond Lull et auteur d'un *Discours sur la figure cubique*. « L'ensemble, écrit l'historien Cabrera de Cordoba, alla grandissant peu à peu, les choses grandes en appelant d'autres. » Et par là, le maître chroniqueur nous donne une belle définition de ces ouvrages du génie espagnol, où une surenchère de hardiesse et de somptuosité fait naître d'autres surenchères. Mais l'art de l'Escorial n'est pas encore l'art baroque, et s'il signifie audace et grandeur, il ne signifie pas encore richesse, fantaisie et extravagance. C'est un exemple, au contraire, de *style désornementé*. Philippe avait surtout du goût pour l'art romain, et toute l'intensité de sa conception se condense dans les dimensions vertigineuses de ces lignes simples et sobres et l'éclat des matières précieuses aux sur-

faces nues. Il commanda un saint Maurice à Domenico Theotocopouli le Grec, mais lorsque celui-ci lui eut présenté ce buisson de flammes tordues qui nous attire tant aujourd'hui, il le refusa et lui préféra une peinture de Romulo Cincinnato. Il fit exiger de Navarrete le Muet, à qui il commanda aussi des tableaux, que ceux-ci fussent conformes à des canons précis et ne continssent chat, ni chien, ni autre figure déshonnête. Ainsi tout, dans cette entreprise, concourait-il à une fin étroite et sévère. Ce n'est qu'un siècle plus tard que le théâtre et la pompe envahirent l'Escorial, lorsque les monstrueuses fresques de l'illustre Luca Giordona, dit *Luca fa presto*, couvriront les voûtes de l'église que Philippe avait laissées en blanc.

A tout moment, et surtout les jours de fête, Philippe quittait Madrid pour aller visiter sa fabrique. L'escadron des contre-mâîtres et ouvriers, en rangs et chacun portant sur l'épaule l'instrument de sa profession, venait à sa rencontre. Puis la procession des moines du monastère. Le Prieur, la cape sur l'épaule et une belle relique à la main, l'accueillait sur le seuil

du portique principal, cependant que les enfants du séminaire dansaient des danses joyeuses. C'avait été un des premiers soins de Philippe que de peupler l'Escorial de reliques. Saint François Borgia, le vieil ami de son père, et qui l'avait tenu enfant sur ses genoux, lui avait fait cadeau d'un morceau du *lignum crucis*. Il avait aussi reçu une jambe de saint Laurent et une tête de sainte Undeline, reine de Sicile, qui fut martyrisée avec les onze mille Vierges. Durant tout son règne, sa collection ne cessa de s'accroître : on lui adressait, pour lui plaire, de tous les coins d'Europe, des caisses de cendres et d'ossements à l'ouverture et au déballement desquelles il tenait à assister lui-même.

Cependant la huitième merveille continuait de grandir, étendant son granit dans cette campagne morne, et ses longues murailles impassibles et régulières, et ses tristes pylônes surmontés d'une boule, seule fantaisie que se permit le double génie fraternel de Philippe et de Herrera. Le bruit des forges, le grincement des treuils, la poussière blanche et vive dont s'enveloppaient les échafaudages, réjouis-

saient tous les cœurs, hormis celui du Malin qui banda tous ses efforts contre une si sainte entreprise. C'est lui qui suscita des orages dont la foudre provoqua un incendie, lui qui fit naître de fausses rumeurs et jusqu'à des révoltes d'ouvriers. On murmurait que tant de dépense allait achever de ruiner le royaume, déjà suffisamment appauvri. Ou que le roi, mal conseillé, n'élevait ce monument que pour le consacrer à une religion nouvelle et à une hérésie dont il voulait devenir le chef comme avait fait Henri VIII d'Angleterre. C'est le diable enfin qui répandit la terreur parmi les moines et les ouvriers, à l'occasion d'un grand chien blanc et noir qui errait la nuit dans les caveaux, en secouant des chaînes et en hurlant. Malgré toutes ces traverses, l'Escorial fut bâti pour l'éternité, et le 9 août 1586, veille du glorieux martyr saint Laurent, le Saint-Sacrement y fit son entrée et vint prendre place parmi le jaspe, l'or, les émaux, le cristal de roche, l'agate et les émeraudes de sa custode.

Dans la pensée de Philippe, l'église, qui est bien la chose la plus vaste et la plus

glacée que l'on puisse imaginer avec Saint-Pierre-de-Rome, devait avoir son complément dans le panthéon, auquel était réservée la crypte, placée sous la chapelle maîtresse. Toute cette organisation souterraine, si précieuse avec son pourrissoir, où les corps des monarques et des infants achèvent de se décomposer avant d'aller se ranger dans leurs urnes correspondantes, ne fut achevée que par ses successeurs.

Mais ce fut lui qui éleva ce gigantesque guignol de bronze, qui donne sans cesse sa représentation figée dans les tribunes aménagées de chaque côté de la chapelle maîtresse. Ce sont les *enterrements* : d'un côté, l'empereur et l'impératrice Isabelle, les reines Eléonore de France et Marie de Hongrie; de l'autre, le roi Philippe, ses trois femmes, à l'exception de Marie Tudor, et le prince don Carlos. Pompeyo Léoni a vêtu tous ces personnages de leurs costumes d'apparat, dont les pièces, par un miracle d'artifice, peuvent se défaire, et les a agenouillés, les mains jointes, devant leurs prie-Dieu, et la tête droite comme s'ils n'avaient rien à craindre du vide effarant qui les entoure.

Si le choix du paysage, si la majesté des dimensions, si l'immensité de l'espace qui emplit et constitue la basilique, si toute la grandeur de la conception de l'Escorial reflètent la grandeur de l'âme de Philippe, un enseignement plus émouvant encore et plus significatif nous est donné par l'aménagement des appartements royaux, leurs corridors conventuels, et surtout la chambre du roi, le nœud vital de l'Escorial et de l'Espagne, le centre d'où Philippe tisse sa toile et son linceul. De son lit, il peut contempler par la fenêtre le désert, et par une baie ingénieusement pratiquée, le grand autel de la basilique. De même son père, à Yuste, pouvait-il suivre la messe de son lit. A quatre heures du matin, l'heure des bonnes pensées chère aux poètes et aux mystiques, dans la fraîcheur et la solitude et alors que les autres hommes jouissent le plus farouchement de l'oubli, les voix des enfants du séminaire l'éveillent : c'est la messe de l'aube. Dans cette cellule aux murs blanchis à la chaux, il se tient toute la journée, devant sa table, écrivant sans cesse, remuant des papiers, sa jambe goutteuse étendue sur

un tabouret. S'il allonge la main, il peut caresser, sur des mappemondes, la configuration de ses empires. Il sait que l'univers se réduit aisément à quelques formules; il y a en lui un génie abstrait, passionné de sciences exactes, de cartographie, d'astronomie et de statistique. Il a créé une académie de mathématiques, et ce représentant de l'Espagne obscurantiste a chargé de divers travaux les plus grands savants de son époque. Mais il se plaît aussi aux beaux-arts et jouit de collectionner les livres précieux et les peintures. Il les fait rechercher dans le monde entier et conseille à ses émissaires d'y employer tous les moyens et toutes les ruses. Il envoie Arias Montano aux Pays-Bas lui acquérir des incunables. Il fait enlever d'un couvent italien le *Spasimo di Sicilia*. Il ordonne des commandes au Titien, qui déjà avait été le favori de son père, et se détend dans la familiarité de Mor et de Coello.

L'Escorial, par ses soins, devient un somptueux musée. On a pu dire que Philippe II avait été le premier à considérer les tableaux comme un ornement domesti-

que. Aussi, quelques peintures choisies décorent-elles les murs de sa chambre. Entre autres, un tableau de Hieronymus Bosch représentant les sept péchés capitaux et les fins dernières, et qu'il aime par-dessus tout, bien que d'aucuns y trouvent on ne sait quoi de grotesque et de douteux. Pourtant cette peinture violente n'est nullement indigne des grands sujets qu'elle traite et elle est, en tout point, conforme à l'orthodoxie. Le Père Fray José de Sigüenza a observé que dans toutes les toiles de ce maître, on voit figurer du feu et un hibou. Le feu nous rappelle ce grand feu éternel dont la pensée constante nous facilite toute chose; le hibou nous enseigne que tout est mystère et objet d'étude et d'attention. Ainsi ce peintre *burlesque et macaronique* cache-t-il une profonde sagesse et n'a-t-il choisi ces voies détournées que parce qu'il savait que dans le domaine de la peinture, toutes les places étaient occupées et toutes les perfections atteintes. Mais il lui restait un recours : *celui de peindre l'homme de l'intérieur alors que les autres l'avaient jusque-là peint du dehors*. En tout cas on peut, dans

l'amour que lui porte le roi, voir un trait de ce grand amour tragique qui flambe entre les Flandres et l'Espagne et leur inspire les mêmes images appuyées, tortueuses, torturées, excessives.

Autour du palais, il y a des pièces d'eau et des jardins de buis taillés et une paix infinie. Le roi est amateur de jardins et il s'est préoccupé de faire venir des cygnes, pour en peupler les étangs de la forêt voisine. Il aime, de sa fenêtre, entendre le chant du rossignol. Il se plaint lorsqu'il ne l'a pas encore entendu de l'année. « S'il a beaucoup de bêtes dans ses parcs, observe un ambassadeur vénitien, c'est pour les regarder, non pour les tuer. » On a reproché à Philippe II cet amour des animaux, on s'en est indigné chez un homme si cruel et si peu ami de l'humanité. C'est que l'humanité est très jalouse de l'amour des hommes. Elle ne peut souffrir de ne pas retenir leur cœur tout entier, elle ne peut comprendre qu'on ne l'aime pas. Ceux qui se sont rendus coupables de ce crime, elle se demande aussitôt de quelle bizarre maladie ils pouvaient être atteints : ce sont des maniaques. Elle n'admet point qu'ils

puissent préférer le chant du rossignol au radotage de nos semblables.

Tel était pourtant Philippe, telles étaient sa dignité, sa propreté qu'il ne se sentait heureux qu'à l'abri de ces immenses murailles, auprès d'un troupeau de solitaires, et partageant les dévotions par lesquelles ceux-ci s'exerçaient à la mort. Il mangeait ordinairement seul. Il retenait son rire en public, et si quelque bouffon l'avait diverti, il attendait d'être dans sa chambre pour rire tout son saoul. A Madrid, quand il sortait, c'était dans un carrosse fermé et recouvert de toile cirée, et il passait le soir par la porte du Prado pour n'être reconnu de personne. Il ne supportait ni une tache sur le sol, ni une raie sur le mur, ni la poussière, ni les toiles d'araignée, ni les fautes d'orthographe. Il soignait sa mise et s'habillait avec une élégance austère, mais délicate, changeant de costume tous les mois, ne pouvant plus supporter un costume dès qu'il était moins frais. Et s'il a tant écrit de lettres, c'est qu'il ne pouvait communiquer autrement avec les hommes. Non point qu'il y eût en lui le moindre

orgueil, ni la moindre exaltation de soi-même, comme on veut à tout prix que ce soit chez tous ceux qui se sont illustrés par leur horreur des créatures humaines. Certes, la fortune l'avait placé loin de celles-ci : il était roi et ne relevait que de Dieu. Mais il ne tirait de cette position aucune vanité. Si dans sa jeunesse, lors de son premier voyage à travers les états que son père lui destinait, il avait eu quelque morgue, cela avait été comme Espagnol, non comme prince. Lorsque le vieux Doria l'avait accueilli sur sa galère, en murmurant : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare meum*, s'il avait frémi, c'est parce que ces paroles lui dictaient un devoir inéluctable et sévère. Il ne se plaisait point à blesser l'amour-propre de ses inférieurs. Un soir que, rompu de fatigue, il s'allait mettre au lit, il vit, en relevant la couverture, que celui-ci n'avait pas été fait, et comme le comte de Buendia admonestait les serviteurs chargés de ce soin : « Le comte a raison, leur dit-il avec douceur ; si de pareilles choses arrivaient chez vous, vous pousseriez des cris. » Et il ne leur dit cela

que pour excuser le comte à leurs yeux et éviter de faire naître en eux quelque rancune contre celui-ci. Non, il n'y avait en lui aucun ressentiment impur contre l'espèce humaine : il pressentait seulement, par un effet naturel de son génie, que le mieux et le plus sûr était de ne pas rompre les distances qui l'en séparaient, mais bien au contraire de s'y fortifier.

Les murailles de l'Escorial et toute cette paperasserie qui a prêté à rire vont lui permettre de réaliser ce magnifique dessein : gouverner un monde que l'on dédaigne de connaître. Le seigneur de Brantôme a su admirer tout ce qu'il y avait là d'admirable : « Il est plus difficile, dit-il, de donner remède aux inconvénients qu'on ne voit point qu'à ceux qu'on voit ; car, comme l'on dit communément, quand l'on voit les choses à l'œil, et même de la guerre, l'on y remédie aisément. Voilà pourquoi qui conseillent et remédient, non seulement aux maux qu'on voit, mais aussi qu'on ne voit point, sont fort à estimer et montrent avoir un profond jugement et grand sens. Aussi dit-on qu'il faut faire la guerre à l'œil ; et qui la fait bien les

yeux fermés, ou en absence et bien loin, est fort à louer. »

Finis les voyages. Philippe demeure enfermé dans sa cellule, seul et débarrassé de ces *conquistadors* et *discouristes*, qui l'avaient importunés après Saint-Quentin, pour l'entraîner dans les hasards d'une marche sur Paris et autres absurdités. Il écoute le conseil de l'Evangéliste : *Estote prudentes sicut serpentes* et celui de l'Ecclésiaste : *Et tacitus et sensatus honorabitur*. Ce qui ne le dispense point de s'entourer d'informations et d'avis. Il consulte et temporise. Il ne lâche la bride à rien. Tout est si étrange et si lointain qu'il ne sait comment se font les choses. Mais pour rien au monde, il ne risquerait de courir s'y mêler. Il ne l'ose que lorsque les intérêts directs de Dieu l'exigent : alors il perd toute retenue et toute pudeur. Alors il entre hardiment en contact avec cela qui souille et qui dégoûte, et qui s'appelle les hommes et l'action. Mais en temps ordinaire, il ne veut régner que par le silence et l'immobilité.

Le prince don Carlos, en qui les guerriers de la cour croient voir revivre l'âme

tumultueuse de son grand-père l'Empereur, s'indigne de cette existence casanière. Un jour, Philippe trouve sur sa table un gros volume de papier blanc avec ce titre de la main du prince : *Grands et admirables voyages du roi don Philippe*. Puis à chaque page : *Allé de Madrid à l'Escorial, de l'Escorial à Madrid, de Madrid à Aranjuez*. Le roi hausse les épaules. Ces voyages eux-mêmes sont encore trop pour lui. S'il le pouvait, il ne quitterait jamais sa cellule de l'Escorial.

Du moins son bonheur fut-il presque complet, lorsqu'il s'y vit entouré de ses morts. En 1574, il manda que l'on transportât à l'Escorial le corps de son père, qui était à Yuste, celui de l'impératrice et ceux des infants Fernando et Juan, qui étaient à Grenade, celui de sa tante, madame Eléonore de France, qui était à Mérida, et celui de doña Maria, reine de Hongrie, qui était à San Benito de Valladolid; celui de Marie de Portugal, sa première femme, qui était aussi à Valladolid; celui enfin de Jeanne-la-Folle, sa grand'mère, qui était à Tordesillas. Les cortèges de ces huit cadavres royaux se mirent en

marche à travers l'Espagne : « Il est possible, écrit un moine de Yuste, que d'ici pas mal d'années on ne voie un si nouveau spectacle. » Des gentilshommes et des chapelains de la cour les accompagnaient, sans compter les moines mendiants, les archers aux lances ornées de taffetas noir, les gardes à pied, et, autour des litières qui portaient les cercueils, une vingtaine de pages à cheval, des torches à la main. L'évêque de Jaen et le duc d'Alcala, avaient été désignés pour aller à Yuste prendre livraison du corps de César. Lorsqu'on arrivait dans une ville, les cercueils étaient déposés dans les catafalques dressés à cet effet dans la principale église, et des offices étaient célébrés en grande pompe. La maison de l'évêque et celle du duc pourvoyaient à la nourriture de tout ce monde.

Il y eut de grandes cérémonies à l'Escorial pour la réception des cercueils. Cependant le monastère de Yuste et le village de Cuacos ne s'étaient pas défaits sans peine de leur cadavre favori. « Comment, s'écria l'un des religieux, comment souffrir de voir sortir mort celui qui, vivant, nous

aima et choisit pour siens?... Mais pars en paix et à la bonne heure avec les tiens, puisqu'il n'est pas possible d'empêcher que l'on t'emporte, et bien que nous t'affirmons que si tu éprouvais, seigneur, ce que nous éprouvons, sans doute resterais-tu là où nous t'avons tant aimé. » La Solitude, demeurée, pensive et les mains croisées, sur le sépulcre de l'empereur, se vit entourée de tout le village qui se lamentait. Et la bonne volonté de quelque muse rustique ou monacale fit dialoguer ces deux plaintives figures, en un langage plein de religion et de rhétorique.

LE VILLAGE

Nous venons chercher ta compagnie,
Pleurant dans ce désert, nuit et jour,
La perte de l'être que nous avons eu.
Si le peuple troyen et tant d'autres nations
Versèrent d'illustres larmes,
Que ne ferons-nous pas, qui avons davantage perdu?

LA SOLITUDE

Nul ne gémissé et pleure sur cette mort,
Ni ne parle de perte et d'infortune,
Car c'est un gain plutôt et un heureux sort
Eternel et qui pour toujours dure.
Ceci nous enseigne l'Ecriture,
Et cela nous l'avons aujourd'hui entre nos mains :
L'homme qui vainquit tant de païens
Ne meurt point, mais vit une vie pure,
Laissant ici le caduc et l'incertain.

III

DON CARLOS

Le prince don Carlos, comme le Sigismond de la *Vie est un Songe*, était né sous un triste horoscope. Mais son père méprisait les astrologues et ne prêtait pas la même foi que le roi Basile *aux lettres d'or que le ciel écrit sur un papier de diamant et sur des pages de saphir*. Néanmoins il dut très tôt s'inquiéter des mauvaises dispositions de son fils. Enfant, celui-ci mordait et mangeait le sein de ses nourrices, ce qu'un ambassadeur vénitien estime « une manière de procéder et une coutume fort notables ». On le crut longtemps muet; et on lui coupa le filet alors qu'il avait vingt et un ans. Tant que vécut son

grand-père, on espéra que celui-ci saurait lui imposer son autorité. L'infante doña Juana voulait l'envoyer à Yuste. « Ce serait un peu de peine pour vous, écrivit-elle à l'empereur, mais vous lui rendriez la vie. » On pensa l'installer à Tordesillas dans la maison où sa grand'mère, la folle, avait vécu et était morte dans de si singulières tortures, mais le climat du pays était funeste : il n'y avait là que fièvres, humeurs malignes et maladies nerveuses. Finalement on l'envoya à Alcala de Henarès, où il s'amouracha de la fille d'un portier du palais. On espérait que cet amour *éveillerait en lui les esprits et la vertu*. Mais un jour qu'il courait voir sa belle de plus près, il tomba dans un escalier en spirale et s'ouvrit la tempe gauche jusqu'à cette membrane qui recouvre le crâne et qu'on appelle péricrâne.

Philippe accourut à Alcala, accompagné de l'illustre chirurgien Vesale. « Voir le prince dans son lit, la pâleur de la mort sur son visage, écrit un gentilhomme de la cour. c'était certes un sujet de grande compassion, mais voir le roi servir incessamment son fils, les yeux remplis de larmes,

c'était un spectacle à faire pleurer les pierres. » Le duc d'Albe ne quittait plus la chambre du malade et ne se dépouillait de ses vêtements que pour en changer ; de temps à autre, quand le prince sommeillait, il se jetait tout habillé sur un lit. Doña Juana, le soir, allait, pieds nus, jusqu'au monastère de Notre-Dame de la Consolation qu'elle avait fondé elle-même : bien qu'on fût au mois de mai, il faisait, en Castille, cette année-là, un froid inaccoutumé. Un morisque fut appelé, dont les onguents jouissaient d'une grande réputation. Il examina longuement le visage jaune et ensommeillé du prince, mit la plaie à nu, l'ouvrit, y plongea le nez et demanda au prince si le front lui faisait mal. Le malade, contre toute attente, ayant répondu non, Pinterete — tel était le nom du morisque — lui enduisit le crâne de son fameux onguent. Quelques jours après, le front du prince était noir comme de l'encre. On renvoya le morisque et ses onguents et l'on fit venir du monastère des franciscains de Jésus-Maria le corps d'un saint homme de moine, nommé Fray Diégo, que l'on fit toucher au prince. Ce remède

eut un meilleur succès, et le malade guérit. Bientôt il put aller entendre sa première messe, à l'issue de laquelle il se pesa afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait d'offrir à plusieurs maisons religieuses quatre fois son poids en or et sept fois son poids en argent.

Il s'éveilla de cette maladie sans que l'on pût préjuger de la façon dont il se comporterait dans ce nouveau songe — si agité — qu'est le songe de la vie. Cependant il avait approché de près le seuil d'un plus profond sommeil et il voulut faire son testament. Il y considérait « qu'il est si naturel de mourir que, dès qu'on acquiert la connaissance de la vie, on apprend aussi qu'elle doit se terminer par la mort, et que le plus grand bien qu'on puisse obtenir auparavant est d'être préparé, de manière que, moyennant la grâce de N.-S., on se rende digne, dans le ciel, de la place pour laquelle on a été créé ». A la suite de diverses dispositions fort sages et fort généreuses, il demandait que son corps, revêtu de l'habit de saint François, fût enseveli à Tolède, dans l'église de San Juan de los Reyes. Il refu-

sait tout monument et se contentait « d'une pierre de jaspe simple et unie, sans sculpture ».

Il avait hérité la furieuse voracité de son grand-père; et le baron de Dietrichstein, que les Espagnols, ne pouvant prononcer son nom, appelaient *Dia Tristan* et qui était ambassadeur de l'empereur, s'étonnait, bien qu'allemand, que le prince, après avoir englouti d'énormes repas, se sentît toujours prêt à recommencer. Il buvait beaucoup, également, mais on parvint à le déshabituer du vin, et bientôt il ne but plus que de l'eau, imitant en cela son aïeul, Charles le Téméraire. Toute la nuit, une barbe postiche sur le visage, il courait les bordels avec de mauvais garçons. Le jour il prenait plaisir à humilier et scandaliser les femmes qu'il croisait dans la rue, les prenant brusquement par la taille et leur disant : « Putains, baisez-moi ! » Celles qui se laissaient faire, il les couvrait de compliments et de caresses. Les autres, il les injuriait plus vertement encore, les traitant de putains, de vesses, de bagasses et de chiennes. Car il affectait, dans sa forfanterie d'adolescent in-

quiet, de ne croire à la vertu d'aucune femme, surtout des grandes dames, qu'il jugeait plus traîtresses et plus hypocrites que toutes. Et cependant on se posait la question, à la cour, de savoir s'il avait commerce avec les femmes. « Je me suis informé avec soin, dit le meme baron allemand, *an ad procreandam prolem aptus vel inaptus sit*, mais *in summa... nemo est qui aliquid certi hac in re possit affirmare.* » Et ce psychologue, qui sans doute connaissait déjà certains travaux de ses compatriotes d'aujourd'hui sur le sentiment d'infériorité, observe ingénieusement que, sans doute, si le prince « est devenu si chaste et a tant de défauts c'est que, ayant une grande âme, il voit son père ne faire nul cas de lui et ne lui donner aucune autorité : et ceci le rend à moitié désespéré ». Certains affirmaient en effet l'avoir entendu se piquer de chasteté. On ne lui connaissait, malgré ses violences de langage et de façons, aucune aventure de femmes. « Il n'en aime, que l'on sache, aucune, disait Paolo Tiepolo, ambassadeur de la Sérénissime, mais il en déteste à mort beaucoup. » Il avait été question de plusieurs mariages pour

lui : aucune des princesses qu'on lui avait proposées ne lui avait plu, sauf l'archiduchesse Anne, petite-fille de l'empereur Ferdinand. C'est pour elle qu'il voulait, à ce qu'on répétait, se conserver vierge. Une autre femme trouvait grâces à ses yeux : sa belle-mère, la reine, qui avait le même âge que lui.

Quelques mois après qu'il avait fait son testament, Isabelle de Valois avait été gravement malade. Cette charmante souveraine avait alors dix-neuf ans. Don Carlos s'était grandement affecté, et même l'ambassadeur de France, M. de Saint-Sulpice, l'avait trouvé « doulant oultre mesure ». Il ne cessa durant ce temps de visiter tous les jours les hôpitaux et les églises de Madrid. Enfin, alors que toute la cour, et aussi tout le peuple qui adorait sa jeune reine, désespéraient, une purge d'agarie, d'où avaient résulté trente-deux ou trente-trois selles, l'avait guérie.

Cela avait été aussi pour lui une grande émotion, lorsque la reine avait accouché de sa première fille, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, et qu'il avait assisté au baptême en qualité de parrain. Mais c'était don

Juan d'Autriche qui avait tenu l'enfant — « belle comme le beau jour » disait l'ambassadeur de Catherine de Médicis — sur les fonts et l'avait ensuite rapportée dans la chambre de la reine. Cela s'était passé au château de Valsain. Le roi avait suivi la cérémonie d'une fenêtre secrète.

Cependant, ce que les observateurs s'accordaient à reconnaître en don Carlos, outre un vif penchant pour la sincérité et une facilité à *avoir dans la bouche ce qu'il avait dans le cœur*, c'était le goût de nuire. On contait qu'il avait fait manger en salmis à l'un de ses gentilshommes des bottes que celui-ci avait mandé faire trop ajustées. Qu'un jour qu'il passait dans la rue, il avait voulu mettre le feu à une maison d'une fenêtre de laquelle un peu d'eau lui était tombée sur la tête, et que s'il s'était arrêté dans son dessein, c'est qu'à ce moment même, le Saint-Via-tique entraît dans cette maison. Qu'enfin il avait voulu jeter par la fenêtre un courtisan qui lui avait déplu, ainsi que l'on voit faire à Sigismond, dès que celui-ci se réveille au sein d'un palais splendide.

On disait aussi qu'il avait fait dire des

messes pour retrouver des pierres précieuses égarées et qu'un jour il s'était enfermé pendant cinq heures dans ses écuries et s'y était diverti à mutiler affreusement vingt-trois chevaux. Un sage conseiller, pour qui il avait quelque affection, le docteur Suarez, tolédan, osa lui écrire une lettre de remontrances où l'on peut lire cette allusion à de plus graves mystères : « Que Votre Altesse considère ce que tout le monde dira et fera, lorsqu'on saura qu'elle ne se confesse point, et que l'on découvrira peu à peu certaines autres choses terribles, et qui le sont à tel point que le Saint-Office pourrait s'en entre-mettre pour rechercher si elle est chrétienne ou non. »

Il semblait avoir renoncé à sa chasteté et s'était soumis à une épreuve pour savoir enfin à quoi s'en tenir sur ses facultés viriles. Son barbier et trois médecins lui avaient fait ingurgiter certain breuvage grâce au pouvoir duquel l'épreuve avait été déclarée satisfaisante. Il en avait conçu un vif orgueil, et la demoiselle qui s'était prêtée à ce jeu avait reçu douze mille ducats, plus une maison pour

elle et sa mère. Mais quelques jours plus tard, le bruit courait que cette victoire n'avait pu se renouveler.

Son ressentiment contre son père ne cessait de croître. On avait attaché à sa personne quelques vieux serviteurs de son grand-père, l'empereur, personnages honnêtes et loyaux, tels que le grand écuyer Luis Quijada et le secrétaire Martin de Gaztelu. Mais il avait pris en haine le grand-maître qu'on lui avait imposé, don Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, qui était, avec le duc d'Albe, son rival, l'homme le plus puissant de la cour, « grand courtisan », devait l'appeler plus tard Antonio Perez, « maître de courtisans et de connaissance de rois, le plus grand maître en cette science qu'il y ait eu depuis de longs siècles ». Il n'aimait guère non plus le cardinal Espinosa, grand inquisiteur et président des conseils de Castille et des Indes, et qui devait mourir de la rage d'avoir été disgrâcié par le roi pour avoir menti.

C'était le moment que Berghes et Montigny étaient venus à la cour pour y présenter les plaintes et les revendications

de la pétulante noblesse flamande. On disait que le roi allait se mettre en voyage pour les Flandres, afin d'y rétablir par lui-même la paix. Mais d'autres chuchotaient qu'un tel déplacement était impossible. Don Carlos se mêlait à mille intrigues et y voulait entraîner don Juan d'Autriche, son compagnon d'enfance et de jeux. Il ne pouvait supporter plus longtemps d'être aussi implacablement tenu éloigné des affaires. A seize ans, son père ne s'était-il pas vu investi du gouvernement des royaumes d'Espagne ? Enfin, la nouvelle éclata que le duc d'Albe avait été choisi pour aller en Flandres. Don Carlos eut un accès de fureur et, ayant rencontré le duc dans le palais, il se jeta sur lui et voulut le tuer.

— C'est moi, lui cria-t-il, qui dois aller en Flandres, et non toi ! Si tu y vas, je te tue.

On contint le forcené. A partir de ce moment, il s'entoura de précautions, fit aménager par un horloger français, Louis de Foix, un mécanisme qui lui permettait d'ouvrir et de fermer sa porte de son lit, et fabriquer un livre composé de douze

tablettes de pierre bleue et recouvert de lames d'acier et d'or, qui pouvait tuer un homme d'un seul coup bien asséné. Enfin, aux approches de Noël, il déclara en confession professer de la haine pour quelqu'un. On lui refusa l'absolution, on le pressa de questions. Il avoua qu'il s'agissait du roi, son père.

Celui-ci se trouvait alors à l'Escorial, occupé à diverses dévotions. Tous les faits et gestes du prince, tous ses projets de fuite et de rébellion, tous ses complots, tous ses aveux et toutes ses imprudences lui étaient fidèlement rapportés. Il se décida à revenir à Madrid. Le sérénissime prince, son très cher et très aimé fils, vint le saluer, et tous deux marquèrent une grande joie de se revoir. Dans la nuit du 18 janvier 1568, la porte de la chambre du prince s'ouvrit, toutes précautions ayant été prises pour que la machine de Louis de Foix ne jouât point. Don Carlos, réveillé en sursaut, épouvanté, vit entrer son père, accompagné de Ruy Gomez de Silva, du duc de Féria, de Luis Quijada, du prieur de San Juan et d'une troupe de hallebardiers et de veilleurs de nuit. Il

poussa un cri d'effroi et demanda qui était là et ce que l'on venait faire.

— C'est le Conseil d'Etat, lui répondit-on.

Le roi portait un casque sur sa tête et, sous son pourpoint de satin noir, une cuirasse. Auprès de toute cette suite et de tous ces soldats, il paraissait plus petit que jamais et semblait mal assuré sur ses jambes grêles. Il s'approcha du lit, et don Carlos, à la lueur des lanternes, vit ce visage impassible et sans éclat, aux yeux glauques, presque blancs, au front bosselé, aux lèvres molles, se pencher vers lui. On lui ôta ses armes, cependant qu'un garde, un marteau à la main, scellait les fenêtres. Don Carlos se jeta sur le sol. Il criait :

— Tuez-moi ! Tuez-moi !

— Calmez-vous, lui dit le roi.

C'était son mot habituel : *Sosegaos*, le mot qu'il disait à tous ceux qu'il voyait se troubler en sa présence et perdre le sens devant la froideur de son regard.

— Si vous ne me tuez pas, criait don Carlos, en se roulant par terre, je me tuerai moi-même.

Et il faisait mine de se jeter dans la cheminée où brûlait un grand feu de bois.

— Ce serait d'un fou, lui répondit le roi.

— Je ne suis pas fou, cria don Carlos, je suis désespéré. C'est votre conduite à mon égard qui me rend désespéré.

On fit main basse sur un coffret où étaient rangés des papiers. On y trouva deux listes : l'une portait les noms de ceux que le prince considérait comme ses amis. En tête figurait la reine, puis don Juan d'Autriche, Luis Quijada. L'autre liste était celle des ennemis « qu'il avait à poursuivre jusqu'à la mort » : le roi, puis Ruy Gomez et sa femme, le cardinal Espinosa, le duc d'Albe.

Dès lors on le tint enfermé, on changea sa maison, mais on lui laissa Ruy Gomez. On lui servit ses mets tout tranchés, de façon qu'il n'eût plus à user de fourchettes ni de couteaux. Et pendant huit jours il n'entendit point la messe. Le roi s'enferma et écrivit des lettres aux grands, aux villes, aux corrégidors, aux prélats, aux généraux et provinciaux des ordres religieux, aux audiences royales,

aux autorités suprêmes des Etats, aux cours étrangères, à l'empereur, au pape, à ses ambassadeurs, au duc d'Albe. Il annonçait à chacun, dans ce style prolix, décoloré et sans accent qui était le sien, mais que le *Yo, el Rey* final fermait irrévocablement à toutes les interrogations, la prudente et douloureuse mesure qu'il venait de prendre et expliquait les causes qui l'y avaient nécessairement déterminé. Aux corrégidors il donnait cet avertissement : « Comme il pourrait arriver que, mûs d'un bon zèle et ne comprenant pas bien ce qui convient en ceci, les municipalités voulussent nous envoyer quelqu'un au nom de leurs villes pour nous offrir des compliments de condoléance sur cet événement, ou faire quelque autre démarche de cette nature, vous les en détournerez, cette matière n'étant pas de celles où l'on doive user de moyens semblables ou faire de telles démarches. Si elles veulent répondre à notre lettre, vous ferez en sorte qu'elles se bornent à nous témoigner la satisfaction qu'elles doivent avoir de ce que nous ayons pris cette résolution avec la maturité qu'un tel cas requiert. »

Aux archevêques, évêques et autres gens d'église, il disait : « Vous comprendrez et vous pourrez considérer quel inconvénient il y a — outre que c'est contraire à la prudence royale et aux règles de la circonspection — à porter des jugements et spécialement à traiter en public des actions des princes, ainsi que des déterminations qu'ils ont prises après un mûr examen, et pour des motifs et dans des vues dont ceux qui traiteraient de cela ne sauraient avoir une entière connaissance. » A son bon cousin d'Albe et à ses ambassadeurs à l'étranger il donnait des instructions formelles sur la façon dont il fallait présenter la nouvelle. Au pape, à sa tante la reine de Portugal, à l'empereur Maximilien, qui avait voulu offrir sa fille à don Carlos, il faisait sentir combien son amour de père avait dû souffrir en cette circonstance et combien il fallait que celle-ci eût été pressante pour l'amener à une si déchirante résolution. « J'ai voulu faire à Dieu, disait dans une desdites lettres ce nouvel Abraham, le sacrifice de ma chair et de mon sang, et préférer son service et le bien public à toutes les consi-

dérations humaines. » Il insistait sur le fait que le prince n'avait commis aucune faute contre la foi ; ce n'était point là, mais dans d'autres déportements qu'il fallait voir les justes causes qui avaient pesé sur la décision du roi. Bref, toutes ces lettres écartaient les questions importunes et il fallait admirer la sagesse et la hauteur qui les avaient inspirées. On renchérit, à la cour, sur la maîtrise de soi dont le roi avait fait preuve. Dans les cours étrangères, et en particulier à celle de Catherine de Médicis, les ambassadeurs espagnols montrèrent quelque embarras, car ils ne purent éviter d'entendre courir des bruits fâcheux et des allusions indiscrètes. Mais à Madrid même, et dans l'entourage de Philippe qui, durant quelque temps, ne se rendit ni à l'Escorial, ni à Aranjuez, ni au Pardo et se tint immobile dans son palais, comme s'il n'osait faire un geste ni un pas, toute rumeur fut étouffée avant même que de naître. « Les plus sages, écrit le chroniqueur Cabrera de Cordoba, scellaient leur bouche du doigt et du silence ; d'autres parlaient de la sévérité

du roi et disaient qu'il n'y avait pas loin de son sourire à son couteau. » Seule, la douce reine Isabelle, pour qui l'infortuné prince avait toujours montré tant de bonne grâce, osa pleurer. « La reine s'en passionne, écrivit son compatriote, M. de Fourquevaulx, ambassadeur de France, à sa maîtresse Catherine de Médicis, la reine s'en passionne et en pleure pour l'amour de tous deux, vu qu'aussi le prince l'aime merveilleusement. » Mais le roi lui défendit les larmes, et elle cessa de pleurer et de se plaindre. On n' imagine point qu'il mit la moindre violence dans cette interdiction. Il aimait son épouse, de qui il attendait alors un second enfant, et il savait la rendre heureuse. Elle savait elle-même s'accommoder à sa volonté, et ne point trop montrer de peine des infidélités qu'il lui faisait. Infidélités dont, d'ailleurs, le roi voulut réduire le nombre, car de ses quatre épouses elle fut celle, sans doute, qu'il aima le plus chèrement.

Cependant on ne parlait plus de don Carlos, à la cour, et c'était comme s'il était mort. Philippe pouvait respirer

cette atmosphère d'oubli et de silence où les événements s'émoussent et se dissolvent, et où il se sentait à l'abri; et il se confirmait dans l'idée que son action, trop longtemps retardée, avait été juste et nécessaire. « *Mais notre amour, pouvait-il dire, comme le roi de Danemark, lorsque celui-ci a résolu de faire arrêter le prince Hamlet, frère du prince Sigismond et du prince don Carlos, notre amour était si grand que nous ne voulions pas comprendre ce que la prudence conseillait de faire ! Nous avons agi comme ces malades honteux qui, de peur de divulguer leur maladie, se laissent dévorer jusqu'à ce qu'ils en meurent... Mais, désormais, la calomnie, dont le chuchotement traverse le monde aussi sûrement que le canon atteint le but marqué en blanc, pourra oublier notre nom et ne frappera que l'air invulnérable... Combien il était dangereux que cet homme fût en liberté !... Les maux désespérés ne se guérissent que par des remèdes désespérés ou pas du tout. »*

Le prince lunatique est transféré dans une tour. Il vit dans une chambre dont la fenêtre et la cheminée sont grillagées,

afin d'éviter qu'il se jette dans le vide ou dans le feu. Une ouverture avec un treillis en bois est ménagée dans la muraille, par où il peut entendre la messe que l'on vient dire pour lui dans la pièce voisine. Là, c'est encore le poète — et que l'on n'aille pas croire que nous cédions ainsi à notre goût des rapprochements artificieux : ce n'est point notre faute, s'il s'est rencontré dans le même siècle d'or trois princes, l'un vivant et les deux autres fabuleux, qui connurent le même destin — c'est donc encore le poète don Pedro Calderon de la Barca, qui mettra dans la bouche du prince don Carlos le soliloque de Sigismond enchaîné :

Malheur à moi ! Malheur à moi !
Je prétends découvrir, ô cieux,
Puisque vous me traitez ainsi,
Quel crime j'ai pu commettre
Contre vous, en venant au monde.
Mais j'entends bien, justement :
Votre rigueur, votre justice
Ont une cause suffisante,
Car le plus grand crime de l'homme,
C'est bien le crime d'être né.

Ainsi porté au point extrême du désespoir, le prisonnier tente de se faire mou-

rir. Il veut mourir d'inanition, mais, venant après tant d'excès, cette diète ne fait qu'apaiser les humeurs qui fermentaient en lui. Il avale un diamant, mais c'est pour le restituer sans s'être déchiré aucun organe. Enfin, une sorte d'apaisement le détend et l'humilie. Il demande un confesseur. Le roi lui fait envoyer le sien, fray Diego de Chaves. Après quelques consultations, on lui accorde même la communion, qu'il reçoit à travers le treillis de sa chambre.

Il écrit beaucoup, mais déchire tout ce qu'il écrit. A présent, il mange avec excès et boit sans cesse de l'eau refroidie par de la neige. Il se fait bassiner son lit avec de la glace. Il n'y a, dans toutes ces coutumes mêmes, rien que de très ordinaire et sans doute que de très salutaire. Mais il y apporte l'intempérance qu'il a toujours mise en toute chose, de sorte qu'il tombe à nouveau malade.

Le prince don Carlos d'Espagne mourut à vingt-trois ans. Il distribua quelques bijoux et objets précieux à son entourage et n'oublia point Ruy Gomez, voulant sans doute montrer par là qu'il

pardonnait à ses ennemis. La nuit de sa mort, ayant entendu sonner minuit, il murmura :

— Le moment est venu.

Alors il prit en main la chandelle bénite et demanda à son confesseur de l'aider à mourir. Il murmura encore :

— *Deus, propitius esto mihi peccatori.*

Le lendemain même, sa dépouille était transportée du palais au monastère de Saint-Dominique ; elle devait y rester déposée en attendant de repartir pour l'Escorial. Le roi, de sa fenêtre, régla l'ordonnance du cortège, où figuraient la grandesse d'Espagne, le nonce et plusieurs prélats. Le cardinal Espinosa, prétextant sa mauvaise santé, abandonna le cortège en route. Des services furent célébrés dans tous les Etats, mais il n'y fut prononcé aucun sermon ni aucune oraison funèbre.

Le roi catholique supporta ce deuil avec sa grandeur d'âme accoutumée. Il eut, quelques mois après, une nouvelle mort à pleurer : celle de son épouse, compagne et amie, la reine Isabelle de Valois. Cette charmante souveraine de vingt-trois

ans lui recommanda de la façon la plus touchante les deux filles qu'elle lui laissait et qu'il devait si tendrement chérir. Elle le pria aussi de protéger ses suivantes et ses dames d'honneur, principalement celles qu'elle avait fait venir de France, et qui allaient demeurer toutes désemparées. Puis elle eut un suprême entretien avec son compatriote, l'ambassadeur Fourquevaulx, afin qu'il rapportât à la cour de France, à la reine sa mère et au roi son frère, ses dernières paroles et la douce et paisible joie qu'elle avait éprouvée à mourir.

— Vous me voyez, dit-elle en le regardant de ses yeux *clairs et luisants*, vous me voyez prête à sortir de ce vain monde pour passer dans un meilleur et plus plaisant royaume, où j'espère demeurer pour toujours avec mon Dieu. Croyez-moi, jamais pensée n'a été pour moi moins pleine d'anxiété que celle de ma mort.

On l'inhuma, selon ses dernières volontés, dans la robe de l'ordre de saint François. Et l'on célébra de somptueuses obsèques. Un mausolée lui fut élevé dans l'église des Déchaussées Royales de

Madrid, pour lequel un certain régent de collège, Juan Lopez de Hoyos, fut chargé de composer des devises et des allégories. Un de ses jeunes élèves, nommé Miguel de Cervantes, se distingua en écrivant à cette occasion une épitaphe en forme de sonnet et divers autres poèmes funèbres en stances et en tercets.

IV

LE DUC D'ALBE

Le dominicain Thomas Campanella, qui fut un poète de génie, devait, au milieu du siècle suivant, écrire un bizarre traité de la monarchie espagnole, où se résument les aspirations principales de Philippe II. Selon le dessein de cet ouvrage, le roi d'Espagne est appelé à établir l'unité du christianisme, à écraser les hérésies de Luther et de Mahomet, à inaugurer le règne d'une théocratie éblouissante et absolue. Devenu empereur et ayant fait élire un pape espagnol, le roi d'Espagne réglera les affaires d'Angleterre et de France, abattra les princes protestants d'Allemagne, conclura un

traité d'alliance avec la Russie, détruira la puissance du Grand-Seigneur, étendra son amitié jusqu'à l'empire du Prêtre-Jean. Mais si ces chimères ne se réalisent point, c'en est fait de la puissance espagnole, et l'on peut appliquer aux gens de cette nation la prophétie des livres de Moïse : *Ils sortiront d'Italie, portés dans des tours orgueilleuses, ils placeront l'Assyrie sous leur joug et dévasteront la Palestine, mais ils finiront par succomber comme leurs ennemis.* Telles étaient les rêveries de Campanella, citoyen de la Cité du Soleil, prophète inspiré à la tête divisée en sept régions inégales, et pour qui il n'était rien d'inanimé dans la nature : « Je suis la cloche des sept montagnes, criait-il, la cloche qui annonce une aurore nouvelle ! » Mais il n'avait plus aucune chance d'assister à cette aurore, ayant survécu au seul prince capable de la faire lever et qui était Philippe II.

Les premières années de ce règne, si elles n'écrasèrent pas le luthéranisme, lui barrèrent à tout jamais la route de l'Espagne. Certes, c'est l'honneur du xvr^e siè-

cle que cet immense débat, qui dura jusqu'à Pascal et mit en jeu la force et la faiblesse de l'homme abandonné sur la terre ou maître de sa destinée future, et l'on regretterait que l'Espagne fût demeurée étrangère à cette crucifiante reprise de conscience si l'on n'admettait qu'elle a eu, elle aussi, sa Réforme, mais à sa manière et dans son langage. Car elle a eu ses réformateurs et ses persécutés : ils s'appelaient Fray Luis de Leon, Saint Jean de la Croix, Sainte Térèse. Et il faut croire que la carrière confuse et pathétique de maître Martin Luther comportait déjà en elle-même, malgré tout ce qu'il y faut reconnaître d'universallement héroïque et exemplaire, certains principes à quoi l'Espagne se devait fatalement de demeurer étrangère. Au contraire, c'est en se défendant contre une révolte dont elle pressentait peut-être la stérilité, qu'elle a trouvé sa forme et son expression les plus intenses. En se refusant aux séductions de la secte qui devait bientôt représenter à tout jamais le moralisme, l'iconoclastie, le goût de la laideur et de la sécheresse, l'Espagne a rendu possibles

l'Art baroque et la Poésie mystique : elle a élevé l'âme humaine à des hauteurs que celle-ci n'avait jamais atteintes.

Espagnols et Flamands ne s'aimaient guère. C'avait été le grand grief des Espagnols contre Charles-Quint que la faveur qu'il avait donnée aux Flamands et aux Bourguignons. Ils comprenaient mal la gaîté bruyamment étalée de ce peuple de débauchés et d'ivrognes dont une noblesse fastueusement endettée affectait de se montrer impuissante à contenir les déportements. Madame Marguerite de Parme, sœur bâtarde du roi, que l'empereur avait eue d'une femme de chambre de ce pays, parvenait, à force d'énergie, à s'en faire entendre : c'était une femme barbue et moustachue et aussi habile aux affaires qu'un homme. Mais le cardinal Granvelle, qui gouvernait à son côté, était peu aimé, bien qu'il fût grand politique. « Je suis de partout, disait-il, et ma fin est de faire mes affaires. » Il parlait franc, étant disciple de Machiavel.

Or, les provinces glissaient vers l'hérésie. Un agent du roi, Fray Lorenzo de Villavicencio, lui adressait les rapports

les plus exorbitants : « On prétend à la liberté de religion : chacun veut vivre à sa guise et l'on entend laisser les hérétiques impunis. » Thyl Ulenspiegel se riait des placards remis en vigueur et qui menaçaient du fer, de la fosse ou du feu quiconque regardait une image de travers. Malgré tous ces soudards et toute cette frocaille qui avaient envahi le pays et faisaient la chasse aux prédicants, les altérés et religionnaires tenaient leurs assemblées. Tout était livré au blasphème. « Le roi boit ! » criait-on pendant la messe, au moment que le prêtre communiait. Les gentilshommes entretenaient ces dispositions. Florès de Montmorency, baron de Montigny, mangeait de la viande en carême et estimait ouvertement qu'il n'est pas bien, pour des raisons de foi, de répandre le sang. Le comte de Culembourg donnait le Saint-Sacrement à son perroquet. « Je suis vassal du roi, proclamait cet autre, et son serviteur, et je lui livrerai mes biens et ma vie, et je mourrai pour son service. Mais, avec mon âme, qu'a-t-il à voir ? Si je la veux donner au diable, que lui importe ? » Le comte de

Nieuwenaer, homme « au cœur fort corrompu », n'avait-il pas accoutumé de dire que « lorsqu'il était avec des catholiques il était luthérien de paroles et d'œuvres, et que lorsqu'il était avec des luthériens, il se sentait catholique... » ? C'était, là aussi, le langage du prince Guillaume d'Orange, ancien page de Charles-Quint, né de parents luthériens, et qui ne voulait pas que la princesse sa femme se rompît la tête avec des livres aussi mélancoliques que les Saintes-Ecritures, mais bien qu'à leur place elle lût l'*Amadis de Gaule* ou tel autre brave roman divertissant et curieux. « Je suis catholique, disait-il, et ne veux pas m'écarter du catholicisme. Mais je ne puis néanmoins approuver que des rois confinent à leur gré et par des ordonnances la religion des gens dans les limites qu'il leur plaît de fixer. » Et, plus tard, lorsqu'il fut luthérien et qu'il essayait d'entraîner les princes d'Allemagne, ses correligionnaires, au secours des Flamands, calvinistes : « Je ne suis pas calviniste, écrivait-il au landgrave Guillaume, mais il ne me semble ni juste ni digne d'un chrétien de vouloir que,

pour les différences entre la doctrine de Calvin et la Confession d'Augsbourg, ce pays soit couvert de troupes et inondé de sang. » Pour lui, la religion était « comme ces cérémonies qu'avait introduites Numa, une sorte d'invention politique ». En quoi il se trompait, car ce qui est esprit ne peut venir que de l'esprit, et l'on a fait le compte, aujourd'hui, de cette maxime des philosophes du siècle des lumières, selon quoi tout est invention des imposteurs. Notre poète national (*poète baroque*, l'appelle le bon esthéticien François Fosca), Victor Hugo a dit là-dessus un de ses plus grands vers :

Tout est religion, et rien n'est imposture.

Mais les imposteurs ont vite fait de détourner tout ce que, à l'origine, l'esprit inspira et de le faire servir à leurs fins politiques. Ainsi ce que nous appelons Idées tourne-t-il en mascarade : tout est religion et *devient* imposture. L'assertion du prince d'Orange n'est pas absolument inexacte et il y a bien de la noblesse et une amère vigueur dans le détachement

de ce personnage. Au reste celui-ci achèvera de nous être pleinement sympathique lorsque nous saurons qu'il possédait une magnifique école de cuisine. Se trouvant gêné, il dut réduire sa dépense, mais ne se résigna à licencier que vingt-huit cuisiniers. En peu d'années, il avait réussi à contracter neuf cent mille florins de dettes. Néanmoins, la renommée des cuisiniers restés à son service suffisait encore à sa gloire, et Philippe II ayant perdu son chef, lui écrivit pour lui demander de lui céder le plus fameux des siens, un certain maître Herman. Bref, ce prince était l'homme le plus aimable et l'esprit le mieux fait, et il parlait cinq langues *avec une éloquence admirable*, ce qui contredit un peu son surnom de *Taciturne* ou de *Taiseur*.

Les provinces du Nord, surtout, s'étaient vouées à l'hérésie, et la joyeuse ville d'Anvers était devenue entièrement païenne. Les femmes y venaient accoucher, afin que leurs enfants fussent baptisés à la mode des hérétiques. Les jours les plus dangereux de l'année étaient les jours de kermesse : les processions

n'osaient sortir, et les images de Mariette, habillées et parées comme des idoles, demeuraient cachées dans leurs niches, de peur d'être accueillies par des pierres, des injures et des obscénités. Enfin, il n'était pas jusqu'à l'abominable secte des anabaptistes qui ne triomphât, ramassis de misérables poussés à bout et qui, eux, au moins, ne s'arrêtaient point à de vétilleuses distinctions théologiques. A l'imitation de leur maître, Jean de Leyde, roi de Sion, ils prêchaient la polygamie et la communauté des biens. Ils avaient compris, ceux-là, qu'en dehors de la faim, de la soif et de la douleur, il ne reste pas grand'chose de bon à attendre de cette planète.

Ces blasphèmes, sacrilèges, bris d'images, pillages d'églises, incendies de couvents, déchiraient le cœur de Philippe, lorsque les gouverneurs, impuissants et désolés, lui en envoyaient des nouvelles. Le bruit court qu'il va partir lui-même visiter ses Etats, les pacifier, briser l'obstination des sectaires. Mais il tient des réunions avec ses ministres et demeure impénétrable. On apprend enfin qu'il

envoie le duc d'Albe, avec tout un appareil de guerre, préparer sa venue. Berghes et Montigny, qui sont à la cour, où ils ont été reçus avec tous les honneurs dus à des chevaliers de la Toison d'Or et à des représentants autorisés de ces chers Etats des Pays-Bas, tentent en vain de lui opposer Ruy Gomez de Silva. Le légat de Pie V apporte à son tour des conseils de modération, à cause des maux qui pourraient venir de la guerre. « Il n'y a personne, répond Philippe, qui désire autant que moi-même la réduction de ces pays sans effusion de sang ni destruction, car personne n'y possède ce que j'y possède. Mais le moyen de la négociation est si mauvais et si pernicieux pour le service de Dieu et l'établissement de notre sainte foi catholique, que j'ai préféré l'aventure de la guerre, avec tous les inconvénients et maux qui en pourront résulter, plutôt que de condescendre à permettre aucune chose qui fût contre cette foi et contre l'autorité de votre Saint-Siège. » Il aime mieux régner sur un peuple de cadavres que sur un peuple d'hérétiques. Au moment de l'affaire des placards, on lui

avait arraché quelques concessions. A peine les avait-il accordées que, têtue comme seul un Espagnol sait l'être, il avait déclaré, par un instrument passé devant notaire, qu'il n'avait pris ces mesures ni librement ni spontanément, et qu'il n'entendait point être lié : au contraire, il se réservait de punir les auteurs et fauteurs de séditions.

Don Fernando Alvarez de Toledo le Grand, troisième duc d'Albe, grand majordome du roi et membre de son conseil d'Etat, avait déjà servi sous l'empereur, qui, dans son instruction de Palamos, l'avait recommandé à son fils, le priant de le favoriser et honorer. Mais, dans l'instruction secrète qu'il lui avait envoyée en même temps, il lui conseillait *de ne point le laisser pénétrer trop avant dans le gouvernement* : « car c'est un homme qui ne pense qu'à croître autant que possible, bien qu'il me soit arrivé avec des signes de croix et tout humble et recueilli. » Et l'empereur continuait : « Ces gentilshommes chercheront tous les moyens pour gagner votre cœur et il vous en coûtera cher, fût-ce le moyen

des femmes : gardez-vous en bien, je vous en prie. » Bref, il n'avait jamais beaucoup goûté cet *Espagnol froid et retiré*, et qui passait pour un courtisan artificieux, violent et jaloux.

Le roi très-chrétien Charles IX ayant refusé de laisser l'armée espagnole traverser son territoire, celle-ci doit passer par la Savoie et la Bourgogne ; et le seigneur de Brantôme accourt en poste pour voir de près la fameuse infanterie. On admire le capitaine-général, sur son cheval blanc, ce grand corps efflanqué, cette petite tête et ce visage aduste sous une salade d'où pend, jusqu'au milieu de l'étincelante cuirasse, une énorme plume blanche. Les terces des vétérans d'Italie sont là, les chevau-légers de Lombardie, la cavalerie allemande avec ses salades noires, les arquebusiers et lanciers bourguignons. Quinze mousquets sont répartis dans chaque compagnie d'infanterie, de beaux et gros mousquets que ces premiers mousquetaires font porter par des goujats, cependant qu'ils vont, sombres et arrogants, le poing sur la hanche et indifférents aux cris d'enthousiasme qui ac-

cueillent cette nouveauté : « Dehors, les mousquetaires ! Qu'ils sortent ! Qu'on les voie ! En avant, les mousquetaires ! » Ils savent l'honneur que c'est que d'occuper une place de soldat, et il y a parmi eux des gentilshommes et des poètes. « Dans la soldatesque, écrit le duc, nous ne regardons pas au sang, mais à celui qui va le plus de l'avant. » L'empereur Charles-Quint avait tenu à se faire inscrire comme simple soldat dans la compagnie de don Antonio de Leyva. Ainsi se manifestait l'esprit démocratique de l'Espagne, dont on aura, par la suite, d'autres preuves.

Derrière cette belle armée, suivaient les femmes, toutes à cheval, empanachées et fières comme des princesses : c'étaient des courtisanes, qui s'attachaient à la fortune des camps, ou, le plus souvent, les épouses légitimes et chrétiennes de ces magnifiques soldats. Telle est l'armée qui va s'engraisser en Flandre, chez ces impatients bourgeois qui n'avaient pas voulu des évêques que Granvelle avait couvés sous sa robe rouge ; mais ils vont, à présent, tâter d'un autre gibier. Madame

de Parme tente de défendre ses ingrats Etats, et ceux-ci vont commencer à comprendre ce qu'ils ont perdu. Le duc d'Albe avertit la régente : « Je suis fort têtù, » lui dit-il. Cependant, on attend toujours la venue du roi. « Il va venir, écrit madame Marguerite au magistrat d'Anvers, il va venir comme prince clément et bénin qu'il est, pour conserver le pays. » Le pape Pie V, cette fois, exhorte Philippe à l'action. Mais le roi remet son voyage : au reste, il fera bientôt connaître ses intentions.

Ces intentions, il les a secrètement communiquées au duc. Et un étrange sacrifice s'accomplit : « Je veux bien porter toutes les indignations, écrit le duc, pourvu qu'ainsi se fasse le service de Dieu et de Sa Majesté. » Or, ce service a les plus terribles exigences, mais le duc en assume toutes les responsabilités. Il se soumet de grand cœur à cette maxime de Machiavel « que les princes doivent se décharger sur autrui de tout ce qui est gêne et poids et se réserver tout ce qui est grâces ». Ainsi, plus tard, se fera-t-il élever une statue à Anvers, non point pour

se glorifier lui-même, mais pour détourner sur cette pompeuse et insolente image toute la haine qui devait naturellement aller au roi, son maître. Dans sa correspondance avec celui-ci, il y a des accents passionnés. « Je ne suis pas très tendre, lui écrit-il, à l'occasion de la naissance du prince don Fernand, mais je confesse à Votre Majesté que j'ai versé des larmes de remerciement à Notre-Seigneur, qui certes traite Votre Majesté avec grande faveur... Je m'arrête. Je suis fou. Je dirais cent mille sottises. »

Son premier acte, pour l'exécution des ordres de son prince, est de donner un banquet, pour lequel il pêchera les saumons et les grosses pièces et laissera les sardines et les petites truites. La noblesse flamande, turbulente, hésitante, et qui joue jeu double, est venue à lui et lui fait sa cour. A la sortie d'un dîner, il fait arrêter les deux comtes, Hornes, le frère de Montigny, de la famille des Montmorency, et Egmont, le vainqueur de Saint-Quentin et de Gravelines. Ce dernier, fort populaire, tout enflé de sa gloire, de sa valeur et de ses succès, n'y entendait point

malice. C'était le plus stupide étourdi qu'on eût jamais vu.

— A moi, capitaine Salinas, s'écria-t-il lorsque l'officier espagnol l'arrêta, m'enlever l'épée qui a si bien servi le roi?... Allons, puisque telle est sa volonté, qu'il en soit ainsi !

Les chevaliers de la Toison d'Or, atteints dans leur privilège, n'osent protester. « La question est tranchée, » leur dit le duc. Hornes et Egmont, chacun dans un cachot mal éclairé par des chandelles, attendent leur destin. Enfin, Bruxelles assiste, sur sa grand' place toute dorée, à leur exécution. Trente enseignes de gens de pied espagnols sont rangés en bataille. Ils ne peuvent eux-mêmes s'empêcher de pleurer en voyant passer Egmont, vêtu d'une jupe de damas cramoisi et d'un manteau noir avec du passement d'or, des chausses de taffetas noir couvert de force plumes blanches et noires, et agitant dans ses mains libres — car il a donné sa parole de cavalier — un mouchoir de dentelle. Il salue et dit adieu, d'une voix douce et comme sans comprendre son aventure. Jusqu'au bout

il a protesté de sa fidélité au roi. Il lui a renvoyé par l'évêque d'Ypres une bague dont il lui avait fait présent. Marchant à l'échafaud, il ne peut encore concevoir comment on ose traiter ainsi un si bon capitaine et le vainqueur de Gravelines. « Ce succès signalé, observe sagement le chroniqueur militaire Bernardino de Mendoza, gentilhomme de la bouche du roi, on peut soupçonner que ce fut là une grande cause de son erreur, car il l'enorgueillit démesurément : les prospérités et bonnes fortunes des victoires, plus que toute autre chose au monde, servent à emplir de superbe l'âme des hommes et leur font entreprendre de plus grandes choses, lorsque la crainte de Dieu et de sa haute prudence ne s'y oppose plus et n'y met plus de frein. »

Enfin Egmont monta sur l'échafaud, et Hornes l'y suivit. Le bourreau tira un rideau pour cacher l'exécution. Mais les têtes des deux victimes furent exposées durant deux heures.

Le duc d'Albe envoie au roi, son maître, copie des sentences et lui exprime sa douleur de voir « des personnages si considé-

rables, et qui ont été comblés par Sa Majesté des grâces que chacun sait, s'être si mal conduits qu'il ait été nécessaire d'en venir à pareille extrémité. » Dans sa bonté, il s'inquiète du sort de la malheureuse comtesse d'Egmont et de ses enfants et supplie le roi de lui accorder de quoi vivre. Le roi devrait bien lui ordonner de se retirer avec ses enfants dans un monastère d'Espagne. Tout cela est grandement pitoyable et l'on ne sait même pas si la comtesse aura de quoi souper ce soir.

Le Conseil du Sang ne s'en tient pas là, et les Gueux sont pressés dans tous leurs repaires. Cette guerre affreuse occupe tout le règne de Philippe et deviendra de plus en plus difficile à mesure que les Flamands iront s'y endurcissant. Philippe II qui s'y obstine *comme un amoureux* oublie ce précepte de Lycurgue, qu'Antonio Pérez devait citer plus tard, et selon lequel *on ne devrait faire la guerre contre le même ennemi plus d'un an, afin de ne pas l'instruire*. Le duc d'Albe enseigne donc aux Flamands son génie, son obstination et son héroïsme, jusqu'au moment où il se voit remplacé par le grand commandeur Requesens.

Cependant, Berghes et Montigny, demeurés prisonniers en Espagne, étaient morts, le premier de chagrin, — après quoi il avait eu de magnifiques funérailles, — le second dans des circonstances plus tragiques. Captif à l'Alcazar de Ségovie et jugé comme complice d'Egmont et de Hornes, traître et apostat, il fut condamné à mort. Or, le Roi Prudent, d'accord avec ses ministres, estima de l'intérêt de l'Etat que cette exécution eût lieu le moins publiquement possible. D'aucuns proposaient de se débarrasser du condamné en lui faisant *donner la bouchée ou en versant dans sa boisson ou dans ses aliments quelque genre de poison qui le fasse mourir peu à peu*. Mais le roi, qui était juste, voulait que la sentence s'accomplît. Transféré au château de Simancas, Montigny connut quelques adoucissements. L'alcalde de Valladolid, cependant, faisait jeter près de la prison un écrit en latin, où il était question d'un projet d'évasion. D'où redoublement de fureur contre le prisonnier, qui tomba malade. La venue du médecin rendit vraisemblable une mort naturelle. Enfin, un

religieux, un notaire et l'alcade vinrent, de nuit, assister Montigny et lui faire connaître la faveur suprême par laquelle le roi lui accordait une mort privée. Le bourreau fit son office. Le cadavre fut revêtu de l'habit franciscain, qui cachait toute trace de strangulation. Le roi, en envoyant secrètement ces nouvelles au duc d'Albe, lui enjoignait de répandre en Flandre le bruit que Montigny était mort de maladie ; et comme le secrétaire avait ajouté : « Le démon qui, dans ces occasions, donne tant de forces aux hérétiques, ne lui aura pas manqué, » il avait effacé ces mots et écrit en marge : « Retranchez ceci ; des morts il ne faut porter qu'un bon jugement. » Ainsi tout se passa-t-il avec décence.

Or, laissons là les affaires et guerres de Flandre et suivons le duc d'Albe vers d'autres travaux. Le fils de ce capitaine, don Fadrique, n'ayant pas tenu ses engagements envers une dame de la reine qu'il avait séduite, le roi entra dans une violente colère et exila son vieux serviteur. Les galanteries de cour jouissaient de tolérances et de privilèges. Et le galant

qui, dans la chambre de la reine, s'entretenait avec sa belle, pouvait, lorsque le roi entrait, demeurer couvert et poursuivre la conversation. Mais la règle exigeait qu'il s'entretînt avec la belle qu'il avait juré de servir et que ces libertés et ces courtoisies tournassent à la satisfaction de l'honneur et de la constance. Tel n'avait point été le cas. La fille fut mise au couvent, et don Fadrique emprisonné à Medina del Campo, puis envoyé à Oran faire trois ans de croisade. Le duc, disgrâcié, se plaignit amèrement.

— Quoi ? cria cet obstiné courtisan, dans un entretien qu'il eut à ce sujet avec le président du conseil de Castille. Que veut Sa Majesté faire de nous autres ? Veut-elle nous faire couper la tête ? Elle le peut, et nous chasser d'ici. Nous irons en d'autres Etats ou royaumes. Celui qui, tant de fois, exposa sa vie pour le service de Sa Majesté ne devait pas s'attendre à une telle injure.

Mais il fallait s'attendre à toutes les surprises, de la part d'un prince aussi implacablement épris de justice et qui savait, avec une si dédaigneuse ironie, se

plaire à contredire la flatterie et à décourager l'amitié. Le comte de Luna rapporte comment, un jour, Villandrando, son musicien, lui chanta, à dîner, une romance où un poète malicieux avait glissé des allusions sévères aux exactions des favoris et aux mauvais effets de ceux-ci sur les actions du roi. Comme les courtisans blâmaient cette pasquinade et l'audace du chanteur et que l'imbécile Chinchon voulait faire punir ce malheureux, le roi prit sa défense, trouva la romance *fort bonne et fort à propos* et se la fit répéter. Ainsi le roi avait-il souvent souri de ce mélange d'astuce et de rudesse qui composait le duc d'Albe et dont il n'avait jamais été dupe.

Cependant, un des plus grands deuils de la chrétienté, la bataille d'Alcazarquivir, où moururent le roi don Sébastien et la fleur des paladins de la noblesse portugaise, permettait à Philippe l'espoir de joindre le Portugal à ses Etats. Il ne restait à Lisbonne qu'un roi mourant, le cardinal Henri, sourd, édenté, à demi-aveugle, les mains et la tête tremblantes, et « si naturellement timide, écrit le chro-

niqueur Cabrera, que n'importe qui lui paraissait assez puissant pour l'opprimer et lui ôter la souveraineté ».

Philippe II, petit-fils de Manuel-le-Grand et fils de l'impératrice Isabelle de Portugal, l'adorable princesse dorée qu'a peinte le Titien, fait valoir ses droits à la couronne. C'est en vain qu'on lui oppose d'autres prétendants, dont le plus redoutable est Antonio, prieur de Crato, fils bâtard du duc de Béja et d'une juive convertie, la Pélicane. C'est en vain que les Portugais espèrent obtenir du pape licence pour le cardinal, leur roi, de se marier. Une fois la licence obtenue, on lui administrerait, pour lui permettre d'espérer un héritier, le breuvage de la licorne et la pierre bézoard. « Mais, observe le chroniqueur Herrera, ceci ne réussit pas avec tout le monde. » Un autre remède serait de marier ce clerc impotent avec une femme enceinte. Philippe, impatient, fait agir ses meilleurs ambassadeurs, se défend auprès du Pape, envoie en Portugal un de ses plus chers et plus sûrs favoris, don Cristobal de Moura, Portugais lui-même, qui connaît son pays et

comment y acheter les consciences. Cet habile diplomate ne laisse respirer personne, défait les intrigues françaises, anglaises et romaines, et monte la garde devant le lit du monarque moribond, le pressant de déclarer Philippe pour son successeur. Le Pape essaie de séduire Philippe et lui envoie la moitié du corps de l'un des S.S. Innocents massacrés par le cruel Hérode. Mais Philippe s'est attaché à son ambition et à sa conquête avec une ardeur plus opiniâtre que jamais. Il justifie ses droits *avec Dieu et avec le monde* et démontre le mal qu'il y aurait si ce beau royaume tombait en d'autres mains que celles du roi très catholique. Il fait à ses futurs sujets, *ses magnifiques et bien-aimés*, les plus fermes promesses, et exalte toute la gloire qui résultera pour la chrétienté de l'union de deux royaumes si estimés dans l'industrie de la navigation et qui se sont partagé le monde, se tournant l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Il les supplie de ne point faire passer l'intérêt mesquin et transitoire de leur patrie avant le bien général. Il se sent portugais dans l'âme et s'il ne peut choisir

Lisbonne pour sa résidence, c'est qu'il lui faut rester au centre de ses Etats, mais il traitera la noblesse portugaise à l'égal de la castillane. « Cette différence de Portugais et de Castillans, écrit-il, ne consiste qu'en une vaine et fausse question de noms : ils sont aussi espagnols les uns que les autres, et diffèrent aussi peu dans la langue que dans le comportement et les coutumes ; beaucoup des grandes et moyennes maisons de Castille procèdent de Portugal par ligne masculine, et toute la noblesse de deux royaumes est tissée d'affinités et parentés, de sorte que l'on voit clairement combien cette vaine opinion ne se fonde que sur l'ignorance populaire, incapable des discours de la raison et fomentée par des intérêts particuliers. »

Cependant, le Portugal résiste à ces amoureuses déclarations et pleure, avec l'immortel don Luiz de Camôes, le deuil de la patrie et sa défaite africaine. Le vœu du grand borgne s'accomplit : il meurt avec elle.

Esta he a ditosa patria minha amada,
.....
.....
Acabe-se esta luz alli comigo.

Mais d'autres plus jeunes, moins las, moins éprouvés *par les méchantes fées*, ne peuvent admettre que c'en soit fini de la Lusitanie et que Vénus, qui protégea la course de Gama, ait retiré ses faveurs à son peuple. Le bruit renaît, à tout instant, que le preux Sébastien n'a pas péri et qu'à travers mille périls, on l'a vu revenir des rives africaines. Les femmes consultent des sorcières pour savoir s'il est bien vrai qu'elles soient veuves. Le cardinal Henri, sur ces entrefaites, achève de mourir, et il ne reste à Philippe d'autre recours que les armes. Et c'est alors qu'il fit rappeler le duc d'Albe de l'exil où il l'avait impitoyablement relégué et confia une fois encore à son vieux général, qui était sur ses soixante-dix ans, la fortune de ses armées.

L'année 1580 avait été marquée de noir par les astrologues. « Les femmes vagabondes et prostituées, conte Fray Juan de Geronimo dans ses Mémoires, couraient le pays en si grand nombre que c'était pitié de les voir et de l'entendre conter. » Ce fut l'année du catarrhe; l'Estoiile en parle dans son journal. L'épidémie gagna Paris, atteignit le roi très chrétien Henry III et

le duc de Guise. Philippe ne fut sauvé que par une audace de son médecin Valles qui lui mit des ventouses scarifiées et osa le purger pendant la conjonction de la lune. Ce fut l'année aussi où Philippe perdit sa troisième épouse, la reine Anne d'Autriche.

Le prieur de Crato avait soulevé le Portugal contre les Espagnols et réuni des bandes de nègres et de moines. Sa valeur désespérée ne put rien contre le génie du duc d'Albe. Philippe avait quitté ses capitales pour suivre de près les opérations. Enfin Lisbonne tomba entre ses mains et le prétendant, ensanglanté, dut prendre la fuite, abandonné de ses partisans eux-mêmes auxquels il lança une suprême injure :

— Juifs, c'est vous qui m'avez jeté en cette affaire, et à présent vous me plantez là !

Philippe fut proclamé roi de Portugal aux Cortès de Tomar. Il portait pour la circonstance, sous une soutane de drap d'or qui lui descendait à mi-jambe, une toge éclatante, *comme celle des dictateurs romains*. Puis il fut reçu en grande pompe

dans sa nouvelle capitale de Lisbonne. Comme il passait par la Rua Nova, une belle Portugaise lui cria : *O roi, mal occupé de Castellans!* donnant à entendre par là sa jalousie de ne le point voir uniquement servi de Portugais. Il accorda des faveurs aux gentilshommes, ses nouveaux sujets, fit faire au cadavre de don Sébastien, racheté aux Mores, de superbes funérailles et s'enquit de Camôes. On lui apprit que le poète était mort et n'avait pas encore de sépulture.

Ce n'est pas un hasard si les seules lettres de Philippe II où nous apparaissent le cœur, l'amour et la familiarité de cet homme fermé sont écrites de Portugal. Philippe retrouve ses plus chères et plus secrètes origines sur ce sol mal connu, dans cet extrême Occident, ce Finistère à propos duquel notre maître Eugenio d'Ors a pu dire qu'*on ne vivait pas impunément au bord de l'infini*, terre nostalgique et audacieuse où l'on parle une langue si belle. Le portugais, avec ses chaudes et tristes sonorités de crépuscule, est quelque chose comme le mode mineur du castillan, et nulle langue européenne n'est aussi riche

en termes et en tournures faites pour exprimer la tendresse et la mélancolie. Là plus que partout ailleurs, Philippe se sent avide de musique. Il fait venir de Madrid son organiste Cabezon. Il se fait chanter sur la guitare les *fados* que lui chantait sa mère. Il s'inquiète de fleurs, de fraises, de rossignols. C'est grâce à ce séjour enfin que nous possédons les lettres que tous les lundis — son courrier partant le mardi pour Madrid — il écrivait à ses filles, nées d'Isabelle de Valois, les infantes Isabelle-Claire-Eugénie et Catherine.

Quand la nouvelle reine, Anne d'Autriche, celle que Philippe avait autrefois destinée à son fils, don Carlos, était arrivée à Madrid, l'aînée de ces princesses avait quatre ans, et elle pleura. Elle avait déjà *le jugement d'une fille de quinze ans* et on lui persuada difficilement que c'était là sa mère. Mais Anne d'Autriche montra à ses belles-filles tant de bonté que celles-ci se soumirent et surent l'aimer. C'était une femme douce et de bonne volonté et qui sut entretenir cet air de galanterie et de dévotion qui régnait à la cour d'Espagne. Grosse du futur

Philippe III et près d'accoucher, elle ne voulut pas se dispenser, comme elle y aurait eu droit, des cérémonies du Jeudi-Saint et lava les pieds des pauvres, ainsi que c'est ce jour-là le devoir des princes, « de telle sorte, observe Cabrera, qu'avant de naître, l'enfant se livrait déjà aux pratiques de religion ».

Pour divertir ses filles, Philippe leur envoie des nouvelles plaisantes sur ses fidèles domestiques, la vieille Madeleine et un certain Luis Tristan, lesquels, comme les *graciosos* des comédies, passent leur sainte journée à se quereller. A la veille d'une course de taureaux, Madeleine, dont le petit logement donne sur la *plaza*, s'est montrée fort excitée et a occupé tout son temps à décorer sa terrasse. Le roi, lui, est moins troublé par le spectacle des taureaux; néanmoins, il avait, quelque cinq ans auparavant, obtenu du Pape qu'on les rétablît en Espagne où, à la douleur générale, ils avaient été supprimés. Les spectacles religieux et les autodafés l'intéressent davantage, et il les décrit à ses enfants. Un autodafé, justement, vient d'avoir lieu à Lisbonne, au-

quel il a assisté. « Je n'en suis pas revenu très fatigué, écrit-il : ces cérémonies ne sont pas aussi longues ici qu'en Castille, du moins celles que j'y ai vues ; cette dernière n'a pas duré quatre heures. » C'était un petit autodafé. Par contre, la procession du Corpus, à Lisbonne, est une grande chose. « Et certes, dit-il, j'ai fort regretté que vous ne la vissiez point, ni votre frère non plus, bien qu'il y eût des diables qui ressemblaient aux peintures de Hieronymus Bosch, et dont je crois qu'il aurait eu très peur. » Mais les infantes assurent leur père qu'on ne saurait avoir peur de diables assez pieux pour suivre une procession. « Vous avez raison, répond Philippe, c'étaient de bons diables. » Touchante coïncidence : « Il paraît que nous nous sommes rencontrés dans l'idée d'aller le même jour aux Déchaussées, vous à celles de Madrid, et moi à celles de Lisbonne, dont la maison est appelée la Mère de Dieu ; et je crois que ce fut en souvenance de celle-ci que ma sœur fonda le monastère de là-bas. » Il leur expédie des chapelets coloriés qui viennent des Indes, des fruits, des roses, une fleur

d'oranger, et, pour sceller leurs lettres, le premier cachet où l'on ait gravé les armes de Portugal. Il leur décrit sa maison d'Almada, qui est « très jolie, quoique petite; par toutes les fenêtres on voit le fleuve et Lisbonne, et souvent des navires et des galères. D'une pièce haute, où j'écris, on aperçoit d'un côté Lisbonne, dans presque toute sa longueur, car par ici le fleuve n'a guère plus d'une demi-lieue de large. Et par une autre fenêtre, Belem et Saint-Julien et une grande part du fleuve en aval, et tous les navires qui y entrent et qui en sortent. » En ce moment, Madeleine est malade; on ne sait ce qu'elle a, mais elle n'a plus de goût au vin, ce qui est un mauvais signe. « Vous ne direz pas, s'écrie-t-il, que je ne vous donne pas beaucoup de nouvelles! » Lorsque l'infante aînée a quinze ans, il la félicite : « C'est là un grand âge et une grande vieillesse. » Et lorsqu'il apprend que leur petit frère vient de percer deux dents : « C'est sans doute, remarque-t-il, en compensation de deux qui me font mine de tomber, et je crois bien qu'elles n'y seront plus lorsque je retournerai là-bas. »

Et cependant, les deuils accablent cette âme magnanime : les deux petits frères des infantes meurent tour à tour. « Ce sont là de terribles coups », écrit-il à Granvelle. Puis sa solitude s'accroît de la mort du vieux duc d'Albe. Une fièvre lente l'avait miné à Lisbonne, et, malgré le lait de femme que les médecins lui firent têter pour le fortifier, le *bon père des soldats* s'éteignit. « C'était un grand personnage, écrit Granvelle, mais je voudrais qu'il n'eût jamais vu les pays d'en bas pour tout respect. » D'autres, moins sévères, rappelaient la bonne besogne qu'il y avait faite et l'âpreté avec laquelle il y avait servi son roi et sa religion. On rappelait ses exploits et cette lettre qu'il avait écrite à son fils don Fadrique assiégeant Harlem et qui le peint tout entier. Comme son fils, n'y pouvant plus tenir, lui réclamait des secours, « il lui manda dire par don Bernardino de Mendoza qu'il ne le tiendrait plus pour son fils si jamais la pensée lui avait passé par l'esprit de se retirer de Harlem sans la forcer et que, s'il mourait dans ce siège, lui-même accourrait en personne poursuivre les opérations,

et que si tous deux enfin venaient à manquer, la duchesse, son épouse, arriverait d'Espagne à la rescousse. » Selon le récit qu'un religieux espagnol fit au seigneur de Brantôme, le duc, mortellement malade, aurait été assailli de remords pour les cruautés commises en Flandre. Mais le roi, instruit de ces inquiétudes, lui aurait fait dire de se rassurer : car il prenait *sur soi et sur son âme* les péchés que ce fidèle serviteur avait pu commettre *par l'épée de sa justice*. « Quant aux autres, qu'il avait faites par l'épée de guerre, c'était à lui d'y penser et d'en répondre en son propre et privé nom. » Ce pouvait être là un juste et suffisant partage de responsabilités et Philippe n'avait garde de tout prendre à son compte. « Il savait bien, ajoute le seigneur de Brantôme, que l'un et l'autre en avaient trop fait et que le diable leur pourrait jouer une trousse en cachette; et par ainsi se déchargeant l'un sur l'autre, qui aurait moins de charge se sauverait plus aisément d'eux. »

Cette affaire réglée, Philippe rentre dans Madrid, où son peuple l'accueille avec d'immenses manifestations d'allé-

gresse. Son maintien est plus grave que jamais. Les pleurs et les travaux ont rougi ses yeux pâles. Sa lèvre inférieure pend avec plus d'amertume. Il porte la barbe plus longue et plus ronde : c'est que, pendant son séjour à Lisbonne, il l'a taillée à la mode portugaise. Peut-être aussi est-ce pour mieux ressembler à son père, car à présent qu'elle a blanchi, on croirait voir reparaître Sa Majesté Impériale.

Son empire, en tout cas, est plus vaste que ne l'a jamais été celui de Charles-Quint. Il s'étend à présent jusqu'au royaume d'Ormuz, jusqu'à Goa, maîtresse de l'Orient, Cananor et Calicut, jusqu'aux rivages de Cochin et ces empires de Bacchus dont Luiz de Camôes a chanté l'épique découverte, jusqu'aux Philippines et jusqu'aux archipels où l'imagination la plus reculée fait pousser une extravagante floraison de coraux, d'épices et de parfums. Philippe pouvait, symbole et résumé de cette domination de la nature universelle, créer à Aranjuez le premier jardin botanique qu'il y eût eu en Europe et faire parcourir ses royaumes par des médecins

et des naturalistes chargés du dénombrement des plantes, herbes, fruits, oiseaux et bêtes. Par ailleurs, l'Amérique entière, « refuge ordinaire des Espagnols désespérés, comme l'a définie le maître Cervantes, église des banqueroutiers, sauf-conduit des homicides, abri de ces brelandiers que les habiles connaissent pour pipeurs, appeau des femmes libres, salut particulier d'un petit nombre et leurre du plus grand », l'Amérique faisait la gloire, la richesse et l'activité de la grande Séville, et il n'y partait pas seulement que des aventuriers. D'héroïques et saints missionnaires allaient y répandre la parole du Christ et y fonder cette civilisation d'où sont nées aujourd'hui vingt républiques latines. Nommons ces obscurs ouvriers de la science qui employèrent leurs efforts à conserver tant de langues humaines : Fray Andrès de Olmos, avec sa *grammaire nahuatl*; Fray Alonso de Molina, avec son *art et vocabulaire mexicains*; Fray Luis de Villalpando, avec son *art et vocabulaire de la langue maya*; Fray Francisco Marroquin, avec sa *grammaire et vocabulaire de la langue gé-*

nérale des Indiens du Pérou, appelée quichua; le grand archevêque Zumarraga, avec sa *Doctrine chrétienne* écrite en mexicain. Sans parler de tant de travaux sur l'éthiopien, le copte, le sanscrit, le chinois, le comorin et du *Vocabulaire japonais-castillan* publié à Manille « trois siècles, écrit Julian Juderias, auteur de la *Leyenda negra*, avant que la civilisée Europe se préoccupât de ce que le Japon, à coups de canons, admît les modes occidentales ». Mais cette puissance universelle et l'éclat d'une civilisation qui imposait au monde tant de somptueuses inventions dans le domaine des formes et dans le domaine de l'âme, c'était là justement ce qui attirait sur la tête de l'Espagne et sur celle de son roi national une telle haine, une telle envie, une telle réprobation.

V

LÉPANTE

Ce n'est point un des moindres traits de la magnanimité du roi Philippe, que la bonté dont il usa constamment envers son frère bâtard, don Juan d'Autriche, respectant ainsi les dernières volontés de leur père, l'empereur. Celui-ci aurait souhaité d'en faire un homme d'église, comme c'est le destin ordinaire des bâtards d'Espagne. Mais le jeune don Juan montrait trop de disposition pour les choses de la guerre et de l'honneur. On se souvient que son éducation avait été confiée au fidèle majordome Luis Quijada et à son épouse, doña Magdalena de Ulloa, et que ces bonnes gens l'avaient nourri et gardé à Cuacos,

près du monastère de Yuste. A la mort de César, le premier soin de Philippe avait été de s'enquérir de ce frère inconnu et tous deux s'étaient rencontrés au cours d'une chasse. Philippe avait salué don Juan du nom de frère et avait déclaré, au retour :

— Allons, la chasse est faite ; jamais je n'ai rencontré gibier qui m'ait donné plus de plaisir.

Désormais, il traita toujours don Juan avec beaucoup d'amour. Une seule chose le chiffonnait : c'était l'existence déréglée que continuait de mener en Flandre la mère de don Juan, dame Barbara Blomberg. Il y avait là un scandale auquel on eût pu mettre fin en faisant venir la dame en Espagne et en l'enfermant dans quelque bon couvent. Mais cette personne, peu facile et entêtée de liberté, s'obstinait à ne pas quitter sa province et à vivre dans le débordement, comme un animal qui ne connaît pas de frein. Aucune honnête femme n'osait plus franchir le seuil de sa maison de Gand. C'est en vain qu'on avait essayé de lui imposer la compagnie de deux vénérables duègnes : elle les avait

flanquées à la porte pour les remplacer par deux donzelles non moins effrontées que leur maîtresse. Et ce n'étaient tous les jours et toutes les nuits que danses et banquets.

Don Juan n'avait nulle honte de cette naissance. Un jour qu'à propos d'une partie de paume, il s'était querellé avec don Carlos, celui-ci déclara à son oncle qu'ils ne pouvaient lutter, n'étant pas égaux par le sang. Don Juan lui répliqua qu'il était fils d'une mère honorable et d'un père plus grand que le sien. Le roi, à qui on rapporta l'histoire, approuva humblement la réponse de don Juan.

Don Juan était beau et bravache. Il portait une longue chevelure blonde et était toujours ajusté avec la dernière élégance. Sa façon de parler était affectée, et ses discours ironiques, subtils et semés d'embûches. Il ne rêvait que d'exploits fantastiques et avoua un jour que, *s'il croyait qu'il y eût au monde un homme plus avide que lui de réputation et de gloire, il se jetterait par la fenêtre de désespoir*. La première fois qu'il avait mis la main à l'épée, ç'avait été dans une course de taureaux,

alors qu'il n'avait pas encore un poil de barbe. En amour, il était capricieux et violent, et ne gardait guère de maîtresses. Le plus souvent, il ne pouvait voir de jour la fille dont il avait joui pendant la nuit.

Ses premiers exploits auraient pu avoir le siège de Malte pour théâtre, si le roi son frère ne l'avait retenu. Ce fut donc sans lui qu'il se fit en cette action une si grande consommation de Mahométans. Le seigneur de Brantôme rapporte l'entretien qu'il eut à ce propos avec un gentil capitaine espagnol, lequel rêvait de faire élever une belle montagne avec les ossements des Turcs morts au siège de cette place, sans en oublier un seul. Magnifique trophée et qui eût servi à éterniser la valeur espagnole et la défaite de ses trop arrogants ennemis.

Mais d'autres travaux guerriers attendaient don Juan, et ce fut sur le territoire même de l'Espagne qu'il lui fallut combattre les païens. Cette peste de moresques vivaient en Andalousie, faussement convertis et ne manquaient jamais, après le baptême de leurs enfants, d'effacer à l'eau chaude toute trace de chrême. Leur capi-

taie était Grenade la riche, assise entre son Albaïcin et son Alhambra et arrosée de ses beaux fleuves, tous deux nés des neiges de la Sierra Nevada : le Génil, qui traîne de l'argent, et le Darro, de l'or. Ils possédaient des esclaves nègres et les instruisaient dans leur religion. Les feux qu'ils allumaient le long de la côte étaient autant de signaux qui informaient les pirates du moment où ils pouvaient venir faire leurs razzias : ainsi tant de malheureuses jeunes filles et de malheureux enfants qui s'étaient endormis en Espagne voyaient-ils le soleil se lever en Barbarie. Bref, ils abusaient des adoucissements que la Sainte-Inquisition leur avait accordés sous l'empereur Charles-Quint et de la mesure trop magnanime par quoi elle avait renoncé à procéder contre eux durant quarante ans. Au reste ils se sentaient protégés par les gentilshommes dont ils cultivaient les propriétés et qui allaient partout répétant : *Avoir des Mores, c'est avoir de l'or.*

Le roi catholique tint conseil et, malgré le duc d'Albe qui estimait plus sage de s'en tenir encore à ce régime de tolérance,

on décida de remettre en vigueur les anciens édits. Sans doute aussi, le roi se souvenait-il des louanges que Machiavel décerne à son aïeul Ferdinand d'Aragon, lequel, « se couvrant du manteau de la religion, s'appliqua avec une pieuse cruauté à persécuter les Mores et à en purger son royaume : exemple admirable, et qu'on ne saurait trop méditer ». Donc, le 12 janvier 1568, les autorités de Grenade se dirigèrent vers l'Albaïcin, qui était le quartier de la morerie, et, parvenues sur la place de Bab-el-Bonat, donnèrent lecture de la pragmatique royale, au son des trompettes, des cornemuses, des tambours et des sacquebucques. Il était ordonné aux morisques d'oublier leur langue pour apprendre le castillan, de se conformer de cœur aux usages chrétiens, d'abandonner leurs bains et leurs danses, de ne plus célébrer leurs noces à leur façon, d'adopter les vêtements communs. Ainsi les hommes devraient quitter leurs burnous, leurs turbans, leurs brodequins de cuir orange et ces paletots à manches fendues par en bas et doublées de velours qu'on appelait *marlotes*. Et les femmes,

leurs draperies retenues à la poitrine par un anneau, leurs bracelets, leurs rubans d'or et de soie. Elles ne porteraient plus leurs cheveux tressés en trois rangs autour de la tête et passés dans les plis d'une mousseline brochée de soie. Elles ne se teindraient plus les ongles au henné. Enfin elles marcheraient le visage découvert, et les galants pourraient admirer leur beauté. Cette dernière obligation, jointe à celle de tenir toujours les maisons ouvertes, on imagine, comme l'observe lui-même le farouche don Diego Hurtado de Mendoza, à quel point elles pouvaient toucher une gent aussi portée à la jalousie.

L'alarme est aussitôt donnée parmi les *monfis*, qui étaient ces batteurs d'estrade à qui on avait interdit le refuge des églises accordé à tout criminel, et qui couraient la montagne. Sous le prétexte de faire une quête pour la construction d'une léproserie, des émissaires vont de village en village et de maison en maison organiser la conjuration. Chaque maison donne autant de cuartos qu'elle peut offrir de partisans. En même temps, les émissaires répandaient des prédictions qui annon-

çaient l'heure du salut pour l'île d'Andalousie : « Dieu enverra une nuée d'oiseaux, et dans cette nuée il y aura deux oiseaux remarquables : l'un sera l'ange Gabriel, et l'autre l'ange Michel. Ils seront l'origine des autres oiseaux de la terre des perroquets, et annonceront l'arrivée des rois du Levant et du Ponant au secours de l'île d'Andalousie. Il y aura des révoltes et des chocs entre la loi des musulmans et la loi des chrétiens, et tout le monde retournera enfin à la loi des musulmans. Cette année il y aura peu de brouillards, peu de pluies, les arbres donneront beaucoup de fruits, la récolte des blés sera plus abondante dans les montagnes que sur les côtes. Et les abeilles rempliront leurs ruches pendant cette année bénie. » Enfin des fantômes armés avaient volé dans l'air, sur les pentes de la sierra, et l'on faisait observer que le soleil, qui n'aime pas les chrétiens, avait eu une éclipse l'an passé.

Un teinturier, qui descendait des Aben-cerrages, Farax ben Farax, se mit à la tête du complot, et dans la nuit du 23 décembre, les montagnards entrèrent dans

l'Albaïcin et parcoururent les rues en proclamant la révolte. Mais les Grenadins n'avaient pas été prévenus et ne bougèrent pas. Du haut des Tours Vermeilles, un vieillard joua de l'*añafil*, qui est une longue trompette droite, et chanta une romance désabusée :

Vous avez trop retardé
votre entrée dans l'Alhambra
où nous aurions tous pu danser
la sarabande de l'espoir.
Vous avez trop tardé, Zaïde.
Retournez-vous en chez vous
sous la garde de Mahomet
et oyez ce que dit l'alcalde :
Vous êtes peu et venez tard.

Les montagnards écoutent le conseil et retournent dans leur sierra. Mais l'insurrection se répand dans toutes les Alpujares. Les Moresques se choisissent pour roi don Hernando de Valor, de la famille des Ommiades, les anciens émirs de Grenade. On le revêt de pourpre, il s'incline vers l'orient, puis lève le pied en signe de domination universelle. Farax, au nom des montagnards, baise la terre où il a posé le pied. Enfin on le porte en triomphe aux

cris de : « Vive Mohammed Abenhumeya, roi de Grenade et de Cordoue ! »

Alors commencèrent dans toute l'Andalousie les massacres de chrétiens. Les églises sont pillées et brûlées toutes, les rétables mis en pièces, saints et saintes brisés à coups de hache. On égorge curés et sacristains, on les pend aux orangers des patios, et les femmes leur dessinent, à coups de poignard, de grandes croix sur le visage, du front au menton et d'une oreille à l'autre. Le roi envoie à ses rebelles une armée commandée par le marquis de Mondejar. Enfin, après quelques intrigues, don Juan d'Autriche entre en scène. C'est lui qui va mettre fin à cette guerre inexpiable, dont les sermonnaires commencent à déplorer la longueur. Les moines, dans leurs prêches, accusent ouvertement la tiédeur et la patience du roi.

Le 23 juin 1569, un décret ordonne à tout more de dix à soixante ans, habitant Grenade, de se rendre à sa paroisse et de s'y tenir pour entendre son arrêt d'expulsion. Ainsi parqués, on compte et l'on divise ces boucs libidineux ; on les exile vers les pays de l'intérieur. A quitter leur

Andalousie, ils pleuraient autant que les Carthaginois quand on leur fit quitter Carthage avant de la raser. « Adieu, disaient-ils, adieu, patrie ! Nous n'espérons plus vous revoir jamais ! »

Cependant Abenhumeya, que les Espagnols appelaient le Roitelet, attendait des renforts d'Uluch-Ali le Renégat, roi d'Alger, et du mufti de Constantinople, et s'endormait dans les plaisirs. Benalgua-zil, l'un de ses officiers, avait une dame et cousine, du nom de Zahara, belle à ravir, qui touchait délicieusement du luth et dansait aussi bien à la moresque qu'à l'espagnole. Le terrible Hurtado de Mendoza rapporte qu'*elle était coquette et insatiable dans sa coquetterie*. Abenhumeya s'en éprit et l'enleva à son officier : ce fut sa perte. L'autre imagina la plus sournoise intrigue, y mêla les Turcs de renfort, qui n'aimaient point les moresques ; et le Roitelet, une nuit qu'il dormait entre ses femmes, s'éveilla, brusquement entouré d'ennemis. La belle Zahara elle-même aida à ce qu'on lui liât les mains avec l'écharpe d'un turban. Il cacha son visage disant : « Je meurs chrétien. » Aussi don

Juan d'Autriche, lorsqu'il se fut rendu enfin maître des Alpajarres, fit-il retirer son corps de l'égoût où ses assassins l'avaient jeté pour le faire ensevelir en terre chrétienne.

Abenaboo, lui aussi de la famille des Ommiades, fut élu roi et poursuivit la résistance. Mais il ne put empêcher la ville de Galera de tomber aux mains des chrétiens qui y firent un beau massacre. Pourtant cette galère avait été bien armée.

Galère, ma belle galère,
Dieu te garde du mauvais mal,
des périls de ce bas monde,
et de ce prince don Juan,
et de sa gent espagnole
qui s'en vient te conquérir...

Hélas ! Malgré son équipement et son calfatage, la belle galère ensanglantée doit baisser pavillon. C'est là qu'on vit ce riche more égorger lui-même sa femme et ses filles, afin qu'elles ne fussent point violées par la soldatesque chrétienne, et jeter leurs cadavres dans un puits en criant : « Il ne reste rien à perdre de plus que ce qui est perdu ! » Au roi Abenaboo non plus, il ne resta bientôt plus rien à per-

dre : il fuit dans la montagne, de caverne en caverne, et meurt assassiné. On sale son cadavre, on le bourre d'une planche et, juché sur un cheval, on le fait entrer dans Grenade pacifiée. Derrière, vient le cortège des mores réduits, portant des arbalètes sans corde et des escopettes sans clé. Les chrétiens tirent des salves d'arquebuses et l'on entend tonner les canons de l'Alhambra. Un gentilhomme porte devant lui l'alfange du roi vaincu.

La tête d'Abenaboo est exposée dans une cage de fer sur l'arc de la porte du Rastro qui donne sur la route des Alpujarres. Un écriteau porte cette inscription et cet avertissement :

Ceci est la tête
du traître Abenaboo.
Nul n'y touche
sous peine de mort.

Enfin, l'Andalousie respire. Ah! Grenade, peuvent s'écrier les vieux chrétiens par la bouche de leur chroniqueur, Luis de Marmol Carvajal, tes mosquées vont redevenir temples du Christ. Au lieu de tes muftis et de tes sectaires alfaquis et

de tes salamalecs, tu recouvres de saints archevêques. Au lieu de ces cadis qui te régissaient par des lois frivoles et de peu de fondement, te voilà pourvue d'un gouvernement approuvé, avec un corrégidor, un chapitre, un tribunal de la foi, une audience suprême, où les lois de vérité égalent petits, moyens et grands, grâce au jugement d'hommes choisis, professeurs de lettres légales et d'un président qui, présidant à ce qui se fait, ordonne ce qui doit se faire. »

Quant aux campagnes dépeuplées, on dit qu'elles vont périr. *Si l'Afrique pleure, l'Espagne ne rit pas.* Mais des colons chrétiens sont envoyés de toute part. Les Alpujarres, selon le licencié Baltasar Porreño, c'est une belle montagnarde à la jupe verte frangée d'or. Et les rochers de sa gorge et de ses épaules sont ornés de colliers de fruits variés. Délivrée de ses ennemis, elle danse une joyeuse bourrée et offre au prince triomphant l'hommage de sa richesse et de sa fertilité.

Cependant vaincue à l'intérieur, cette engeance mahométane demeurerait maîtresse des rivages espagnols, et la Médi-

terranée en était désolée. Philippe forme avec le Pape et avec la Sérénissime République une sainte ligue et la croisade est proclamée dans Saint-Pierre-de-Rome. Philippe, dont le royaume est épuisé par les guerres des Mores et celles des Flandres, se découvre des ressources nouvelles en hommes et en argent. Le Pape lui accorde la bulle de la croisade, ainsi que chaque fois qu'il s'agissait de combattre les infidèles : celui qui achète cette bulle reçoit les plus précieuses grâces spirituelles, comme, par exemple, de pouvoir tirer du purgatoire telle âme qui lui soit chère, sans compter la dispense de pouvoir manger des œufs, du fromage et du lait, les jours de vigiles, pendant le carême, et tous les vendredis de l'année. Des personnages picaresques, moines défroqués, faux aveugles, tartufes sans pudeur, truands affamés, parcourent les rues, à sons de cloche, et accompagnés d'un frère prêcheur, pour vendre lesdites bulles aux âmes pieuses qui veulent participer de leurs deniers aux frais de la guerre sainte.

Don Juan d'Autriche, à qui est confié le commandement des forces navales et

militaires de la Ligue, réunit sa flotte à Naples, où il reçoit l'oriflamme que le Saint-Père lui envoie pour le protéger dans les combats. A Messine il rejoint les galères du Pape, commandées par Marc-Antoine Colonna et qui sont magnifiquement équipées, et les galères et les galéasses vénitiennes que commande Sébastien Veniero. De la discipline et de l'ordre qui règnent sur celles-ci il y aurait beaucoup à dire, et il faut au jeune chef une certaine ténacité pour vaincre l'orgueil des Vénitiens et leur relâchement. Les fameux terces de Miguel de Moncada, de Lope de Figueroa, de Pedro de Padilla et de Diego Enriquez sont distribués dans les divers bâtiments. La compagnie de Diego de Urbina, qui appartient au terce de Moncada, se trouve embarquée dans l'une des galères de Jean-André Doria, la *Marquesa* : c'est parmi ces vétérans que se trouve un jeune soldat, Miguel de Cervantes. Nous l'avons déjà rencontré au pied du catafalque de la reine Isabelle de Valois. Aujourd'hui il est malade, brûlé de fièvre, le visage amaigri et jauni.

L'escadre chrétienne se dirige vers

Corfou saccagée et le 7 octobre 1571 découvre la flotte turque à l'entrée du golfe de Lépante. Le cruel Ali, son chef, se tient sur sa galère capitane, entouré de cinq cents Turcs et Janissaires. Toutes les nations de l'Orient sont représentées sur ses vaisseaux. Il y a là des Lybiens, des Egyptiens, des Tartares, des Macédoniens, des Chalcédoniens, des Esclavons, des Albanais, des Transylvains, des Parthes et des Numides, des gens de Corinthe, d'Ephèse et de Lacédémone, de Babylone et de Trébizonde. Et si le soleil qui s'étendait, ce matin-là, sur la vaste mer n'eût ébloui les regards des armées chrétiennes, elles auraient pu reconnaître aussi, parmi leurs adversaires, le grand empereur Ali-fanfaron, seigneur de l'île Taprobane, le furieux païen qui refusait d'abandonner la loi de Mahomet, fût-ce pour épouser la fille du roi des Garamantes, Pentapolin à la manche retroussée.

Cependant cette flotte de barbares se disposait en forme de croissant, et la flotte chrétienne en forme de croix. Ali, à cette vue, devint pâle. Sur les bancs de ses galères, les captifs chrétiens, condamnés à la

rame, poussaient des clameurs d'espoir.

— Chrétiens, leur cria-t-il, si votre heure est venue aujourd'hui, Dieu vous aide ! Pour moi, je me confie à la fortune ottomane.

L'héroïque don Juan donna le signal du combat. Le soldat Cervantes à qui, en raison de son état, on avait intimé l'ordre de demeurer dans l'entrepont, voulut au contraire se tenir au poste le plus périlleux. C'est lui que nous laisserons décrire en vers de métal

le son confus, l'épouvantable tonnerre,
les gestes des funestes misérables
qui, entre le feu et l'eau, allaient mourant,

les profonds soupirs lamentables
qu'expiraient les poitrines blessées,
maudissant leur détestable sort.

En cette douce saison, je me trouvais, triste,
une main serrée sur mon épée,
tandis que l'autre répandait son sang.

Mon cœur d'une blessure profonde
se sentait blessé, et ma main gauche
en mille points était rompue.

Mais la joie fut si souveraine,
qui me parvint à l'âme lorsque je vis
le cruel peuple infidèle par le chrétien vaincu,

que je ne savais même point que j'étais blessé,
bien que mon atteinte fût si mortelle
qu'elle m'ôtait, parfois, le sentiment.

Car ce fut dans cette occasion, *la plus éclatante qu'aient vue les siècles passés et présents et qu'espèrent voir les siècles à venir*, que l'ingénieux hidalgo perdit sa main gauche. Cependant la bataille faisait rage, et les flèches, sinon la fumée des mousquets et des canons, obscurcissaient le ciel. La mort d'Ali, tombé frappé d'une balle, semait le trouble parmi les Turcs. Sa galère était envahie, ses janissaires massacrés. Le *sandjak*, sa bannière, était renversée et remplacée par l'image du Christ crucifié, cependant que la tête du malheureux capitaine était hissée au bout d'une pique, *afin*, raconte le licencié Baltasar Porreño, *que chrétiens et Turcs la vissent, les uns pour glorifier Dieu, les autres pour s'évanouir et perdre courage*. Son compagnon d'armes, le Renégat, put se sauver. Mais quelques-uns des plus fameux d'entre les Turcs trouvèrent la mort : Gayder Bey, gouverneur de Chio, Hassan Bey, gouverneur de Rhodes, Siroco, gouverneur d'Alexandrie, Cara Ali, Cara Cadi le Noir, Couzo Macamou, Mohamed Bey, capitaine des janissaires, sans compter l'aga de l'Arsenal et le trésorier

général Moustapha Chebouli. Du côté des chrétiens, les plus grands foudres de guerre se signalèrent dans cette glorieuse journée : Alexandre Farnèse, duc de Parme, rival et parangon de son oncle don Juan, sauta le premier à bord d'une des galères ennemies. Enfin la nouvelle du triomphe chrétien arriva sur le continent. L'impatient Pie V, en l'apprenant, eut un cri d'allégresse :

— Il y eut un homme envoyé de Dieu et qui s'appelait Jean !

Et Philippe, qui était à vêpres, dans sa chapelle, attendit sans broncher la fin de l'office. On l'entendit seulement murmurer de sa voix sourde :

— Don Juan a beaucoup risqué.

Le vieux Titien, qui avait quatre-vingt-quinze ans, retrouva son génie pour célébrer la victoire par un dernier chef-d'œuvre tout enflé de voiles et traversé de flèches. Tintoret consacra un autre chef-d'œuvre au même objet. Il y eut, à Madrid, une grande procession dans laquelle l'ambassadeur de Venise eut le pas sur les autres ambassadeurs et marcha à côté du roi. Et pendant plusieurs nuits,

les jeunes gens de la noblesse, montés à la genette, parcoururent les rues de la ville en brandissant des torches et en poussant des clameurs. Ils étaient masqués à la moresque, et leurs burnous de damas blanc à franges d'argent flottaient derrière eux.

La flotte triomphante rentra dans Messine, accompagnée de sirènes et de tritons, cortège qui suit ordinairement les escadres victorieuses. Mais en Espagne, la ruine et l'apogée vont de pair, et cette nation ne possède rien qu'elle n'en sente en même temps l'écoulement. Parvenu à la souveraineté du monde et ayant réduit son plus détestable adversaire, riche de l'or qu'exprime pour elle tout un continent, elle ne peut qu'éprouver un sentiment constant de pauvreté et de décadence. Après Lépante, comme en 98, comme aujourd'hui, elle doit se livrer aux perspectives extravagantes des *arbitristes*, réformateurs, donneurs d'avis et faiseurs de projets. Jamais elle ne s'assied, ni ne se repose dans une de ces haltes que les historiens se risquent à découper dans la suite des événements et qu'ils appellent les siècles classiques. Et

le même soldat qui vainquit à Lépante fut celui qui écrivit le livre du renoncement espagnol et du désespoir humain.

Trois ans plus tard, Tunis pris et perdu, la Goulette rasée par le bey d'Alger anéantissaient le rêve de don Juan d'Autriche de délivrer à tout jamais la Méditerranée et de fonder sur la côte d'Afrique un empire chrétien. Son compagnon de guerre, l'obscur soldat Cervantes, était pris par les corsaires et menait dans les bagnes d'Alger une vie romanesque, héroïque et misérable. Le roi, apprenant la perte de la Goulette, avait pleuré, non point tant de cette perte même, *mais parce que les chiens une fois de plus triomphaient des pauvres chrétiens*. Il était pourtant impuissant à les protéger. Dans Alger, les enfants arabes, sur le passage des captifs, chantaient l'injurieuse chanson :

Don Juan ne pas venir.
Ne pas échapper, ne pas fuir,
ici mourir, chien,
ici mourir.
Don Juan ne pas venir.

En vain les captifs, chargés de travaux et de supplices, trouvaient-ils des adou-

cissements en intéressant à leur destin quelque renégat saisi de remords ou quelque belle moresque mystérieuse et voilée, secrètement convertie au culte de Leïla Myriam, la Vierge Marie. En vain le pauvre chevalier de la Triste Figure adressait-il au ministre Mateo Vazquez, poète manqué, son ancien condisciple, une épître en vers où, dans un cri pathétique, il appelait le roi :

Chacun regarde si ton armada vient...

Tous les regards étaient tendus vers la mer impassible. Viens ! gémissait l'épître de Cervantes. Pense à nous qui n'avons pas abjuré le nom du Christ et qui souffrons sur ces rivages, les tortures les plus atroces. Envoie-nous ta grande armada. Le seul bruit de sa venue emplirait d'épouvante toute cette racaille. Ce furent les pères de la Rédemption, « dont la charité s'étend à ce point de miséricorde qu'ils donnent leur liberté pour celle d'autrui et demeurent prisonniers pour racheter les autres prisonniers », qui rachetèrent le

sublime captif, comme ils avaient racheté le chevalier Ricarède, amant de la belle Espagnole-Anglaise. Ainsi Miguel de Cervantes fut-il rendu à une patrie ingrate et qui ne pouvait lui offrir qu'une existence sans lustre, faite de compromis, de traverses et d'aventures médiocres.

Puissante et découragée, rayonnante et haïe, c'est une singulière contradiction que l'Espagne. Plutôt que de chercher à l'expliquer, on a trouvé plus aisé de forger contre elle une sombre légende. Née chez nous, au siècle des philosophes, ce merveilleux XVIII^e siècle où des abîmes d'intelligence explosive confinent à des montagnes de sottise, cette légende a été longuement exploitée par les protestants anglo-saxons, aidés et soutenus de notre libéralisme bourgeois si prétentieux, si ridiculement satisfait, si peu ouvert au relatif des choses. Légende indéracinable. On ne veut ni ne peut plus comprendre que si tant d'éclat s'est éteint dans notre mémoire à l'égal de Ninive ou des capitales de l'âge magdalénien, c'est que cette nation s'est épuisée à des entreprises chimériques et, par conséquent,

sans portée pour nous. Elle est tombée par excès de spiritualité et pour avoir appliqué sa volonté étroite et têtue à des actions irréalisables, qui dépassent nos vues et se perdent dans le lointain et dans l'absurde. Un des premiers disciples de saint Ignace, dans ce moment singulier que fut la fondation de la Compagnie, voyait dans l'obéissance la vertu qui permet d'exécuter *soit les choses les plus difficiles, soit celles qui causent confusion, rire et spectacle du monde*. « Par exemple, dit-il, si l'on m'ordonnait d'aller nu, ou vêtu d'un costume extravagant par les rues et par les places (ce que, bien qu'on ne l'ordonne jamais, chacun pour sa part est prêt à exécuter en se refusant à son propre bon sens et à toute sa volonté), je serais toujours disposé à des actes héroïques et qui augmentent le mérite. » Un peuple qui fait si bon marché du pratique et du bienséant, il ne faut point s'étonner si depuis longtemps les malins en sourient : « Qui ne nous traite de barbares ? s'écrie déjà le grand Quevedo dans son *Espagne défendue*. Qui ne dit que nous sommes fous, ignorants et superbes?... O malheureuse Espa-

gne ! J'ai mille fois retourné dans ma mémoire tes antiquités et annales et n'ai pu trouver quelles causes te faisaient digne d'une si insolente persécution. » Mais un dernier fils de Quevedo, le tragique Angel Ganivet, qui en 1896, à Helsingfors, rêvait de *la restauration de la vie spirituelle de l'Espagne*, pense qu'il vaut mieux laisser dire : « J'applaudis, a-t-il écrit brutalement dans son *Idearium español*, j'applaudis aux hommes sages et prudents qui nous ont apporté le télescope et le microscope, le chemin de fer et la navigation à vapeur, le télégraphe et le téléphone, le phonographe, le paratonnerre, la lumière électrique et les rayons X : tous, on doit les remercier de tout le mal qu'ils ont bien voulu se donner, comme je remercie ma bonne de son excellente intention quand elle court après moi pour m'apporter mon parapluie. » Mais laissons là Ganivet et revenons à la façon dont Philippe le Prudent tua son royaume à force de vouloir extirper l'hérésie de l'univers.

Du fond de son Escorial, dont il poursuit et perfectionne l'achèvement, il veille inlassablement sur l'orthodoxie du monde,

secourt Guise en France et Marie Stuart en Angleterre. Mais un de ses adversaires grandit, qui embrouille tous les fils : ce Taciturne qui vient de se faire nommer stathouder des provinces de Hollande, de Frise et d'Utrecht. C'est lui l'âme des guerres de Flandre. L'Angleterre et les Huguenots de France entretiennent la rébellion des Gueux, et ceux-ci triompheraient si la Saint-Barthélemy n'avait détruit de la façon la plus rude les ambitions de Coligny. (C'est, sans doute, de cette nuit agitée que date le renom de libéralisme, de tolérance et d'humanité que la France s'est acquis en face de la fanatique et intransigeante Espagne.)

La Flandre et les Pays-Bas offraient un non moins aimable spectacle de désordres, pillages, massacres, mutineries de mercenaires, égorgements de bourgeois, viols de femmes et de filles, pendaisons, tortures, incendies, lorsque le roi Philippe, accablé de cette impatience que donnent à la longue les affaires humaines et, *désillusionné du chemin accompli*, envoya à ses rebelles son frère bâtard, don Juan d'Autriche. Celui-ci traversa la France, la

barbe teinte; et dans les hôtelleries où il s'arrêtait, il servait comme garçon d'écurie. A Paris, il pénétra plus ou moins incognito à la cour des Valois, s'entretint avec divers espions et agents secrets, assista sous un déguisement à un bal du Louvre, et tomba amoureux de la reine Marguerite de Navarre, *la merveille du monde*. Mais, arrivé en Flandre, les choses lui apparurent sous un jour moins romanesque. C'est en vain que dans une entraînante proclamation il reconstituait son armée et appelait *ses magnifiques et bien-aimés amis, les capitaines et soldats de l'infanterie espagnole*, à la défense des églises et des monastères en danger : la fortune l'avait abandonné. Le roi aussi semble l'abandonner à son destin. Selon sa coutume, il temporise et ne lui envoie ni argent ni ordres. Il le laisse s'empêtrer dans les intrigues, et les déceptions. « Tous ici, écrit don Juan, sont possédés du démon : les puisse-t-il emporter ! Ils se valent tous : les Espagnols et nos autres soldats sont aussi indociles à leurs officiers que les Flamands à leur roi. » Cependant il ne laisse pas de forger des rêves chiméri-

ques. On négocie pour lui des mariages avec la reine Elisabeth d'Angleterre. Ou la reine Marie Stuart d'Ecosse. Le roi et ses favoris, Antonio Pérez et Ruy Gomez de Silva, connaissent le naturel aventureux de don Juan ; aussi, pour le brider, ont-ils placé près de lui, comme secrétaire, une de leurs créatures, Juan d'Escobedo. Mais don Juan communique à tous ceux qui l'approchent une ivresse glorieuse, qui a grisé Escobedo, comme elle avait autrefois grisé Juan de Soto, son familier du temps qu'il rêvait d'un royaume de Tunis. L'ambition est une maladie qui s'attrape par frottement et communication et *se colle à nous* : Antonio Pérez le sait bien. A présent, c'est Escobedo lui-même qui se laisse entraîner et qui entraîne son maître dans les plus flatteuses négociations avec le pape, avec Guillaume d'Orange, avec les Anglais, avec les Guise : il s'agit de conquérir le trône d'Angleterre. Don Juan, désespéré d'ennui, aveuglé d'ambition, ne comprend rien à ce qui se passe autour de lui. Mais il veut à tout prix sortir de Flandre. Les Etats et Guillaume d'Orange le berrent. « Je suis là-dedans, écrit-il au roi,

comme la pelote dans le jeu, l'un me prend, l'autre me laisse. » Il réclame son fidèle Escobedo, qui se trouve à ce moment en Espagne. Brusquement, il apprend une étrange nouvelle : pendant la nuit du lundi de Pâques 1578, Escobedo a été assassiné dans les rues de Madrid.

Don Juan s'éveille de ses rêves de grandeur et, dessillé, paraît découvrir le guêpier où il s'est laissé conduire. Il écrit au roi, son frère, une lettre pleine de courage, de tristesse et de dignité : « Je crains de savoir d'où vient le coup. Mais enfin je ne le sais point avec certitude et ne le sachant pas, je ne le dirai point. Cependant, pour l'amour de Notre-Seigneur, je supplie Votre Majesté, aussi instamment que possible, de ne point permettre qu'il lui soit, en sa cour, fait une telle offense et qu'il m'en soit fait une telle à moi-même sans que toutes les diligences soient accomplies pour trouver le coupable et le châtier avec la rigueur qu'il mérite. Sans doute Votre Majesté l'aura déjà fait parfaitement et aura agi en prince chrétien et justicier, mais je veux néanmoins la supplier que, en bon gentilhomme, elle fasse tout pour

l'honneur de qui, si véritablement, le mérita, comme Escobedo. »

Cinq mois après, don Juan d'Autriche, à l'âge de trente-trois ans, mourait à Namur d'une fièvre pourprée. On ouvrit son corps pour l'embaumer, et l'on trouva que ses entrailles étaient desséchées et pourries et se défaisaient au moindre contact. On soupçonna qu'il pouvait y avoir quelque empoisonnement, mais on sait que tels sont souvent les effets de la fièvre pourprée. Fidèle au souvenir de son illustre père, don Juan avait demandé avant de mourir, à être enseveli à côté de lui, à l'Escorial. « De cette façon, disait-il, seront payés et reconnus tous mes services. »

Il avait choisi pour successeur son neveu Alexandre Farnèse, et le nom de ce nouveau héros, au génie militaire de qui s'unit le génie diplomatique italien, emplira la fin du règne de Philippe. Mais en face de lui la gloire du Taciturne va toujours croissant, et Philippe, enfin, met au ban de la chrétienté cet ennemi du genre humain, ce traître et ce méchant. « Chacun est autorisé de l'offenser et ôter du monde,

comme peste publique, avec prix à qui le fera et y assistera. » Il y avait longtemps que Granvelle lui avait conseillé d'en arriver là : « Quant au prince d'Orange, on pourrait offrir une prime de trente ou quarante mille ducats pour qui le tuerait, ou le livrerait vivant, comme le font toujours les potentats d'Italie; peut-être l'annonce de ce danger suffirait pour le faire mourir de peur, car il est poltron; peut-être si la publication était faite en Italie et en France, on trouverait quelque désespéré qui tenterait le coup pour de l'argent. » Il est assez touchant de voir ce lucide politique compter particulièrement sur un de nos compatriotes pour accomplir une pareille besogne. Au reste son brillant esprit est ici en défaut en ce qui concerne la poltronnerie de Guillaume, car celui-ci a désormais pour lui une foi qui se fait chaque jour plus ferme et plus tenace. *Je maintiendrai!* telle est sa devise. Le voilà prêt à déplacer des montagnes, lui qui eût estimé autrefois que les montagnes peuvent fort bien rester là où elles sont. C'est une chose curieuse que de voir à quel point les entraî-

nements de l'action, les exigences de l'orgueil, les résistances et les obstacles peuvent transformer un sceptique en ce qu'on appelle un croyant et un homme de foi. Guillaume d'Orange se dresse, et, derrière lui, toute sa petite nation de marchands silencieux, contre le Démon du Midi, « le roi incestueux qui est à un seul demi-degré près un Jupiter mari de Junon, sa propre sœur », le roi parricide, meurtrier de sa femme et de son fils, bigame, adultère. Un Dieu jaloux et orgueilleux le protège contre les vaines fureurs de la Babylone espagnole. *Tu détruiras ceux qui parlent mensonge*, a dit le Psalmiste. *Le Seigneur a en horreur l'homme meurtrier et trompeur. Seigneur, conduis-moi en ta justice à cause de ceux qui m'aguettent*. Et Orange peut s'écrier encore : *Ils se bandent contre l'âme du juste et condamnent le sang innocent. Mais le Seigneur me sera pour défense et mon Dieu sera le rocher de ma fiance*. Cependant, le ban de Philippe a été entendu : un Basque du nom de Jauréguy et sur qui on trouva un crucifix, un cierge en cire verte, quelques crapauds séchés, un catéchisme des jésui-

tes et de l'argent espagnol, réussit à le frapper, mais sans le tuer. Quelques autres drôles firent en vain la même tentative. Balthasar Gérard, Bourguignon, fut plus heureux, et tua Guillaume d'Orange d'un coup de pistolet, au moment où celui-ci, suivi de sa famille, sortait de sa salle à manger, à Delft, un jour de juillet 1584.

Ce Balthasar Gérard fut soumis par les Hollandais à un certain nombre de supplices : on le battit cinq fois de verges, puis on frotta son corps de miel, qu'on fit lécher par *la langue fort scabreuse et âpre d'un bouc*, afin que celle-ci emportât la peau et la chair tout ensemble. C'était, en somme, une façon ingénieuse d'écorchement. Or, il faut penser que la grâce secourut cette victime, car Balthasar Gérard garda, pendant tous ces supplices, une insensibilité absolue. Garrotté dans un van en forme de boule, il connaît une nouvelle torture : la privation de sommeil. Dès que son corps exténué s'abandonne à un peu de repos, on vient le troubler et l'agiter. Puis on le suspend à une poutre et on attache à son gros orteil un

poids de cent cinquante livres. On lui enfonce des aiguilles entre les ongles et la chair des doigts. Il continue de ne point broncher et ne remue les lèvres que pour marmonner des oraisons. Enfin, le supplice sérieux commence. On conduit Gérard à l'échafaud : il y marche malgré ses pieds écrasés. Et comme un aide du bourreau s'était blessé avec un des instruments qu'il apprêtait (car c'était une profession assez dangereuse que celle de bourreau, et qui offrait certains risques), Balthasar Gérard eut un sourire amusé. On lui brûle la main droite : il trouve encore la force de soulever le bras. Pour en finir, on l'étendit sur un banc et on se mit à détacher de son corps, un à un, les muscles et les os avec des tenailles chauffées à blanc.

VI

L'ARMADA

C'est une chose affreuse de penser que d'autres êtres ne pensent pas, ne sentent pas, ne s'expriment pas comme nous. « Nous sommes sortis de Dieu, a écrit le P. Mariana, et nous ne revenons à lui que par le moyen de la religion, et en lui nous reposons tous, nous autres hommes, de la même façon qu'au centre du monde se lient et s'unissent toutes les lignes et tous les rayons projetés. Mais quelle union peut-il y avoir, quelle peut subsister entre les hommes qui n'adorent pas un même Dieu et ne lui rendent pas un culte égal? » On imagine les souffrances de Philippe à l'idée de l'Angleterre, autrefois l'Ile des

Saints, aujourd'hui celle des démons. Cette précieuse parcelle du monde chrétien, sur laquelle il avait régné dans sa jeunesse, il fallait la voir à présent, par les mauvaises inspirations d'une femme schismatique, livrée à toutes les puissances de l'enfer. Philippe se sentait blessé au plus profond de sa charité et de son amour. Nous pouvons fort bien nous représenter ces douleurs, nous qui pendant cinquante ans avons vu deux de nos plus chères provinces arrachées aux seules lois et aux seules administrations justes qu'il y ait au monde et soumises à une vérité étrangère, je veux dire à l'erreur. Ainsi Philippe se lamentait-il de ce que le caprice d'une souveraine tyrannique et possédée enlevât tant d'âmes innocentes au régime bienfaisant des ministres du vrai Dieu.

Il avait longtemps patienté. Et cependant la cruelle l'avait abreuvé d'affronts. Elle entretenait la révolte des Pays-Bas et y avait envoyé son favori Leicester. Elle soutenait les prétentions du prier de Crato sur le Portugal. Ses pirates infestaient les routes des Indes et les côtes du

royaume et capturaient à tout moment les galions chargés d'or. Le plus redoutable de tous, sir Francis Drake, parti de Plymouth avait enlevé un navire portugais sous les îles du Cap Vert, passé l'hiver à Bahia de San Julian, livré bataille à des géants de trois coudées. Plus tard, avec Frobisher, il avait pillé Hispaniola, sac-cagé et brûlé églises et couvents. Mais son plus audacieux exploit avait été le sac nocturne de Cadix, où tant de femmes étaient mortes, écrasées, alors que la panique les avait fait sortir en foule du théâtre pour se précipiter dans la citadelle. A Lisbonne, ensuite, il avait brûlé cent navires sur le Tage, livré ses prisonniers espagnols aux Barbaresques et pris un galion aux Açores. La reine, au retour d'une de ces fructueuses expéditions, avait assisté à un banquet qu'il avait donné sur sa galère, et l'avait armé chevalier et nommé amiral. Le négrier John Hawkins, autre corsaire, avait été anobli de la même sorte : il s'était choisi pour écu d'armes un nègre enchaîné. Philippe, ainsi que le lui remontrait son capitaine de l'Océan, don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-

Cruz, ne pouvait souffrir plus longtemps que, « lui vivant, il restât et régnât dans le monde une femme hérétique et ayant fait tant de mal à son royaume ». Enfin, cette Jézabel avait mis le comble à ses crimes en faisant tuer Marie Stuart.

Milady Elizabeth était d'un naturel étrange et fantasque. Elle avait souvent des crises de rage pendant lesquelles elle frappait ses femmes. D'autre fois, sa bonté allait jusqu'à les admettre à baiser ses seins. Surtout, elle était d'une avarice sordide et le *sweet Robin* qu'elle avait envoyé aux Pays-Bas, travaillait vainement à lui arracher le moindre penny pour lui et pour les Hollandais.

Robert Dudley, comte de Leicester, était né le même jour, sous le même horoscope que sa souveraine : tous deux relevaient de la constellation de la couronne d'Ariadne. Dès qu'il avait commencé de connaître les faveurs royales, on conte qu'il avait sequestré sa femme, Amy Robsart ; puis, celle-ci était morte, et il avait rapporté qu'elle était tombée dans un escalier de son château de Kenilworth. Plus tard, la reine, hésitant à le faire monter près d'elle

sur le trône, il s'était remarié avec la veuve de lord Sheffield, lequel était mort subitement ; puis la jeune femme s'était mise à perdre, peu à peu, et de la façon la plus singulière, les cheveux et les ongles.

L'avenir de l'Espagne était sur la mer. Tel avait toujours été l'opinion du ministre Antonio Pérez : « L'expérience particulière et la leçon universelle nous enseignent que le Prince qui serait maître de la mer serait monarque et seigneur de la terre, en tant que dispensateur absolu des choses dont elle tire sa subsistance, car la navigation permet de faire de toutes les provinces une seule cité souveraine du monde. Et ceci est beaucoup plus assuré et moins indubitable pour un empire répandu comme l'espagnol dans toutes les parties du monde et qui a en son centre tant d'ennemis. Dont on peut dire véritablement que toute sa grandeur lui est extérieure, partant plus sujette aux risques. »

Philippe décide alors, dans le secret, une des plus vastes entreprises de son règne. Il étudie l'histoire des anciennes invasions de l'Angleterre, celles des Ro-

maines, des Normands et des Bretons, et prend conseil des Anglais qui, tels William Stanley, ont cherché dans sa cour un refuge contre les persécutions de la bonne reine Bess. On fait sur les côtes d'Espagne et de Portugal, à Naples, en Sicile, à Milan, d'immenses préparatifs. Les arsenaux de la mer Cantabrique et des quais de Séville travaillent nuit et jour. Les recruteurs parcourent le royaume. Là-dessus, un deuil frappe la marine espagnole : le marquis de Santa-Cruz meurt sans avoir vu la réalisation d'un projet que lui seul, qui avait défait Strozzi, eût sans doute pu mener à bien.

Le roi nomme, pour lui succéder, don Alonso Guzman el Bueno, septième duc de Medina-Sidonia, homme riche et maladroit, descendant du héros Guzman, qui avait reçu le privilège de transmettre son surnom à ses descendants, et gendre des princes d'Eboli. La flotte est rangée à Lisbonne sous les ordres de ce gentilhomme, et prête à partir. Il n'y manque rien. Des romances populaires chantent la terrible grandeur de ces forteresses flottantes, la discipline qui y règne, l'armement et la

provende dont elles ont été munies. Les aveugles chantent dans les rues la *romance de l'Approvisionnement* :

Oyez, tous les humains,
les grandes provisions
qui remplissent l'escadre
du grand Lion furieux :
biscuit et provisions
seront cy déclarées,
huile, vinaigre et thon,
fromage et lard aussi,
mainte pipe de vin,
pois-chiches, bonnes fèves,
grains de riz précieux.
Le biscuit l'a donné
Andalousie la brave,
soit dix mille quintaux,
et Malaga en donne
plus de quatorze mille...

Et un supplément à cette romance renchérit sur tant de merveilles :

Sachez tous le fromage
et sachez tous le thon
qu'envoie le grand Philippe
à la puissante flotte
qu'il gouverné et régit.
Les sujets de Majorque,
serfs de Sainte-Marie,
ont envoyé deux mille
quintaux de bon fromage
que le Roi leur demande,
et eux, obéissant,
l'ont fait sans marchander...

Et les poètes les plus illustres, comme Lope de Vega, et les plus cultes, comme Gongora, ont accordé leur lyre pour vanter une si sublime entreprise. « Lève, Espagne, s'écrie don Luis de Gongora, lève, Espagne, ta fameuse dextre ! » Et s'adressant à l'adversaire :

O toi, île jadis catholique et puissante,
 temple de toi, aujourd'hui d'hérésie,
 campagne de Mars, école de Minerve,
 digne que les tempes qu'en un temps,
 royale, orna une couronne d'or éclatant,
 soient ceintes aujourd'hui d'une vile guirlande
 [d'herbe stérile;

heureuse mère, servante obéissante
 des Arthur, des Henri et des Edouard,
 riches de fortitude et de foi riches;
 aujourd'hui condamnée à une infamie éternelle
 par celle que te gouverne,
 la main occupée
 au fuseau, au lieu du sceptre et de l'épée;
 multiple épouse et bru multiple.
 O reine mauvaise! Reine, non, mais louve
 libidineuse et sauvage,
fiamma del ciel su le tue trezze pioval

Le roi, qui d'ordinaire avance *avec des pieds de plomb*, s'impatiente et veut précipiter les choses : « Quelles que soient les aventures que puisse courir une grosse flotte au cœur de l'hiver, surtout dans la Manche, l'heure est venue, elle sera pro-

pice, si Dieu daigne favoriser sa cause... Plus de retard... » Enfin l'Armada sort, le 30 mai 1588, du port de Lisbonne. Elle comprend dix escadres : Portugal, Castille, Andalousie, Biscaye, Guipúzcoa ; la Levantesque que composent les vaisseaux d'Italie, de Venise et de Raguse ; les vingt-trois hourques de don Juan Lopez de Medina ; les vingt-deux pataches, caravelles et corvettes de don Antonio Hurtado de Mendoza ; les quatre galéasses napolitaines de don Hugo de Moncada ; les quatre galères portugaises de don Diego de Medrano. Le cardinal-archiduc Albert, viceroy de Portugal, remet au duc de Medina-Sidonia un étendard orné des figures de Jésus et de Marie. Et le même jour, à l'Escurial, du haut de son balcon d'où pendent des tapis, le roi, ayant à ses côtés sa fille, l'infante Isabelle, et son héritier, le dardreux et stupide prince Philippe, assiste à une magnifique procession de flagellants.

Le duc de Medina-Sidonia a prêté serment d'obéissance à un plan et à des ordres précis. Il devait s'engager dans le Canal, rejoindre à Calais les bateaux plats d'Alexandre Farnèse, et assurer le débar-

quement des troupes espagnoles sur le sol de l'île hérétique. Mais au cap Finistère, une tempête disperse la flotte et l'oblige à se réfugier à la Corogne. Puis s'étant réparée, elle poursuit sa route et paraît enfin dans les eaux anglaises. « L'Océan, rapporte le cardinal Bentivollo, n'avait jamais assisté à plus admirable spectacle. L'Armada s'étendait en forme de demi-lune, avec une immense distance entre ses deux pointes. Les mats, les antennes, les châteaux des poupes et des proues qui, en nombre et en hauteur, surpassaient toute machine navale, causaient une horreur étonnante et faisaient douter si c'était là campagne de mer ou de terre et lequel de ces deux éléments participait davantage à une montre si pompeuse. Elle avançait d'un mouvement mesuré, même lorsque les voiles étaient toutes dehors, et l'on eût dit que les ondes gémissaient sous son poids et que les vents se lassaient à la conduire. »

Contre ces forêts, contre ces montagnes d'une marine dont la masse et la course avaient conquis l'univers, Elizabeth avait lésiné à faire des préparatifs sérieux.

Même, elle avait, par économie, substitué au bœuf et à la bière de ses matelots du poisson et de l'huile. Mais ses capitaines s'étaient hâtés de faire le nécessaire. Et l'amiral Howard, aidé de Walter Raleigh, de Cumberland et de la crème de la piraterie anglaise, de sir Francis Drake, qu'accompagne une négresse dont il s'est épris, de Frobisher, de John Hawkins, s'appropriait à tailler des croupières à ces vaisseaux chargés de moines, de courtisanes et d'inquisiteurs. Tout le monde savait que ces Espagnols amenaient, en outre, un bâtiment empli de cordes pour pendre les Anglais, un autre de verges pour fouetter les Anglaises, un troisième enfin qui transportait trois ou quatre mille nourrices pour élever les nourrissons qu'on emmènerait en Espagne où ils deviendraient papistes.

Il eût été sage pour Medina-Sidonia de suivre l'avis que lui donna don Alonso de Leyva, son second, et de surprendre Plymouth où la flotte anglaise achevait de s'organiser. Mais il passa outre et, dès la première rencontre, dut comprendre que ses lourds vaisseaux vacillants, surtout les

hourques et les galéasses, résisteraient mal à la légèreté insolente des navires anglais. Les deux escadres cheminèrent donc dans le Canal, se heurtant et se canonant. Seul peut-être l'amiral Miguel de Oquendo « qui conduisait son vaisseau comme un cheval », montrait quelque souplesse; mais son navire brûla; et Oquendo devait, quelques mois après la défaite, mourir de chagrin.

Les jours suivants, la bataille se poursuivit avec des alternatives de succès et d'avaries. Dans la nuit du 7 août, des illuminations éclatèrent, où les Espagnols reconnurent avec épouvante *le feu d'Anvers*, ces brûlots de l'ingénieur Gianibelli qui avaient failli leur faire perdre la grande cité flamande. Mais le génie et l'audace d'Alexandre Farnèse n'était plus là pour les forcer à résister à cette invention diabolique. La confusion mêle les galéasses enflammées. Le lendemain, à la suite de nouveaux combats, Howard *arrache encore quelques plumes* à ses ennemis désarmés. Farnèse n'arrive point; on commence à craindre une trahison. Surtout les Espagnols s'épouvantent à l'idée du

vent qui les jette, sans mâts ni agrès, sur les bas-fonds et les bancs de sable des côtes flamandes. Les plus hardis, au contraire, sont exaspérés de cette bataille sans abordage.

— Lâches ! crient aux Anglais les vieux soldats de l'infanterie. Lâches ! Poules luthériennes ! Venons-en aux mains !

Farnèse envoie enfin à Medina-Sidonia le conseil de se retirer avec ce qui lui reste de sa flotte dans Emden. Les arsenaux répareront ses pertes ; lui-même ira l'y rejoindre. On pourra combiner une nouvelle campagne pour le printemps prochain. Mais une sorte d'affolement a saisi l'amiral. Les vents le poussent vers le nord. Peut-être pourra-t-il demander asile au roi d'Ecosse ou doubler l'Angleterre et rentrer enfin en Espagne. Il fuit toujours, atteint le 60° degré de latitude, les eaux polaires, s'enfonce dans les ténèbres septentrionales de Thulé et de Frislande, vers les îles barbares où règnèrent Persiles et Sigismonde. Et cependant, au lieu de cette fuite éperdue, si les Espagnols avaient attaqué les Anglais, ils eussent pu en triompher : ceux-ci étaient au bout de leur ef-

fort. La famine et l'infection décimaient leurs matelots. Leicester venait de mourir subitement dans son château de Kenilworth, théâtre de ses premiers crimes. Et milady Elizabeth, toute à sa douleur, s'était enfermée dans sa chambre et couchée sans que l'on pût, pendant plusieurs jours, pénétrer auprès d'elle.

Alexandre Farnèse fait ramasser sur les côtes hollandaises, les naufragés, tandis que, dans le canal Saint-George, une tempête rejetait sur les récifs de l'Irlande les débris de l'Armada. Le duc de Medina-Sidonia y échappa et put rentrer en Espagne où l'inlassable faveur du roi l'accueillit. Ce malchanceux capitaine se retira dans sa province et ne voulut de sa vie entendre parler d'aventures maritimes. Les satires se mirent à pleuvoir sur lui, plus drues que les orages de la Manche, satires auxquelles Miguel de Cervantes, en un sonnet fameux, mêla sa voix grave et ricanante. Et même, l'écrivain anglais, Daniel de Foë, grand connaisseur des choses de la mer, prétend que c'est le même duc dont Cervantes s'est si merveilleusement moqué dans son roman du *Quichotte*.

Mais que dire des pitoyables aventures des Espagnols qui vinrent échouer sur les côtes irlandaises? Ils savaient que ces pays étaient catholiques et espéraient y trouver quelque secours. Mais errant, ensanglantés, sur ces rivages déserts, ils n'y rencontrèrent que des sauvages, fort excités de tant d'épaves à piller, et dont le premier soin était de dévêtir les naufragés, de leur arracher leurs chaînes d'or, leurs bijoux, leurs bourses et de les laisser courir, nus et grelottants, jusqu'à ce que dans quelque ferme abandonnée ils trouvassent un peu de paille dont ils se couvraient à l'aide de joncs noués. Les Anglais luthériens avaient dévasté et terrorisé le pays. Les fugitifs découvraient-ils un village, l'église était en ruines, et aux piliers demeurés encore debout pendaient des cadavres espagnols. Enfin, si par malheur, ils tombaient aux mains des Anglais, ceux-ci les passaient au fil de l'épée en louant le Seigneur tout-puissant.

On commença à recevoir en Espagne des nouvelles triomphantes. Mais le roi se méfiait et ne crut rien. Enfin les nouvelles véritables arrivèrent. Nul n'osait les

transmettre au roi. Cristobal de Moura et Juan de Idiaquez hésitent sur le seuil de sa cellule de l'Escorial. Enfin Moura se risque à entrer seul. Le roi ne lève pas la tête de ses papiers. On assure que son visage ne se troubla point et qu'il murmura seulement :

— Je l'avais envoyée contre les hommes, non contre les vents et la mer.

Ce prince douloureux sent ses blessures s'accroître. « Il souffre extraordinairement, écrit Idiaquez à Farnèse, de n'avoir pu achever de rendre un si grand service à Dieu. » Mais c'est Dieu qui *donne et enlève les victoires*, et sans doute n'est-ce point sans dessein qu'il a refusé le sacrifice de son plus cher serviteur. Celui-ci s'incline. Il écrit aux procureurs de la cour : « Le Roi. J'ai porté sur mes épaules la charge de la défense de ces royaumes et celle que m'a causée l'expédition d'Angleterre. Notre-Seigneur sait que ce n'est point la cupidité d'autres royaumes et dominations qui m'y a mené; Je suis satisfait de ceux que m'a donnés Sa divine Majesté et Je lui en rends des grâces infinies, et aussi de ce qu'il m'ait donné tant

de loyaux vassaux. Mais seul le zèle de son service m'a inspiré, et le désir de relever sa sainte foi. J'ai consumé mon patrimoine et la cause de Dieu et ma réputation et celle du royaume. Voyez ce papier et conférez entre vous de ce qui se pourrait faire et oyez ce que j'ai chargé mon président de vous dire. De San Lorenzo, ce 7 octobre 1588. *Yo, el Rey.* » Cependant la Hollande et l'Angleterre font graver des médailles aux devises insolentes ; Elizabeth, les seins nus et trônant sur un char à la romaine, se rend, à travers les rues de sa capitale délirante, à la cathédrale Saint-Paul ; la statue de Pasquin, à Rome, se couvre de libelles injurieux ; et Henry III, le roi très-chrétien, n'a pas manqué de croire aux fausses nouvelles d'une victoire espagnole et d'apporter d'ironiques compliments à l'ambassadeur Bernardino de Mendoza.

C'est que l'Angleterre n'est pas la seule nation qui déchire le cœur de Philippe. Il y a aussi la France. De tout temps on a su à quel point les Français étaient un vilain peuple. Polybe parle, en certain endroit, de « cette renommée universelle que les

Gaulois se sont acquise de légèreté et d'inconstance ». Et ailleurs : « Les Gaulois, gent légère et infidèle. » Eginhard rapporte ce proverbe grec : τὸν φραγκὸν φίλον ἔχεις, γείτονα οὐκ ἔχεις. Et dans la chronique de Sancho el Bravo, on lit que « les Français sont subtils et processifs et fort trompeurs ». Baltasar Alamos de Barrientos, humaniste, traducteur de Tacite, ami d'Antonio Pérez, écrira plus tard, dans ses conseils politiques à Philippe III : « A cette nation il faut se fier moins qu'aux autres : les anciens ont connu et décrit l'inconstance et la prévarication françaises, et nous-mêmes, nous les avons assez vues et éprouvées. » Et il ajoutera cette profonde maxime : « La compagnie de la France a toujours été profitable à l'Espagne, car l'inconstance de ce peuple bouillant a fourni à votre couronne diverses occasions de mettre la main sur diverses choses que nous aurions perdues si nous nous y étions violemment obstinées. Car avec les colériques et les changeants il n'y a qu'à procéder lentement, jouir du bénéfice du temps et laisser que le soin de leur propre condition les abatte et les démolisse de fond en comble. »

Cette politique convenait à l'esprit de Philippe II le Prudent qui attendait avec patience qu'après toutes les agitations et querelles auxquelles il voyait que se livrait passionnément ce peuple insensé, celui-ci finît par s'enferrer. Chaque nation a son occupation favorite : l'Angleterre, le négoce ; l'Italie, le banditisme ; la Suisse, les maladies nerveuses ; la Russie, le désordre et le cabotinage. L'Allemagne passe son temps à inventer des systèmes cosmiques ; la Hollande, à s'astiquer jusqu'à devenir luisante comme un florin neuf. Mais les Français n'ont qu'une idée en tête : faire de la politique, c'est-à-dire fomenter des guerres civiles et se battre entre eux.

Philippe sait profiter de ces heureuses dispositions pour soutenir les vues des princes lorrains contre l'incertain et perfide Henry III et contre le non moins incertain Béarnais. Les doublons et le *catholicon* d'Espagne ont conquis tous les cœurs, celui du gros Mayenne, celui de monsieur de Lyon, l'archevêque qui couchait avec sa sœur, celui de Roze, évêque de Senlis, celui de tant d'autres pelés dont la *Satyre Ménippée* nous a rapporté les

discours, habillés à la burlesque. Paris est devenu une citadelle d'Espagnols, de Wallons et de Napolitains, toute à la dévotion de l'ambassadeur Mendoza. Les processions de la Ligue la parcourent à tout moment, et la population s'enflamme aux prières, exhortations et sermons de tous ces curés, cordeliers, jacobins, carmes, capucins, minimes, armés de pied en cap, couverts de cottes de maille, hérissés d'arquebuses et de hallebardes, épée au côté, pistolet à la ceinture, morion en tête. Mendoza est le maître de la ville. C'est lui qui pendant le siège et la famine eut l'idée de fabriquer du pain en faisant moudre les os des morts du cimetière des Innocents, et en trempant et mettant à cuire cette poudre. Détestable épreuve et qui fit mourir pas mal de bonnes gens. Heureusement, Farnèse, accourant avec son armée, força le Béarnais à lever le siège. « Cette ville, écrit le chroniqueur Cabrera, se trouva ainsi délivrée de ce siège de quatre mois continus, mémorable pour beaucoup de raisons, car une cité si grande, pleine d'un peuple innombrable, peu exercé à la guerre et beaucoup au contraire au plaisir, à

l'abondance et aux grands profits du négoce, peu instruit à souffrir la faute extrême de toute chose où il se trouva, ce semblait merveille qu'elle se fût résolue avec une constance incroyable et inouïe à refuser tout accord avec celui qui la tenait assiégée et que, uniquement parce qu'il n'était pas de la religion catholique, elle tenait pour incapable de la gouverner; quant au reste, en effet, elle l'estimait son maître naturel. »

Mendoza rêve de se faire nommer *protecteur de la France*, et toute l'Espagne rêve avec lui d'une *République chrétienne* dont le siège serait à Madrid. La Sorbonne, la plupart des villes de France envoient des émissaires à Philippe et se livrent à lui. Aux Français qui font encore la grimace devant un souverain étranger, on oppose que les chambres ardentes sont plus féroces que l'Inquisition et que l'état des provinces françaises est bien misérable en face de la condition où l'Artois et la Franche-Comté se trouvent si heureusement placées. Philippe II pense aussi à donner la France à sa fille Isabelle, *miroir et lumière de ses yeux*, petite-fille d'Hen-

ry II et de Catherine de Médicis, sa plus chère confidente, qui, toujours assise près de sa table, arrache la plume à ses doigts goutteux, écrit sous sa dictée et souvent même, signe à sa place. Mais l'abjuration de l'habile Béarnais vient ruiner tous ces beaux desseins.

Il ne reste plus à Philippe, de toute part désabusé, qu'à chanter, de sa voix sourde, et avec des larmes dans ses yeux délavés et couleur d'eau de mer, la chanson pour laquelle il a lui-même, dans une heure de loisir et d'inspiration poétique, écrit une glose aussi harmonieuse et aussi grave que les plus beaux poèmes de son temps :

Chanson

*O joie, où te caches-tu?
Nul ne te peut posséder.
Si l'un pense te tenir,
il ne sait par où tu vas.*

Glose

Ce qu'on doit entendre ici,
fortune, de ton histoire,
c'est que tu es temporelle,
partant, ne peux satisfaire
l'âme, substance immortelle.
Tu m'as donné, tu me donnes
honneur et commandement,

Etat, royaume; et cela
est encor si peu de chose
que je dis, de temps en temps :
O joie, où te caches-tu?

Ce n'est point dans les faveurs
ni les divertissements
d'un monde qui m'importune,
dans la fin de nos désirs,
les richesses, les amours,
les victoires, les trophées.
Rien d'ici ne me contente.
Il faut que le monde entende
que puisque je ne t'ai point,
nul ne te peut posséder!

Chercher la joie sur la terre,
c'est chercher la peine au ciel,
dans l'abîme récompense,
tranquillité sur la terre
feu liquide dans le gel.
En Espagne, hors d'Espagne
on la chercherait en vain :
là-haut seul, elle accompagne
l'éclat d'un Dieu Triple et Un.
Hors de cela, il se trompe,
si l'un pense te tenir.

Qui te cherche dans les joies,
ô joie, qu'il sache dès lors
qu'il te perd et t'a perdue.
Parmi les insatisfaits
tu te caches d'ordinaire,
et si mon Dieu, hors de toi,
a souffert peines pour moi,
pour pénétrer tes mystères,
qui ne suit pas cette route,
il ne sait par où tu vas.

VII

ANTONIO PÉREZ

Ruy Gomez de Silva, exemple et miroir des courtisans, savait conter les plus instructives histoires de courtoisane. Celle par exemple de ce favori du roi Manuel de Portugal que son maître avait chargé de préparer un projet de réponse à une lettre du Pape :

— Chacun, lui avait dit le roi, rédigera à part soi son projet, et nous comparerons les deux lettres.

Le lendemain le ministre apporta sa lettre, dont le roi fut émerveillé, au point qu'il avait presque honte de la sienne et se refusait à la montrer à son tour. Enfin le projet du ministre fut adopté et expédié. Et le ministre rentra chez lui.

Il fit seller des chevaux et appela ses enfants :

— Fils, leur dit-il, que chacun cherche sa vie, et moi la mienne. Ici nous n'avons plus rien à faire : le roi vient de voir que j'en savais plus que lui.

Et sauvant leurs têtes, ils gagnèrent le royaume voisin.

Ruy Gomez de Silva avait trouvé un élève en la personne du jeune Antonio Pérez, fils naturel de Gonzalo Pérez, habile homme lui-même, qui fit la première traduction de l'*Odyssée* en langue vulgaire et avait été secrétaire d'Etat de Charles-Quint, puis de Philippe. Tout ce parti haïssait le duc d'Albe. « Celui-ci, écrivait un jour Gonzalo Pérez à son ami Granvelle, a voulu dernièrement me jouer un mauvais tour, mais il n'a pas compris que nous avons, moi, les os trop durs et lui les dents trop molles. Je lui ai préparé *un neveu* qui saura bien me venger de tous les filets qu'on me tend; je l'élève avec le plus grand soin; je l'instruis peu à peu dans le maniement et l'expédition des affaires; c'est un jeune homme d'un grand esprit, et j'espère qu'il deviendra remar-

quable dans cet art. » Le jeune aiglon grandissait donc à l'ombre de l'aigle Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, et de la jeune princesse d'Eboli, doña Ana de Mendoza y de la Cerda, que le vieux ministre, son oncle, avait épousée alors qu'elle avait treize ans. Leur fils aîné, duc de Pastrana, était blond, comme le roi, et figurait dans toutes les cérémonies au même rang que le prince d'Ascoli, bâtard d'Espagne. La princesse d'Eboli était belle, mais elle portait un bandeau noir pour cacher la plaie d'un œil qu'elle avait perdu dans son jeune âge. D'autres disent qu'elle était, non point borgne, mais louche. Aujourd'hui que toute cette aventure nous apparaît sous des apparences plus conjecturales encore qu'à ceux qui en furent témoins, nous imaginons parfois que c'est elle que Domenico Theotocopouli a peinte dans ce fameux portrait d'une femme à cheveux et aux sourcils très noirs, à la bouche sèche, et dont le visage étroit et allongé est encadré d'une mantille raide. Selon Sanchez Coello elle a un visage plus rond avec quelque chose d'enfantin : une audace assurée, et qui

ne connaît pas ni ne veut connaître ses limites. La haute fraise et la haute chevelure ajoutent encore à cette majesté inaccessible.

A la mort de son père, Antonio Pérez devint secrétaire d'Etat. Puis le prince d'Eboli mourut. « Seigneur Antonio Pérez, confessa un jour le terrible et rustique duc d'Albe, ce Ruy Gomez dont vous êtes si passionnément coiffé n'était pas un des plus grands conseillers qu'il y ait pu avoir, mais dans ce qui est de l'étude de l'humour et du naturel des rois je le reconnais pour si grand maître que nous autres, tant que nous sommes, nous allons tous avec la tête là où nous pensons que nous avons les pieds. » C'était bien l'avis d'Antonio Pérez lui-même, qui avait su profiter des leçons d'un pareil homme et s'était fermement poussé au rang de grand favori. Mais Ruy Gomez qui lui avait si bien enseigné la dissimulation, laquelle est une forte vertu, et l'art de savoir plaire, aurait dû le mettre en garde contre l'ostentation et une certaine impertinente confiance. Antonio Pérez était magnifique et séduisant, beau de visage, spirituel et ga-

lant, mais, écrit le chroniqueur Cabrera, « trop somptueux, trop curieux, riche et odorifère dans son accoutrement, trop pompeux dans l'ajustement de sa maison ». Sa parure détonnait souvent à côté des vêtements noirs du roi, et il s'était attiré de puissantes inimitiés. Mais il traitait de haut ses adversaires et mettait de l'affectation, lorsqu'il dînait à la table royale, à se lever et à sortir, le repas fini, sans avoir une seule fois adressé la parole au farouche duc d'Albe et en soulevant à peine son bonnet à plumes, d'un air négligent. De même il découvrait complaisamment aux yeux de toute la cour l'intimité dans laquelle il vivait avec certaines dames, en particulier avec cette belle princesse d'Eboli dont on disait que le roi la chérissait si fort.

On se souvient qu'Escobedo, le familier de don Juan d'Autriche, avait attiré sur lui toutes les méfiances d'Antonio Pérez et comment celui-ci avait amené le roi à envisager tout ce que présentaient de danger pour lui les chimères de don Juan, ses ambitions désordonnées, les intrigues et les agissements d'Escobedo. Il y avait

autre chose encore. Escobedo avait surpris un jour la belle princesse d'Eboli couchée sur un lit avec l'infidèle Antonio Pérez. Ancien serviteur de Ruy Gomez, Escobedo s'était montré indigné de tant d'insolence, et certains rapportent que la princesse lui aurait crié :

— Que m'importe le roi? J'aime mieux le derrière d'Antonio Pérez!

C'était là le langage de la passion. Mais malgré tant de liberté superbement étalée et tant de mépris de l'opinion du monde, il est clair qu'Antonio Pérez et sa maîtresse durent juger le moment venu de se débarrasser de cet Escobedo inopportun, brouillon et bavard. C'est alors sans doute qu'Antonio Pérez commença d'avertir le roi des périls que cet intrigant faisait courir à sa couronne.

Le roi, selon sa coutume, prit quelques consultations, et s'informa en particulier auprès de son confesseur, l'excellent théologien, fray Diego de Chaves, des droits que lui donnait la raison d'Etat sur la vie de l'inquiétant Escobedo. « En cela, je vous avertis, lui fut-il répondu, d'après l'intelligence que je puis avoir des lois, que

si le prince séculier qui a pouvoir sur la vie de ses sujets et vassaux, peut la leur ôter pour une juste cause et par un jugement en forme, il peut le faire sans jugement, pourvu qu'il ait des témoins : en effet, l'ordre dans le reste et dans la forme des procès est nul aux yeux d'une loi dont il est lui-même le maître. Que s'il y avait quelque faute à procéder sans ordre, le vassal n'en aurait point, qui sur son mandat tuerait quelque autre de ses vassaux ; il faut penser que cet ordre aurait été donné pour une juste cause, car le droit présume qu'une juste cause détermine toutes les actions du prince suprême. Et s'il n'y a pas faute, il ne peut y avoir peine ni châtiment. » Le roi consulta également le marquis de los Velez, membre du Conseil d'Etat, qui, renchérissant sur les plus énergiques déclarations, proclama « qu'avec l'hostie dans la bouche, si on lui demandait son avis sur la personne et l'existence qu'il importait le plus de faire disparaître, de Juan d'Escobedo ou de tout autre des plus nuisibles, il se prononcerait pour celle de Juan d'Escobedo ».

Antonio Pérez sollicite les confidences d'Escobedo et tient le roi au courant des rêveries de don Juan et des négociations qu'Escobedo, en son nom, entretiendrait avec le Pape, avec les Guise. Il s'excuse de ce double rôle. Mais le service du roi l'exige, et il n'a point d'autre *théologie*. « Allez toujours, répond le roi ; selon ma *théologie* à moi, je suis de votre sentiment : non seulement vous faites votre devoir, mais vous ne le feriez ni envers Dieu, ni envers le monde si vous agissiez autrement. Il faut que je sois bien éclairé sur tout ce qui est nécessaire selon les intrigues du monde et de ses affaires, qui, certes, me tiennent dans l'épouvante. »

C'est en effet une chose épouvantable pour Philippe que tant de vaine agitation, et l'aveuglement de son frère, et la légèreté de cet Escobedo qui, pour la plus trouble des causes, en veut — il n'en saurait douter — à son pouvoir et à sa vie. Les intrigues et la méchanceté sont une chose épouvantable pour tout le monde. Encore un homme ordinaire peut-il leur opposer l'indifférence, la froideur, la philosophie, la gaîté, la politesse, bre

tous les recours — et ils sont nombreux, Dieu merci! — dont nous pouvons faire une cuirasse à notre cœur. Mais un prince est responsable de sa charge et ne s'en peut démettre. Un moment arrive toujours où il faut à tout prix qu'il agisse. Philippe échange avec Antonio Pérez des billets où l'on traite de la mort de celui que, dans leur jargon de complices, ils appellent le Verdinègre. Le plus souvent, Philippe fait sa réponse sur la lettre même de son ministre et en couvre les marges de sa lourde écriture rhumatisante, approuvant, glosant, développant tel point, insistant sur tel autre. Antonio Pérez l'entretient cruellement dans ces noires dispositions, lui rapporte les faits et gestes du dangereux secrétaire, cependant qu'il invite celui-ci à sa table. Deux tentatives d'empoisonnement échouent. La seconde fois, le poison a produit un certain effet, et il faut une victime. On a arrêté une esclave moresque, et voilà Philippe tremblant à l'idée que la torture va peut-être arracher des aveux à cette malheureuse. « Ils vont peut-être faire dire à l'esclave ce qu'ils voudront, et

le Verdinègre a dû avoir quelques soupçons; pourtant, d'après ses papiers il ne paraît pas avoir de craintes; peut-être veut-il écrire encore là-bas (1). Pour qu'il n'en fasse rien, il serait bon que vous lui disiez que vous écrivez, vous, pour tous deux... Voyez ce qu'il serait bon d'écrire à mon frère, car il me semble que le Verdinègre a écrit par le courrier ordinaire ou par une estafette qu'il aura expédiée, quoiqu'il dise dans le premier billet qu'il ne pensait pas le faire... » Etc. Etc. Ainsi les papiers s'accumulent, s'échangent, portant partout le doute, le mensonge et la mort. La machine du monde se ramène, dans la cellule de Philippe, sur sa table, à une monstrueuse combinaison abstraite et administrative. « Il était plus formidable, écrit Quevedo dans son espagnol à la romaine, il était plus formidable lorsqu'il traitait les raisons d'Etat seul avec soi-même qu'accompagné de forces et de gens. » Mais de cet amas pressant de notes sous lequel il sait si bien dissimuler et se créer un alibi, ce que, par une singulière contradiction, il veut désespérément dé-

(1) C'est-à-dire en Flandre, l'ambitieux don Juan.

gager, c'est la vérité. Seul, éloigné des hommes, séparé de leurs complots par ces murailles de paperasserie, il veut savoir, il veut voir clair. Son plus ardent souci est de saisir sur le vif et dans toute leur nudité les hommes et les ressorts qui les meuvent. En général il n'assiste pas aux conseils, se souvenant, là-dessus, d'un bon avis de l'empereur, son père. « Vous saurez, Antonio Pérez, que si le prince assiste aux conseils d'Etat, les conseillers ne découvrent pas autant leurs âmes et leurs fins : c'est là un point de grande importance, pour le succès des résolutions que prennent les princes. Mais bien entendu, le prince a une créature bien à lui qui lui rapporte tout ce qui s'est passé et lui parle comme son petit doigt. »

Il disait encore que *lorsque les conseillers votaient en présence du prince, ils réprimaient leurs passions et se tenaient comme en chaire. Seuls, ils entraient en disputes, s'échauffaient, se piquaient, découvraient leurs passions, et le prince en tirait le meilleur conseil.* Ainsi Philippe se reconnaît ce goût des spectacles nauséabonds de l'âme humaine, cette volupté de

regarder au plus profond du charnier intérieur, cette assurance devant le pire grouillement moral, bref tout ce par quoi il est de la race de Saint-Ignace, de Gracian et des Casuistes.

Beaucoup plus tard, la vieillesse et la maladie le forceront à relâcher sa vigilance et son labeur. Il acceptera de se reposer davantage sur ses ministres du soin des affaires. Encore ceux-ci devront-ils s'entourer de mystère. C'est en 1585 en effet qu'il invente d'ordonner à trois ou quatre de ses plus sûrs commis de se réunir de nuit au palais pour une plus prompte expédition des affaires : c'est la *junte de nuit*, dont les conférences demeurent secrètes et qui subsistera jusqu'à la mort du roi. Au reste il éprouve de plus en plus la nécessité de se réfugier dans l'éloignement et l'obscurité. Son impassibilité d'autrefois faiblit et se décompose. A présent, observe l'un de ses familiers, « lorsqu'il reçoit des nouvelles désagréables et douloureuses, il se trouve mal soudain et atteint de la diarrhée comme cela s'observe chez les chèvres, les lapins et autres animaux craintifs ».

Tel il est, au moment où Antonio Pérez l'excite contre Escobedo. Son mépris des hommes et des événements s'est changé en effroi. Les billets et les indications marginales se multiplient. « Je suis comme un fou, écrit-il. Certainement il conviendra d'abrégier l'affaire de la mort du Verdinègre, avant qu'il ne fasse quelque chose qui nous empêche ensuite d'arriver à temps. Il ne doit pas dormir ou négliger ses habitudes. Agissez et vite avant qu'il ne nous tue. » L'ordre est donné : nous avons vu comment il fut exécuté, une nuit, dans les rues de la capitale, et les effets que cette tragique nouvelle eut sur l'esprit de don Juan d'Autriche, quelques mois avant la mort de celui-ci.

L'émotion ne fut pas moins vive dans toute l'Espagne. On ouvrit une instruction et le fils d'Escobedo fut reçu en audience privée par le roi qui lui promit son aide et sa protection. Un parti puissant se forme contre Pérez, à la tête duquel on retrouve le ministre Mateo Vazquez. On découvre au roi dans quelle duperie il a été mené et que son favori est un fourbe et l'amant de la belle d'Eboli. Celle-ci,

irritée des soupçons qui pèsent sur elle et sur Pérez, se plaint au roi avec une magnifique outrecuidance. « J'ai su encore que mes ennemis ont été outre et vont jusqu'à dire qu'Antonio Pérez a tué Escobedo à cause de moi. Et quand cela serait ! Il a de telles obligations à ma maison que si je le lui avais demandé, il aurait fallu qu'il le fît. » Toute cette calomnie a été montée par ce Mateo Vazquez, qui n'est qu'un chien de more. Antonio Pérez en souffre également et ne marche plus qu'à tâtons. Il demande à quitter le service du roi. Le roi le rassure et proteste qu'il ne lui manquera jamais. Les réponses qu'il lui envoie sont pleines d'une bizarre bonhomie. « Pour moi, je suis tout pourri, et cette nuit j'ai recommencé à sentir la douleur de mon pied... Mais j'espère que cela passera. En attendant, prenez bon soin de vous. » Antonio Pérez, exaspéré d'inquiétude, supplie qu'on en finisse. « Que Votre Majesté me fasse tout de suite mettre la mitre des condamnés : je crois bien que c'est ainsi que je finirai en paiement de tout. » « Allons, allons, répond le roi, on dirait que la bonne humeur

ne règne pas aujourd'hui : ne croyez donc point ce que vous me dites-là. » A partir de ce moment, on voit Philippe agir avec une incohérence impénétrable et terrible qu'on ne saurait comparer qu'avec celle de Dieu le Père.

Don Antonio de Pazos, évêque de Cordoue, président du Conseil de Castille, à qui Antonio Pérez a fait confidence de la raison d'Etat qui a exigé le meurtre d'Escobedo, va, sur l'ordre du roi, trouver le fils d'Escobedo, le détourner de sa querelle, le mettre en garde contre les secrets dangers qu'il court en s'y acharnant.

— Ne me répondez rien, lui dit-il, mais écoutez : il faut que je vous dise, en confiance, — et je vous en donne ma foi de prêtre, — que la princesse et Antonio Pérez sont aussi innocents que moi.

Le fils d'Escobedo, effrayé, retire sa plainte. Mais les ennemis d'Antonio Pérez ne désarment point. Le roi, impassible, continue de se sentir rongé de soupçons. C'était un aphorisme d'Antonio Pérez lui-même que « la méfiance est comme le poison des médecins : distribuée avec mesure et prudence, elle purge ; mais avec

excès, elle tue ». Philippe en était à ce degré de saturation mortelle. Il ordonne à Antonio Pérez et à la princesse de se réconcilier sous ses yeux avec leur ennemi, Mateo Vazquez, le chien de more. La princesse refuse avec hauteur, « sa personne n'étant pas de celles qui puissent entretenir commerce d'amitié avec un pareil personnage ». Antonio Pérez, une fois de plus, demande la permission de quitter le service du roi. Enfin l'événement survient.

Le 28 juillet 1579, Antonio Pérez est arrêté et retenu prisonnier chez l'alcalde Alvaro Garcia de Tolède, cependant que la princesse d'Eboli est conduite dans une forteresse et condamnée à un reste d'existence misérable. Philippe, lui-même, caché sous un portique de l'église Sainte-Marie, en face de la maison de la princesse, assista à l'arrestation et put jouir en secret de l'humiliation de son infidèle maîtresse. Après quoi — l'arrestation eut lieu la nuit — il resta dans sa chambre jusqu'à l'aube, en marchant de long en large et en réfléchissant aux extrémités et aux décisions affreuses auxquelles les princes sont ré-

duits. Et sans doute souffrit-il aussi, pendant ces heures nocturnes, toutes les angoisses de la jalousie et de la haine. Cependant, l'archevêque de Tolède allait, de sa part, consoler la femme d'Antonio Pérez, doña Juana Coello, et le confesseur fray Diego de Chaves allait rassurer Antonio Pérez lui-même et lui jurer que l'orage était passé. Puis Antonio Pérez, malade, est ramené dans sa somptueuse maison, et c'est là que pendant plusieurs années, on le gardera, à moitié libre, à moitié captif, et sans que nul arrive à percer les intentions que le roi fait peser sur lui. Mais un procès est ouvert contre lui, et de temps à autre la rigueur du destin se resserre et il se voit transféré pour plusieurs mois dans une forteresse, condamné au séquestre, séparé de sa femme et de ses familiers. Au contraire, lorsque l'acharnement du roi se relâche, Antonio Pérez mène, dans son palais, la vie d'un grand personnage encore puissant, quoique blessé, et dont les mystérieuses infortunes excitent la curiosité générale. On vient lui rendre visite, il tient bureau d'esprit et de politique. Au reste, la campa-

gne de Portugal vient faire diversion à cette affaire.

Antonio Pérez charge sa femme d'aller trouver le roi à Lisbonne et de lui parler en sa faveur. Doña Juana Coello est arrêtée par l'alcalde Tejada, aux abords de Lisbonne, et soumise à un interrogatoire. Puis on la renvoie sans qu'elle ait vu le roi, mais avec l'assurance ambiguë que, dès son retour à Madrid, le roi « expédierait les affaires de son mari. ». L'alcalde de Tejada, ayant rapporté au roi les pièces de cet interrogatoire, le roi ne leva point la tête et garda un silence terrible. Puis brusquement, il prit les papiers des mains de l'alcalde épouvanté et les jeta au feu.

Le procès dévoila les concussions de Pérez. Celui-ci, durant sa faveur, avait été comblé de cadeaux. Don Juan d'Autriche lui avait envoyé un brasero d'argent qu'on estimait à douze mille ducats; André Doria, des peintures italiennes. Il avait reçu de l'argent des Médicis, de Marc-Antoine Colonna, du duc de Medina-Sidonia, de tous les gentilshommes candidats à des ambassades ou à des vice-royautés. Phi-

lippe haïssait la corruption. Il avait supporté la magnificence de son favori tant qu'il l'avait aimé. A présent, ces mœurs lui paraissaient exécrables. Mais les interrogatoires portaient en outre sur une plus grave question : le meurtre d'Escobedo. L'incompréhensible Philippe s'obstine à faire avouer à son ancien favori tout ce qu'il sait de cet acte et de la part que chacun d'eux y a prise. Il faut que toute la lumière soit faite. « Dites à Antonio Pérez de ma part, écrit le roi, après lui avoir montré au besoin ce billet, qu'il sait fort bien la connaissance que j'ai qu'il a fait, lui, donner la mort à Escobedo et les motifs qu'il m'a dit avoir d'agir ainsi. Que pour ma satisfaction et la satisfaction de ma conscience, il convient de savoir si ces causes furent ou non suffisantes; que Je lui ordonne de les dire et d'en rendre un compte particulier; qu'il expose et rende véritables celles qu'il m'a dites à moi et que vous connaissez, parce que Je vous les ai particulièrement répétées; afin que, après avoir entendu les causes qu'il vous aura ainsi énumérées et la raison qu'il vous en aura données. J'ordonne de voir ce

qu'il convient de faire en tout. Madrid, le 4 janvier 1590. *Yo, el Rey.* » Ainsi au delà de la raison d'Etat, il y a eu au meurtre d'Escobedo d'autres causes, et c'est celles-là qu'il faut connaître, quand bien même pour y parvenir, le ministre devrait accuser son roi et déclarer que c'est, en somme, ce dernier qui a donné l'ordre du crime. Les témoins ont disparu. Certains qui auraient pu gêner Pérez sont morts dans des circonstances confuses : tels son astrologue, Pedro de la Era et son écuyer Rodrigo Morgado qui avait si souvent porté des messages à la princesse d'Eboli. Mais on a fait mille démarches auprès de doña Juana Coello pour qu'elle livrât les papiers de son mari, et celle-ci n'a cédé que sur la présentation d'un billet écrit par Antonio Pérez avec son propre sang. Il faut dire qu'Antonio Pérez a su garder en lieu sûr les papiers les plus importants. Le président Pazos n'est plus là pour le défendre : Rodrigo Vazquez, frère de Mateo, lui a succédé. C'est un homme douxereux et impitoyable qu'on a surnommé *Ail confit*.

Enfin, Antonio Pérez qui se débattait avec un courage et une ingéniosité extra-

ordinaires, fut soumis à la torture. A chaque tour de corde, il criait : « Frères, vous me tuez ! » Il disait encore, s'adressant à Juan Gomez, du conseil et de la chambre de Sa Majesté : « Seigneur don Juan Gomez, vous êtes chrétien ! Pour l'amour de Dieu, vous me tuez, et je n'ai rien de plus à déclarer ! » Le lendemain on disait dans Madrid « qu'on avait vu bien des trahisons de vassal à souverain, mais que de roi à vassal, il ne s'en était encore jamais vu de pareille ». C'est alors qu'Antonio Pérez, à peine guéri de ses blessures, put enfin mettre à exécution un projet qu'il nourrissait depuis longtemps : fuir. Il y parvint, un soir, grâce à sa femme et à un fidèle partisan, l'hidalgo aragonais Gil de Mesa, enseigne des terces de Flandres. Des chevaux l'attendaient dehors. Il gagna, à brides abattues la frontière d'Aragon, et après diverses péripéties, tomba, agenuouillé et sanglotant, sur cette terre libre, sa patrie d'origine, en criant : « Aragon ! Aragon ! »

C'était un pays d'Utopie que l'Aragon. « Nos lois, pouvait écrire le P. Murillo,

historien de la *Fondation miraculeuse du Pilar*, nos lois sont toutes douces et favorables, faites par ceux-là mêmes qui doivent en supporter le poids, non seulement dans l'intérêt commun du royaume, mais aussi accommodées à l'utilité des particuliers autant que la raison y consent. Ici on ne permet pas la torture, si lourde pour les innocents, si odieuse à un grand nombre de docteurs; car nos lois s'appliquent surtout à ne pas faire souffrir l'innocence et regardent comme un mal moindre de laisser impuni un ou plusieurs coupables que de voir torturé celui qui n'a pas de faute à se reprocher. Ici il n'y a pas de confiscation de biens, excepté pour les crimes de lèse-majesté, afin que les enfants n'aient pas à souffrir des fautes de leurs pères. Ici il n'y a pas de procès secrets... Ici n'y a pas de prisons secrètes... Ici jamais les rois n'ont fait usage de l'empire absolu; loin de là, ils se sont toujours appliqués à garder les *fueros*, à conserver les libertés et privilèges du royaume, comme des princes très chrétiens qui se vantent de tenir les serments qu'ils ont jurés... »

Lorsque le roi était reconnu roi d'Aragon

c'était par cette insolente formule : *Nous qui valons autant que toi et qui pouvons plus que toi, t'élisons notre roi sous la justice d'Aragon.* Et les Aragonais avaient coutume de dire *qu'ils ne pouvaient mal parler de Dieu, mais pouvaient mal parler du roi*, et ils prétendaient *n'avoir plus rien à faire avec leur prince, après lui avoir payé ce qu'ils avaient librement consenti eux-mêmes.* Depuis longtemps, Philippe II ne perdait pas une occasion de s'entremettre des affaires d'Aragon. Il avait introduit un procès auprès du Justicier pour se faire donner le droit de nommer un vice-roi qui ne serait pas aragonais, et cette prétention avait ému tout le pays. « Jusqu'aux femmes, écrit Lupercio Leonardo de Argensola, poète et chroniqueur aragonais, jusqu'aux femmes qui considéraient cette affaire comme leur cause propre et qui, dans leurs réunions, dans leurs visites, en discutaient avec la passion la plus grande, comme si on les privait elles-mêmes de l'espérance d'être vice-rois. » Une autre occasion d'intervention avait été le procès ouvert contre un gentilhomme aragonais, le comte de Riba-

gorza, qui, « médecin de son honneur », avait, de ses propres mains, tué sa femme infidèle, doña Luisa Pacheco. Or la victime était la belle-sœur du comte de Chinchon qui n'eut de cesse qu'il n'eût amené le roi à venger cette mort, non seulement sur le meurtrier, mais encore sur toute la noblesse aragonaise.

Pérez, réfugié en Aragon, se réclame des privilèges de ce royaume. Emprisonné à Saragosse, sous la protection du Justicier, il devient le symbole vivant des dernières libertés espagnoles. Le marquis d'Almenara, agent du roi, pousse la procédure. Philippe s'acharne. Ce sont procès sur procès. Philippe enfin fait appel à l'Inquisition, et l'on accuse Pérez d'avoir, au sein de ses infortunes, douté de la providence et proféré des paroles impies : « Il dort, Dieu, il dort. Ce doit être une plaisanterie que de nous dire qu'il y a un Dieu!... Oh! Je renie le lait que j'ai sucé! Et c'est là être catholique! Je ne croirais plus en Dieu, si les choses se passaient ainsi! » Mais lorsque le cri : *Contrafuegos!* retentit, il n'y a plus d'Inquisition qui tienne, et tout le peuple d'Aragon accourt

pour sauver la liberté en danger. Il se précipite vers l'Aljafería, la prison de l'Inquisition, et exige qu'on lui livre Pérez. Un nègre ivre, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, et armé d'un estoc et d'une rondache, pousse des cris : « Vive le marquis ! Vive la Castille ! » Il trébuche et tombe au milieu de la foule, qui le met en pièces. Le soir même, Antonio Pérez est délivré ; on porte en triomphe à la prison des Manifestés, là où il sera sous la protection de l'Aragon, l'irréductible partisan, dont les bras désarticulés réclament vengeance contre la tyrannie. Cependant le reste du peuple s'est porté vers la maison du marquis d'Almenara ; celui-ci est foulé aux pieds et meurt, quelques jours après, de ses blessures.

A Saragosse je suis venu à la male heure...

lui fait-on dire dans une pasquinade, où l'on accuse *ce teigneux* de Justicier, don Juan de la Nuza, de reculer devant l'Inquisiteur Molina de Medrano et son agent Almunia, *père des putains*.

Ce sont clameurs, cris, vociférations, tumultes, On accourt, on se presse, on marche, on sollicite, la colère s'enflamme, les voilà bien en rage

à voir qu'ils vont perdre le plus précieux joyau que leur laissèrent leurs anciens, leurs pères, la douce liberté. *Qu'elle vive!* crient-ils de toute leur force. *Vive la liberté!*

Antonio Pérez affole l'Aragon. Depuis le Taciturne, Philippe n'a pas connu de plus redoutable adversaire. « Ils ont tué le marquis! » s'écria Philippe, bouleversé, en apprenant la mort de son agent. On disait communément autour de lui : « Nous allons à de nouvelles Flandres! » On savait tout ce qu'il y avait à craindre de ce peuple aragonais et de ces ouvriers de Saragosse qui, comme l'écrit fièrement Argensola, « n'étaient pas aussi rustiques que dans d'autres villes d'Espagne, mais fort habiles, courageux et audacieux, et principalement, très jaloux des rois ».

La fin de tout ce conflit fut qu'Antonio Pérez abandonna la partie et se réfugia en France et qu'une armée castillane, conduite par don Alonso de Vargas osa franchir la frontière et envahir l'Aragon. Elle entre et campe dans Saragosse, l'illustre cité « dont les excellences, selon le chroniqueur Calrera, la rendent digne d'être favorisée et préférée dans l'estimation des

rois, car si l'antiquité honore les villes, celle-ci est des plus antiques d'Espagne ». On calme les conjurés. Le Justicier, qui avait pris la fuite, revient dans Saragosse. Tout d'un coup, un émissaire du roi arrive avec des instructions secrètes. Le Justicier est arrêté comme traître et rebelle et exécuté sur la place du Marché. « On le fit monter sur l'échafaud, conte le même Cabrera, sous les fenêtres de sa maison, et on lui trancha la tête pour le plus grand étonnement et la plus grande douleur de la ville qui ferma ses portes et ses fenêtres sur tout le passage du cortège. Aussi cette tragédie eut-elle peu de témoins; au reste toutes les rues étaient gardées et l'artillerie tournée contre les maisons afin que nul ne sortît. Rien ne put blesser le royaume autant que cette justice qualifiée et subite et cette rigoureuse sentence, car cet homme paraissait mourir sans coulpe, bien que non sans cause, par la condition des sévères lois. » Les plus grands noms de la noblesse aragonaise, et jusqu'au vieux Juan de Luna, suivirent le Justicier sur l'échafaud. Un autodafé eut lieu à Sara-

gosse, où l'on brûla l'effigie d'Antonio Pérez.

Celui-ci, qui était allé retrouver les ennemis de son roi et de son pays, avait été magnifiquement accueilli par Elizabeth d'Angleterre et par Henry IV de France. Dans ces cours, si curieuses des modes espagnoles et de la sorte de perfection qu'elles répandaient dans le monde, il devient l'ami des plus illustres gentilshommes, émerveillés de son esprit, de la tournure de ses lettres et du moindre de ses écrits. Dans ce royaume encore à-demi barbare qu'est la France, il apporte un peu de gentillesse et de civilisation. Et en Angleterre, bien que l'on redoute on ne sait quel trait de cet idolâtre papiste, traître à son roi, et sur la conscience de qui pèse un crime obscur, il devient le familier de la reine Elizabeth. Celle-ci ose se plaire à rester seule avec lui.

— Sortez, milady, dit-elle à sa suivante. Et n'ayez crainte : cet Espagnol ne me tuera pas.

On admire les mystères ingénieux dont il s'entoure, le caractère fastueux et hiéroglyphique de ses actions, les allusions

qu'à travers de subtils concepts il fait au souvenir de ses amours. Il scelle ses lettres de deux cachets, dont l'un, portant la devise : *In Spe*, représente un minotaure, le doigt sur la bouche, et les murailles dressées d'un labyrinthe; sur l'autre cachet, les murailles sont rompues et l'on peut lire : *Usque adhuc*. L'aventureux chevalier espère sortir des prisons où le fantasque enchanteur du destin le tient captif. L'heure sonnera où toute créature se verra délivrée de l'asservissement et de la corruption et des abus que l'homme injuste croit exercer sur elle impunément. Ce sera l'heure de la réparation et du soleil de Dieu. En attendant, il souffre de ce rôle à la fois brillant et méprisé qu'il lui faut soutenir dans des cours étrangères. Lui qui a su déployer tant de science dans l'art de courtiser son prince, il lui faut plier son génie à l'humeur de princes nouveaux et auprès desquels il représente tout de même l'Espagne, c'est-à-dire l'éternel adversaire, celui que l'on jalouse, celui que l'on n'admire et que l'on ne copie que pour le détester plus passionnément. Il a publié ses mémoires sous un nom d'em-

prunt et dont le sens est vagabond et nostalgique : *Rafael Peregrino*. « Il est nécessaire aux exilés et aux voyageurs, écrit-il de Paris à son fidèle Gil de Mesa, de s'accorder parfois comme un instrument de musique, pour l'entretien de ceux avec qui l'on a commerce, principalement de ceux avec qui l'on est arrivé à une confiance extraordinaire : car il ne faut point qu'ils se fatiguent et se fâchent de notre mélancolie, de nos souvenirs et de nos deuils. C'est bien cela que nous enseignent les pèlerins et les mendiants qui, malgré leurs travaux et leur lassitude de toute la journée, s'efforcent à demander l'aumône en chantant. » Perpétuellement condamné à plaire, Antonio Pérez, *monstre de fortune*, paraphrase ainsi la romance populaire :

Les petites peines de l'amour
sont les peines les plus grandes,
car on les conte en chantant,
et les larmes ne sortent point.

Mais la méfiance et le mépris seront plus forts que sa maîtrise, et il achèvera sa vie, à Paris, dans l'oubli et dans la misère.

Quelque temps après la répression de

l'Aragon, les *fueros* furent « réformés », et le roi qui tenait à montrer *sa suavité et sa douceur*, vint présider les cortes à Tarazona, où les quatre bras d'Aragon prêtèrent serment de fidélité au prince Philippe, son dévot et dardtreux successeur. L'Aragon était pacifié et rentrait dans l'unité castillane. Dieu, dont les desseins sont aussi justes que secrets, avait laissé ce peuple se plonger, de sa propre volonté, dans la peine et la confusion. Mais le remède suit toujours le mal, et il ne faut jamais désespérer ni de la bonté de Dieu ni de celle du roi.

Or comme elle se rendait à Tarazona, Sa Majesté s'arrêta à Valladolid où eurent lieu des mascarades, jeux de cannes et courses de taureaux. Il y eut aussi un incident, à l'occasion d'un étudiant qu'on avait mené pendre et dont la corde se rompit : le condamné roula par terre, entraînant le bourreau qui était grimpé sur des épaules ; et le peuple, qui est toujours disposé à rosser les alguazils, se souleva. Il y eut un peu de tumulte dans la ville, mais le calme fut bientôt rétabli et l'on pendit, à la place

de l'étudiant, le compagnon qui avait fait une entaille à la corde. Le roi visita l'université et assista à plusieurs cours, en particulier au cours *de jure canonico*, où il fut traité de l'autorité royale et enseigné que *le prince et le roi ne sont point établis par les hommes, mais élus de la main de Dieu et placés par lui dans cette dignité*. Ces paroles flattèrent l'oreille de Philippe. C'est par sa complaisance pour de telles doctrines qu'il était bien, non plus un prince espagnol, mais un prince de la maison d'Autriche, attaché, non plus aux passions de la Castille, mais aux intérêts de sa dynastie. Il arrivait en effet que les Espagnols soutinssent des opinions contraires. Et c'est ainsi que le P. Suarez, dans sa *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte anglicane*, défend la théorie du cardinal Bellarmin, que les rois, à la différence des papes, ne reçoivent point leur autorité de Dieu d'une façon immédiate. Au contraire, les monarques protestants prétendaient réunir dans leur principe le temporel et le spirituel. De même, Fr. Alonso de Castrillo avait exposé, au *Traité de la République*, que « tous les

hommes naissent égaux et libres, que nul n'a le droit de commander sur un autre et que toutes les choses du monde, par justice naturelle, sont communes, la violation de la loi naturelle et l'institution des patrimoines privés étant l'origine de tous les maux ». Enfin le P. Mariana, lib. I, cap. V, *de Rege*, penchait pour l'opinion que « la dignité royale a son origine dans la volonté de la république », et, faisant l'apologie de Jacques Clément, meurtrier d'Henry III, il discutait la condamnation du tyrannicide : « Peut-être certains esprits seront-ils troublés de ce que les pères du Concile de Constance aient condamné la proposition que n'importe quel sujet doit et peut tuer le tyran, non seulement par le moyen de la force, mais encore par les embûches et par la fraude. Mais ce décret n'a été approuvé ni par le pontife Martin V, ni par Eugène, ni par leurs successeurs, de l'assentiment desquels dépend la force législative des conciles ecclésiastiques. » Aussi lorsque Henry-le-Grand fut assassiné, le peuple parisien, monarchiste dans l'âme, partisan convaincu de la théorie du droit divin, défenseur fanatique de

toutes les réactions et de tous les despotismes, fit-il brûler par la main du bourreau l'ouvrage de ce noir jésuite, de ce fils de Loyola qui prétendait introduire chez lui le principe subversif des droits de l'homme, de l'égalité et du pouvoir démocratique.

Les avertissements, sur ce point, n'avaient pas manqué à Philippe : « Sire, lui avait dit un jour un de ses conseillers, ayez du calme, tempérez-vous, ne reconnaissiez que Dieu sur terre comme au ciel, afin qu'il ne se fatigue point des monarchies (suave gouvernement si l'on en sait user avec suavité) et que, piqué de l'abus du pouvoir humain, il ne les aille point bouleverser. Car ce Dieu du ciel est fort délicat à souffrir des compagnons en aucune chose. » Et le cher Antonio Pérez, lorsque de son exil parisien, voulant rentrer en grâces auprès du nouveau roi, il envoya au duc de Lerme, avec son *Nord des princes*, la somme de son expérience : « C'est prudence, écrivait-il, que de contenter la Plèbe, qui est ce qui clame, crie et publie ses plaintes, car elle craint peu, ayant le nombre et peu à perdre... Que le

prince ne s'y trompe point, qu'il n'aille point faire nul cas de la Plèbe. Sans elle il ne se peut soutenir, ni défendre son empire. En vain cherchera-t-il ailleurs : ce serait comme vivre avec une tête sans corps ; forcément il brinqueballera avec ce poids instable et ne pourra asseoir nulle part un pareil monstre. » Si les Napolitains supportaient avec impatience le joug des Espagnols, une des raisons était l'esprit démocratique avec lequel ceux-ci exerçaient la justice. « Elle est rendue en ce royaume, écrit avec une sorte de surprise indignée un ambassadeur italien, sans distinction aucune entre les nobles et les roturiers. Dans la vie politique, la justice distributive veut être réglée avec une proportion géométrique, c'est-à-dire selon la qualité des personnes ; autrement ce n'est plus la justice, car la peine d'infamie est peu de chose pour un roturier et une chose très grande pour un noble. Mais ces ministres n'ont qu'un poids et qu'une mesure pour les mérites et les démérites, les faveurs et les défaveurs des nobles et des roturiers, sans considération pour la diversité que la nature et la fortune ont

mise entre ceux-ci et ceux-là et que l'on ne peut plus changer que la nature et les coutumes du monde entier. Ils font comme les Turcs qui traitent également en esclaves tous leurs sujets. »

C'est qu'il faut considérer — et Philippe, qui, par ailleurs, avait si généreusement embrassé tous les traits espagnols, ne s'y était pas arrêté — que l'Espagnol est peuple. Peuple comme le Français est bourgeois. A quelque caste qu'il appartienne, l'Espagnol prend part avec la même passion profonde aux mêmes plaisirs et aux mêmes émois, tous d'invention populaire. Et cet instinct commun est si violent que sa forme la plus expressive, qui est la musique, n'a pu encore, de nos jours où tout se transforme et s'intellectualise, sortir de son état primitif et s'élever jusqu'à un langage universel. Les Espagnols, qui se confondent dans le cri élémentaire des courses de taureaux et l'agenouillement absolu des processions, sont peuple, tous peuple, comme chez nous sont bourgeois le politicien de droite ou de gauche, l'aristocrate et le retraité, l'intellectuel à préjugés, le révolutionnaire en chambre,

l'ouvrier qui porte un faux col, le paysan propriétaire, le propriétaire paysan. Toutes les occupations qu'ils ont en commun sont bourgeoises, bourgeoises leurs joies et leurs soucis : l'épicerie, le compte des sous, les élections et la lecture du *Temps*.

Philippe n'a pas senti le contact de cette réalité nationale. Et les événements d'Aragon eux-mêmes ne l'y ont pas aidé. Tout en épousant, par ailleurs, les mouvements de l'âme espagnole, il en a négligé celui-là pour ne servir que sa maison et sa famille, réaliser le vers d'airain de Hernando de Acuña :

Un Monarque, un Empire et une Epée,

et par là préparer Louis XIV. Déjà Antonio Pérez, sagace observateur, parle de « cette peine plus horrible que celle de la prison, de l'exil, de la privation d'argent, et qui consiste en ce que le prince ne regarde point d'un bon œil celui qui ne l'imiterait pas ». En imposant à l'Espagne ces idées de prince autrichien, Philippe fausse le jeu et porte dans l'histoire de cette nation une certaine contradiccion. Mais en ceci, il suit les règles d'un jeu supérieur

et plus universel, l'incohérence étant le fondement principal de tout ce qui s'est jamais passé dans ces royaumes de la terre.

VIII

LA MORT

Le dernier jour du mois de juin 1598, Sa Majesté, se sentant plus malade que jamais et ne voulant pas mourir à Madrid, donna l'ordre de départ pour l'Escurial, malgré les conseils des médecins qui craignaient que ce voyage n'amenât un redoublement de mal. En effet, à peine arrivé à San Lorenzo el Real, le roi fut pris d'une fièvre tierce qui dura une semaine et dont il se remit quelque peu. Mais, comme il s'était de nouveau fatigué, la fièvre recommença le mercredi 22 juillet, fête de la Madeleine, et ne le quitta plus des cinquante-trois jours qu'il lui resta à vivre.

Les médecins de sa chambre s'efforcèrent de lui cacher le péril où il se trouvait, mais le père Fray Diego de Yepes, son confesseur, lui découvrit la vérité; le roi, aussitôt, résolut de faire sa confession générale, laquelle dura trois jours. C'est à ce moment qu'un apostème se déclara au genou droit. Lorsqu'il fut considéré comme suffisamment mûr, on l'ouvrit. L'opération eut lieu le jour de la Transfiguration, par les soins du licencié Juan de Vergara, chirurgien ordinaire de Sa Majesté. La veille, jour de Notre-Dame-des-Neiges, Philippe avait exprimé à l'un de ses gentilshommes toute l'inquiétude où le mettait cette opération. Néanmoins il la supporta avec un courage extraordinaire. Cependant que le fer entraît dans la chair et que le chirurgien pressait de toutes ses forces sur la cuisse pour la vider du pus dont elle était emplie, Fray Diego de Yepes, à genoux derrière le lit, faisait lecture de la Passion selon Saint-Mathieu. Le roi ne poussa pas une plainte et durant toute l'opération on n'entendit dans la chambre que la voix monotone du lecteur. Seulement,

lorsque celui-ci en vint à la prière du Jardin des Oliviers : *Pater, non mea voluntas, sed tua fiat*, le roi l'arrêta et lui demanda de répéter plusieurs fois ces paroles qu'il pouvait faire siennes. Enfin l'opération s'acheva et tous les assistants tombèrent à genoux en disant : *Amen*.

On lui apportait chaque jour une des reliques qu'il avait réunies dans l'Escorial, tantôt le bras de Saint-Vincent-Ferrer, tantôt le genou de Saint-Sébastien. Le docteur Juan Gomez de Sانبria, médecin de la chambre, observa :

— Il semble que Sa Majesté veuille prendre congé de tous les saints, ses amis, qui sont ici, et leur dire adieu en attendant de les retrouver dans la gloire.

Un jour, qui fut le jour de Saint-Dominique, il demanda qu'on lui apportât ces reliques avec solennité et que son confesseur et le prieur revêtissent leurs étoles et leurs surplis. Ce caprice satisfait lui procura une grande joie. Une autre joie lui vint de la visite que lui fit le Nonce, à qui il demanda de le bénir au nom de Sa Sainteté. Ce que ce prélat prit sur lui de lui accorder. Au reste, par

une faveur spéciale du ciel, la ratification du Pape parvint au roi, la veille même de sa mort.

Le trentième jour de sa maladie, à la suite d'une médecine de bouillon sucré, le roi eut des diarrhées qui durèrent jusqu'à la fin. Et comme le moindre mouvement lui causait une douleur intolérable, on ne pouvait changer ses draps. Il demeurait étendu sur le dos, au milieu des matières qu'il lâchait sans cesse et qui répandaient des odeurs fétides.

Ses jambes, ses cuisses et son ventre étaient enflés d'hydropisie et la plaie qu'on lui avait faite ne s'était point refermée et continuait de suppurer. En outre, deux autres ouvertures étaient nées, d'où le pus coulait et où grouillaient les vers, les poux et les mouches. Mais à côté de ces parties ballonnées, le reste de son corps était desséché et laissait voir le squelette. Enfin la goutte poursuivait ses effets et des plaies fistuleuses s'étaient formées aux doigts de sa main droite et au gros orteil de son pied droit. Bref ce roi pouvait dire comme Job : *Ma chair est couverte de vermine*

et de mottes de poudre; ma peau se crevasse et se dissout. Et encore : L'humeur ardente des plaies a dévoré les jointures de mes doigts, en sorte qu'ils se sont anéantis. Et encore : Il m'a percé de nuit les os, et mes veines n'ont point de repos. Il m'a jeté dans la boue et je ressemble à la poussière et à la cendre.

Il faisait dans la chambre une chaleur affreuse et il fallait tenir la fenêtre ouverte sur la campagne afin de permettre aux mauvaises odeurs de se dissoudre dans la pureté de ce grand ciel triste. Néanmoins on n'approchait qu'avec peine la couche du roi, et lui-même en était incommodé et souffrait des migraines, des transes et des nausées. Il souffrait aussi les souffrances de son entourage, ne demandant des services qu'avec la plus extrême politesse. Il avait soif, mais les médecins ayant interdit qu'on lui donnât à boire, il n'osait se plaindre. Un jour qu'on lui permit de se rafraîchir un peu le palais et la gorge sans rien avaler, il ouvrit la bouche et tendit la tête, mais il était si faible qu'il avala l'eau qu'on lui versait, et aussitôt ses yeux se tour-

nèrent vers les médecins avec une expression de regret comme s'il venait de faire quelque chose de vraiment mal et d'impardonnable.

Pourtant ce n'étaient point les douleurs physiques qui le tourmentaient par-dessus tout, mais bien le souvenir de ses péchés et particulièrement des péchés commis par cette chair dans laquelle il se voyait si cruellement puni. Il s'inquiétait de savoir comment Dieu allait l'accueillir, et il s'efforçait d'aimer sa justice d'un si scrupuleux amour que, d'avance, il voulait accepter l'enfer dans le cas où cette conjoncture pourrait servir à la gloire de Dieu. Mais mieux valait ne rien préjuger de sa décision et mettre une foi entière dans la sûreté de sa miséricorde. Alors Philippe se sentait pénétré d'un tel désir de mourir qu'il pensait que s'il guérissait, ce serait pour mourir encore, du chagrin de voir frustrée son envie. Et il se faisait répéter les paroles du Psaume XLI : *Comme le cerf qui brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu! Mon âme a eu soif du Dieu fort et vivant.*

Ah! Quand me présenterai-je devant la face de Dieu? Au reste il se faisait lire tout ce qui, dans les livres saints, pouvait confirmer son espérance : l'évangile du drachme et de la brebis perdue, et celui de l'enfant prodigue. A mesure que les jours passaient et qu'il approchait de leur terme il mettait plus de fièvre à réclamer qu'on lui répétât des paroles de confiance; celles de Jésus au paralytique: *Confide, fili, remittuntur tibi peccata*, et à la pécheresse : *Remissa sunt ei peccata multa*. Rien ne lui donna autant de plaisir que l'observation qu'on lui fit que, dans ces différentes paroles, le pardon était toujours nommé avant le péché, comme si Jésus craignait de trop effaroucher l'âme coupable et voulait lui montrer le salut avant de la faire rentrer en elle-même. Ses yeux ne pouvaient se reposer que sur des crucifix, des objets pieux, des reliques. Les murs blancs de sa chambre en étaient couverts. Où que se tournât sa vue, du fond de sa couche immonde, il était assuré de l'arrêter sur l'image de son rachat. Il aurait pu dire comme son glorieux père : « J'aime mon âme. » Et de

quelle furieuse passion il l'aimait, cette pauvre petite âme tremblante que ne revêtait plus aucune royale enveloppe et qui n'habitait pour l'heure qu'un corps déjà pourrissant ! De toutes ses forces il faisait appel à ces dogmes de l'Eglise tridentine, à toute cette construction qu'il avait vue se fortifier de son vivant même et grâce à quoi nous ne sommes pas abandonnés. Le jour de sa confession générale, il avait fait prendre par écrit à son cher Don Cristobal de Moura le billet suivant adressé à son confesseur :

« Mon père, vous êtes ici le mandataire de Dieu et je proteste que je ferai tout ce que vous m'indiquerez comme nécessaire pour mon salut. Par conséquent, vous êtes responsable de mon salut sur votre âme. Prenez acte que je suis prêt à tout exécuter pour expier mes péchés. »

Ainsi il faisait de son confesseur son garant et se déchargeait sur lui de toute responsabilité, par un de ces marchés pareils à celui que rapporte Miguel de Cervantes, dans sa comédie du *Rufian heureux*, selon quoi le moine Cristobal de la Cruz, par devant la Vierge, le ciel et la terre, prit

sur lui les péchés de doña Ana de Treviño, la courtisane qui voulait mourir désespérée. Notre jugement, cette conscience impérative, ce fameux libre examen à quoi l'hérésie du siècle avait voulu confier le choix de notre salut, tout cela est si vacillant et si misérable qu'il vaut mieux s'en remettre aux mille intercesseurs dont nous sommes favorisés et qui savent mieux que nous ce qui peut nous être bon. Certes, l'hérésie nous fait libres et raisonnables, mais elle nous isole et depuis qu'elle a touché le monde, l'homme se sent de plus en plus dépouillé de toutes ses attaches et de tout son faste et de plus en plus réduit au plus intime de lui-même. Au contraire, avec le Roi catholique et avec l'heureux Rufian, nous nous affermissons dans notre faiblesse et dans l'incertitude où nous plongent les scrupules retors d'une conscience explorée en tous sens par les plus habiles moralistes; aussi nous faut-il transférer nos pouvoirs à toute la hiérarchie des puissances dont nous peuplons notre désolation, avec lesquelles nous communions et qui forment avec nous le corps de l'Eglise et le corps de Dieu. Ainsi s'op-

posent, au déclin de ce siècle déchiré, deux divinités ennemies : l'Orgueil et l'Imagination.

La première, à qui appartiendra l'empire du Nord, n'ira plus, par un singulier retour, inspirer que des âmes satisfaites et marchandes, fonder des vertus moyennes, familiales, bourgeoises, fières du fruit de leur négoce et de leurs abondantes entrailles. La seconde, au contraire, c'est elle que nous trouvons au chevet de l'humble fumier où gît et meurt le roi Philippe. Elémentaire jusqu'au fétiche et jusqu'à la comptabilité, primitive et compliquée, barbare, enfantine, elle seule sut féconder de grandes actions et d'héroïques ouvrages.

Aussi, le jour où Philippe reçut l'extrême-onction, n'était-il point seul. Mais toute la cour terrestre et céleste lui tenait compagnie pour l'aider à mourir comme elle l'avait aidé à vivre. Quelques jours auparavant, il s'était entretenu de ce sacrement avec ses familiers et son confesseur, et les lumières que, bien qu'il n'eût jamais vu oindre personne, il avait là-dessus, étonnèrent tout le monde, tant avait été grande la familiarité dans laquelle il avait

constamment vécu avec la mort et ses pompes. Il avait demandé quelles étaient exactement les parties du corps que le prêtre devait toucher et se fit couper les ongles et nettoyer les mains. Il avait prié son confesseur de lui lire l'office de ce sacrement, et comme fray Diego voulait abréger une exhortation qui est au commencement, il l'avait prié de n'en rien faire :

— Non, non. Redites-moi cette prière et me la répétez, car elle me semble très bonne.

Et lorsque le jour fut venu, qui fut le premier de septembre, il ordonna que son fils, le Philippe III de demain, assistât à la cérémonie, afin de n'avoir pas de ces choses l'ignorance qu'en avait eue son père.

Autour du lit puant et du corps défiguré du roi leur maître, les plus grands personnages se rangèrent, l'archevêque de Tolède, le confesseur du roi, celui du prince et celui de l'Infante, le prieur du monastère, le chapelain de la chapelle royale, le marquis de Velada, majordome du roi, le bon et fidèle camarero mayor don Cristobal de Moura, les ministres et divers gen-

tilshommes de la chambre, tous cavaliers à la fraise et à la main sur la poitrine, tels que doivent se tenir, selon les Exercices Spirituels d'Iñigo de Loyola (première Addition de l'Examen particulier), ceux qui sont tombés dans le péché : il leur faudra *porter la main à la poitrine en s'excitant intérieurement à la douleur ; ce que l'on peut faire, même en présence de plusieurs, sans être remarqué.* Et cependant que toute cette assistance fixait tous ses regards droit devant elle, comme si cet événement lui fût si familier qu'elle pût lui sembler étrangère, le plafond de la misérable cellule s'ouvrit sur le spectacle de la gloire et de la céleste ordonnance. Alors la mort entra et récita les paroles funèbres des stances de Jorge Manrique, bréviaire de toute âme castillane :

Le vivre qui est perdurable
ne se gagne point par états
profanes,
ni par plaisirs délectables
habités des péchés
infernaux.
Mais les bons religieux
le gagnent par oraisons
et par larmes.

et les chevaliers fameux
par travaux et afflictions
contre Mores.

Et l'agonisant Philippe aurait pu reprendre à son compte la fière réponse du maître de Santiago, don Rodrigue Manrique, père du poète :

Ne dépensons plus de temps
en cette mesquine existence
de la sorte,
car elle est, ma volonté,
conforme à la divine en tout
et pour tout.
Je consens à mourir
avec la meilleure grâce,
claire et pure,
car vouloir l'homme encor vivre
quand Dieu a voulu qu'il meure,
c'est folie.

L'évêque de Tolède accomplit son ministère et prépara le corps du roi à paraître devant son juge, puis tout le monde se retira et le roi resta seul avec son fils et lui dit :

— J'ai tenu à ce que vous soyez présent à cet acte afin que vous voyiez où finit toute chose et toute monarchie.

Puis il se préoccupa de son ensevelissement et se complut, pendant plusieurs jours, à en parler *comme d'une partie de plaisir*. Il s'informa des dimensions du cercueil de son père et fit tirer d'un coffret les cierges et le crucifix qui avaient servi à celui-ci, lors de sa mort, au monastère de Yuste, avec deux disciplines où l'on voyait encore des traces de sang. Il ordonna l'aménagement de son propre cercueil et demanda que l'on choisît pour celui-ci ce bois des Indes portugaises provenant du navire des *Cinq Plaies*, que l'on avait employé aux deux crucifix de l'Escorial, celui du maître-autel et celui qui est proche de la porte du Cloître.

Les derniers jours et les dernières nuits furent atroces. Philippe se sentait tourmenté jusque dans son sommeil et il se réveillait avec de grands sursauts. Cinq jours avant sa mort, jour de la Nativité de la Vierge, il communia pour la dernière fois, et malgré ses supplications, on lui refusa l'hostie les jours suivants, car on craignait qu'il n'eût pas la force de l'avaler. Enfin le vendredi 11 septembre, il donna audience au Prince et à l'Infante

qui prirent congé de lui et reçurent sa bénédiction.

Il ne cessait de protester de son attachement à l'Eglise apostolique et romaine et à la vraie foi. Dieu, au reste, lui envoya des grâces qui lui permirent de garder son contentement jusqu'au bout. A chaque instant, il demandait :

— Est-ce l'heure? Avisez-m'en, car je veux parler avec Dieu.

Bientôt ce fut lui-même qui régla son temps. Il avait chargé Don Hernando de Tolède de lui mettre dans la main, le moment venu, un de ces cierges de Notre-Dame-de-Montserrat qui avaient appartenu à l'empereur son père. Et chaque fois que ce gentilhomme le lui présentait, il le refusait, jusqu'au moment où, avec un sourire, il lui dit :

— Eh! Cette fois, il est temps.

Pendant un moment, il était tombé dans un évanouissement tel que l'on avait cru qu'il y passerait. Aussi faut-il penser que c'est grâce à quelque intervention angélique qu'il put s'en éveiller. C'est ainsi qu'on le vit sourire et attendre la mort pendant un ravissement de deux heures.

L'Archevêque, à sa prière, lui lut la Passion selon Saint-Jean et l'entretint de propos pieux, et comme il s'arrêtait, le roi lui dit :

— Parlez encore, mon père.

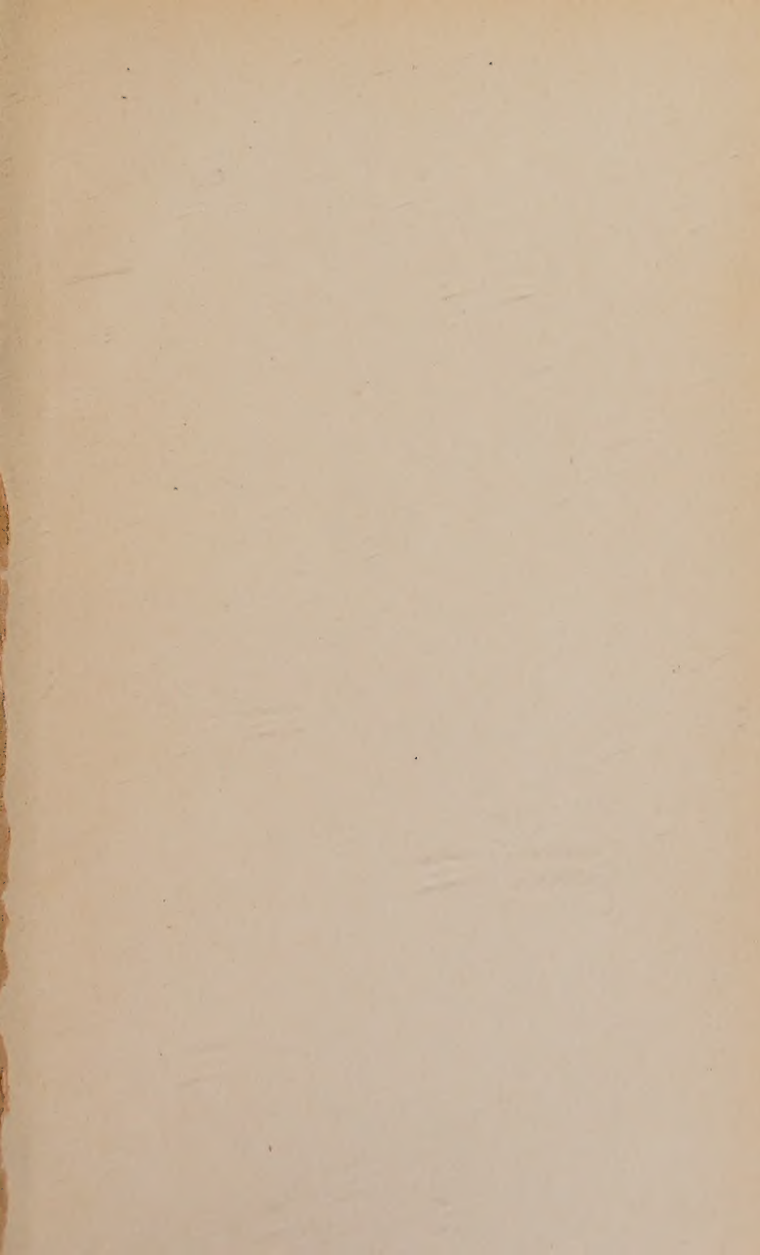
Don Enrique de Tolède et Don Enrique de Guzman lui soutenaient les bras. D'une main il tenait le cierge, de l'autre un crucifix qu'il baisait sans cesse et mettait dans sa bouche. C'était le dimanche 13 septembre, à cinq heures du matin. A cette heure, on entendit résonner dans la basilique les répons et les chants de la messe de l'aube, auxquels il avait coutume, tous les matins, de s'éveiller. Il ne pouvait plus prononcer une parole, mais l'évêque de Tolède et son confesseur murmuraient pour lui : *In manus tuas, Domine, commando spiritum meum*. Enfin il expira. Les personnes qui furent témoins de ces choses les ont rapportées sous la foi du serment.

TABLE DES MATIÈRES

I. — <i>Yuste</i>	7
II. — <i>L'Escurial</i>	31
III. — <i>Don Carlos</i>	59
IV. — <i>Le Duc d'Albe</i>	83
V. — <i>Lépante</i>	121
VI. — <i>L'armada</i>	157
VII. — <i>Antonio Pérez</i>	181
VIII. — <i>La mort</i>	219

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 AVRIL 1929
PAR LES
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
117, RUE DES POISSONNIERS
PARIS





Don - 94
LIBRARY
BANCHELLER

